

**OpCARD**

1

2

3













# RELATION

DES

COSTES D'AFRIQUE,  
APPELLEES GUINE'E;

AVEC LA DESCRIPTION  
du Pays, mœurs & façons de  
vivre des Habitans, des produc-  
tions de la terre, & des marchan-  
dises qu'on en apporte, avec les  
Remarques Historiques sur ces  
Costes.

LE TOVT REMARQV'E' PAR LE SIEVR  
VILLAUT, *Escuyer sieur de Bellefond,*  
dans le voyage qu'il y a fait en 1666. &  
1667.

*Villaut*  
A PARIS,

Chez DENYS THIERRY, rue saint Jacques  
à l'Enseigne de la Ville de Paris.

---

M. DC. LXIX.

2982 AVEC PRIVILEGE DU ROY.







A

MONSEIGNEUR  
MONSEIGNEUR  
COLBERT:  
CHEVALIER,

Baron de Segnelay, Conseiller ordi-  
naire du Roy, Ministre & Secre-  
taire d'Estat, Surintendant des  
Maisons Royales, Jntendant Ge-  
neral des Finances & du Commerce  
de France &c.



ONSEIGNEUR,

*L'apporte à vos pieds un dis-  
à ij*

## EPISTRE.

*cours mal poly, mais tres-ve-  
 ritable. Et c'est aussi par où je  
 cherche un azile contre tous les  
 reproches que l'on pourroit faire  
 à ma temerité, de vous offrir  
 si peu de chose. Mais sçachant  
 que vous ne considerez que la  
 verité, à laquelle vous ne pou-  
 vez souffrir que l'on donne la  
 moindre alteration; la disant  
 que dois-je craindre? Si vous  
 approuvez cette relation de  
 Guinée que je vous presente,  
 y a-t-il de François qui ne se-  
 conde vos glorieux desseins, &  
 qui ne tâche de se rétablir dans  
 ces Terres qu'ils ont autresfois  
 possédées; puisque vous n'épar-  
 gnez rien pour les y remettre &  
 ramener le Siecle d'or en Fran-*

## EPISTRE.

*ce? Aussi, MONSEIGNEUR, estiez-vous le seul qui le pût faire. C'est à vous seul aussi que je dois rendre compte du Voyage que j'y ay fait sous l'autorité de cette auguste Compagnie, vostre Ouvrage. Dans ce recit l'amour des Peuples de Guinée pour les François, par-dessus tous les autres Europeans, y paroistra dépeinte avec tant de naïveté, qu'ils n'en pourront plus douter; & qu'ils avoüeront qu'il n'y avoit que vous capable de la connoistre. Faites-donc cet honneur, MONSEIGNEUR, à ce petit Ouvrage, de ne luy pas refuser vostre protection; toute la Guinée, qui ne respire que les François, s'en plaindroit.*



## ÉPISTRE:

*Et ce seroit vous dérober à vous-mesme les nouvelles reconnoissances qui vous sont si justement deuës par tous les François, du rétablissement d'un Commerce si avantageux. Puisque vous le protegez, Et les Voyages de longs jours; ne dédaignez pas les recits que l'on vous en fait; Et considerez celuy-cy, s'il vous plaist, MONSEIGNEUR, comme une marque du zele Et du respect que doit à vostre Grandeur,*

**MONSEIGNEUR;**

Vostre tres-humble & tres-obeïssant serviteur,

VILLAULT DE BELLEFOND.



# RELATION

DES

COSTES D'AFRIQUE;  
APPELLEES GUINE'E;

AVEC LA DESCRIPTION  
*du Pays, mœurs & façons de vi-  
vre des Habitans, des productions  
de la terre, & des marchandises  
qu'on en apporte.*



LES costes d'Afrique  
vulgairement dites  
GUINE'E, qui com-  
prennent depuis le *Cap-verd*  
au quatorzième degré de la-  
titude *Nord*, & quatre-vingt  
dix de longitude *Est*; jusques

Description des  
Costes  
en gene-  
ral.

A

à celuy de *Lopo Gonsalves*, qui gist au premier degré de latitude *Sud*, & vingt-neuf & demy de longitude *Est*, sont à present si peu fréquentées des François, par la mauvaise opinion qu'ils ont conceüe de la malignité de l'air, que l'on ne peut voir qu'avec un deplaisir extrême qu'ils ayent depuis si long-temps abandonné toutes ces riches costes (qui ont plus de sept cens lieuës d'étenduë) & les ayent laissé en proye aux Estrangers sans se mettre en peine de partager avec eux le commerce avantageux qu'ils y font.

J'avoüe qu'ayant le cœur

François, lors que je m'y trouvoy je ne pûs remarquer qu'avec un extrême regret l'adresse des Anglois, Hollandois & Danois, de nous avoir si fort imprimé cette tant pernicieuse pensée, qu'elle nous ait reduit jusques au point d'abandonner mesmes les places que nous y tenions, & dont ils tirent leurs plus grands profits.

En effet n'est-il pas bien sensible de voir par toutes ces costes quantité de bayes ( que les Mores appellent ) *Bayes de France*, des places mesme qui portent encore le nom de nos Villes comme le *petit Dieppe*, qui gist à cinq

degrez & demy de latitude Nord & huit degrez vingt minuttes de longitude Est, estre si fort abandonnées des François qu'il n'en reste plus que le nom, & le desir aux Habitans de les y revoir ?

Il est bien vray que les guerres civiles dont Dieu affligea le Royaume de France, du temps de HENRY le Grand, d'heureuse memoire, acheverent de nous ruïner sur ces costes, & furent cause qu'on nous enleva les places qui nous y estoient restées depuis les precedentes guerres, des temps de LOUIS XI. & les Rois ses successeurs. Pendant son regne les Por-

tugais s'emparèrent entièrement de l'habitation que nous avions à la *coste d'or*, où ils bastirent le Chasteau *Saint Georges de la Mine*, ainsi que je feray voir plus amplement dans les remarques sur cette *coste*, qui seront ensuite de cette *relatió*. Et preuve que cette habitation estoit considerable; c'est que les Hollandois se servent aujourd'huy pour leurs *Presches*, de la mesme Eglise que nous y bastîmes en ce temps, dans laquelle on remarque encore les armes de France; & que leur principale batterie du costé de la mer, conserve jusques à present le titre

de batterie de France.

Nous avons possédé sur ces costes *Akara*, *Cormentin*, *Cap Corse*, & *Takorai* où les Suedois bastirent du depuis sur les ruïnes de nostre Fort, qu'ils ont laissé perir aussi bien que nous par les guerres qu'ils ont fait en Allemagne.

De nos jours nous avons laissé usurper par les Hollandois l'habitation que nous avions à *Comendo*, place éloignée de deux lieuës du *Chasteau de la Mine*, après la mort de deux François; qui depuis long-temps y demeuroient dans une belle maison, de laquelle il ne reste plus que les quatre murail-

les, & qui avoient si bien  
sceu captiver l'amitié des  
Mores de ce lieu, qu'ils font  
gloire maintenant de se dire  
François, & battent le tam-  
bour à la Françoisé.

L'air de ces costes n'est  
dangereux que pendant trois  
mois de l'année, & c'est en-  
core si peu de chose, qu'avec  
le moindre soin que l'on  
prend à s'y conserver, l'on  
s'y porte aussi bien qu'en  
France, & plusieurs maux y  
sont inconnus qui nous acca-  
blent en Europe.

Mais disons que ç'a esté la  
ruse des Estrangers, pour  
nous en dégoûter, qui voyant  
que nous avions interrompu



ce commerce, ont tâché jusques à present de nous faire perdre tout à fait, non pas seulement le dessein, mais l'envie mesme de le reprendre, pour profiter seuls des richesses de ces pays, qui s'y rencontrent avec tant d'abondance, que j'ayme mieux ne toucher cette corde qu'en passant, que d'en dire ce que j'ay veu, puis qu'il sembleroit incroyable.

Je laisse seulement à juger si les Hollandois qui sont gens tout-à-fait attachez à leur interest, auroient entrepris la derniere guerre avec l'Angleterre, qui n'a point eu d'autre fondement que

la prise , que les Hollandois avoient faite sur eux de la forteresse de *Cormentin* à la *coste d'or* , s'ils n'en tiroient des profits considerables.

Ils sçavent si bien la consequence de ce commerce , qu'ils n'y auroient jamais souffert les Anglois & les Danois , s'ils n'y avoient esté forcez par les Negres.

L'exemple que je rapporteray du mauvais traitement que nous fit *WALKEMBUORG* leur General de la *Mine* , dans un temps où nous leur estions le plus étroitement alliez , suffira pour prouver qu'il n'y a rien qu'ils ne mettent en usage pour oster la

Mauvais traitement des Hollandois envers les François.

connoissance à tout le monde d'un commerce qu'ils voudroient faire à l'exclusion de tous autres, & qui seul pourroit maintenir leur état, s'ils estoient les maistres absolus sur ces costes & qu'ils n'y eussent point de compétiteurs.

Les Mores s'accroissent mieux à l'humeur de la nation Française qu'à toute autre.

La suite de cette Relation fera voir que l'humeur des Mores s'accorde mieux avec la Française qu'avec toutes autres; & c'est le véritable sujet qui a porté les Estrangers à nous en éloigner, puis que si nous y sommes une fois rétablis, leur commerce est perdu sans ressource, & que nous recueillerons

seuls cette quantité dyvoire, & ces sommes immenses en poudre d'or, qu'ils tirent de ces pays, & qu'ils partagent entre eux, sans compter les Negres ou esclaves que nous ferons passer aux Isles de l'Amérique, & qui les rendront plus florissantes : Outre que l'on fera connoître à ces gés la foy de JESUS-CHRIST, & que l'on les tirera de l'aveuglement dans lequel le demon les entretient.

Ce voyage est facile, puis Facilité  
du voya-  
ge. qu'estant arrivé à la hauteur des Canaries, l'on a toujours vent arriere, jamais de tempeste, bon ancrage par tout, & que de tout temps un ca-

ble de neuf à dix pouces peut tenir un vaisseau de quatre cens tonneaux.

Mófieur DALIEZ Seigneur de Martel , sous l'autorité de la Compagnie des Indes Occidentales de France , équipant pour ces costes au Port d'*Amsterdam* une fregatte neuve , nommée l'Europe, du port de quatre cent tonneaux , me commit dessus pour Controolleur sur la fregatte, pendant ce voyage.

Depart  
de Paris.

Je partis de Paris pour Hollande au mois de Septembre de l'année mil six cens soixante six , la veille de Saint MATTHIEU, & le Samedy sui-

vant j'arrivay à *Bruxelles*  
 ayant passé par quelques vil-  
 les des Pais-bas , que je n'eus  
 pas le temps de voir , joint  
 qu'elles sont assez connuës  
 de tout le monde. Je diray  
 seulement que le Jeudy après  
 mon depart arrivant de bon-  
 ne heure à *Valenciennes* l'on  
 y achevoit une procession  
 générale où je comptay qua-  
 tre-vingt deux chasses de  
 corps Saints , que l'on por-  
 ta d'as NOSTRE-DAME, l'une  
 des Eglises de cette ville &  
 des plus belles que j'aye  
 veuës.

Le Samedy que je fus à *Bruxelles* je tâchay de profiter du peu de temps que

*Bruxel-  
 les a-  
 greable  
 sejour.*

j'avois pour y voir quelque chose de ce qui y est de plus rare , & comme c'estoit la belle saison pour la promenade , je vis sur le soir à la Cour quantité de gens de qualité , dont l'air est fort peu different de celuy de France , & je puis dire en passant , pour taire les beautez de la maison de Ville, places publiques & édifices qui composent cette superbe Ville ( puisque tant de personnes en ont écrit) que c'est un des sejours du monde le plus agreable & des plus capables de donner de l'attache.

Le soir du mesme jour je

m'embarquay pour *Anvers* sur un de ces canaux qui rendent les voyages si faciles en ces quartiers , & nous arrivâmes environ la minuit à *Ville - Broeck*, où pendant deux heures nous attendîmes le reflux qui nous porta le matin sur les neuf heures au pied des murailles d'*Anvers*.

J'y passay le Dimanche dans l'admiration des beautés de cette ville, qui fut (à bon droit ) nommée par CHARLES-QUINT la ville des Dimanches. Cette ville l'emporteroit sur le reste du monde , si le commerce y floriffoit comme dans Amster-

*Anvers*  
ville  
tres-po-  
lic.



dam, qui par cette raison luy en dispute la primauté.

Le Lundy dix heures du matin je m'embarquay pour Rotterdam, nous avions le vent favorable *Sud Sudest*, quand après le salut à la Patache d'Espagne, qui est à deux lieües au deffous d'Anvers, il se leva un broüillard qui nous donna de la pluye, & nous menaçoit d'un changement de vent qui se calma tout-à-fait devant le fort de *Lillo*, appartenant aux Hollandois, où toutes les barques font leur declaration; & nous fusmes obligez pour continuer nostre route d'attendre le reflux avec lequel  
le

Fort de  
Lillo.

le vent se leva Sud Sudouest, propre pour arriver en vingt-quatre heures à Rotterdam. Mais les Matelots ayant dans leurs barques des tonnes de biere qu'ils vendent dans le trajet aux passagers ( qui d'ordinaire sont en grand nombre ) nous eschouèrent entre deux Isles , près d'une petite ville nommée la *Vieille-Teste* , où ils nous firent rester jusques sur les deux heures de relevée du Mardy ensuivant ; & nous retinrent par ce moyen deux jours & deux nuits sur l'eau , jusques à ce que leur biere fut entièrement venduë. Enfin le Mercredi, nous abordasmes sur

Roter-  
dam.

Première  
ville  
d'Hollan-  
de si-  
tuée sur  
laMeuse.

le midy à *Rotterdam*, après avoir passé devant *Villemstat* & devant *Doordreeck* petite ville, mais fort marchande, à cause des Anglois qui y tiennent leurs magasins.

La quantité de navires & de barques que je vis dans ce Port, m'auroit surpris, si l'on ne m'eust dit que ce n'estoit rien à comparaison d'*Amsterdam*. Comme j'estois fort pressé d'aller, je n'y fis que dîner, & partis par la voie la plus prompte, qui est celle d'une barque qui part tous les jours à deux heures après midy, laquelle est tirée par des chevaux, & va toute la

nuit sur un canal , pour arriver à une heure prefixe en la ville d'Amsterdam; je me mis dedans & ce fut la cause que je n'eus pas le loisir d'y rien voir de particulier, sinon en passant la statuë d'ERASME qui est de bronze, toute droite sur un pont, que l'on estime estre un ouvrage admirable & tres-pretieux; mais du depuis j'y sejourney quinze jours, où j'y remarquay ce qu'il y a de plus rare, & le trouvay plus beau, que tout ce que j'en avois leu d'écrit.

Enfin le Jeudy trentième Septembre, je débarquay le matin à *Amsterdam*, qui peut

Amsterdam vil-  
le sans  
pareille.

estre mis au nombre des merveilles du monde. L'abondance de toutes choses s'y rencontre , & il y aborde de tous les endroits de la terre une si surprenante quantité de vaisseaux, que tout ce que les Autheurs en ont jamais écrit , n'est qu'un foible crayon de la verité. J'eus le temps par bonheur d'en pouvoir considerer plusieurs beautez, sur lesquelles je ne m'etendray point après tant d'autres qui en ont si bien fait les remarques qu'ils nous ont données. Je diray seulement que durant les cinq semaines que j'y demeuray, il ne m'y ennuya pas, & que j'at-

tendis avec plaisir les ap-  
prests nécessaires pour nostre  
voyage.

Le Mercredy dixième jour Embar-  
quement  
pour le  
Texel.  
de Novembre, sur les neuf  
à dix heures du soir, je m'em-  
barquay au Port d'*Amster-  
dam* pour aller au *Texel* avec  
Mr. V A N T E S T K, qui estoit  
premier Commis dans le na-  
vire. Le Capitaine nommé  
W I L E M B O U R G, le sieur V A N -  
D E N B E R G second Commis,  
& le sieur M A T H Y S Es-  
crivain. Nous abordâmes le  
l'endemain matin nôtre vais-  
seau qui y estoit à la rade de-  
puis quatre jours, pendant  
lesquels nous estions restez  
en terre pour achever quel-

ques petites affaires.

Nous demeurâmes encores trois jours au *Texel*, durant lesquels je fus à terre, ou je ne remarquay rien de considerable.

Sortie  
du *Texel*.

Le treizième jour de Novembre sur les huit heures du matin, nous mîmes à la voile avec un vent frais *Sud Sudest*, après avoir salué la forteresse du *Texel* de trois coups de canon, & arboré le pavillon d'Ostende, crainte d'estre arrestez, veu les défenses expressees sur peine de la vie aux Hollandois, dont nôtre équipage estoit composé (à mon exception, & d'un mien valet,) de servir

dans ces voyages les Eſtrangers ſous quelque pretexte que ce ſoit.

Nous renvoyasmes le Pilote ; que l'on prend ordinairement pour fortir & entrer au Texel, & continuaſmes nôtre route au Sudoueſt & Oueſt Sudoueſt, faiſant fort de voiles pour paſſer *Douures* avant le jour. Sur les quatre heures du matin le Dimanche ſuiuant, nous reconnusmes par la fonde eſtre près des bancs de *Duncquerque*, ayant fait environ cinquante lieuës : & ſur les huit à neuf heures nous-nous trouvaſmes à la veuë de *Douures*, mais avec un ſi grand broüillard à la

On prend  
un Pilote  
habitant  
du Texel,  
pour y  
entrer &  
en fortir.



coste qu'il estoit tout-à-fait impossible que les Anglois nous pûssent voir.

Sur le midy le temps se débrouïlla, nous avions passé le *pas de Calais*, quand nous découvrîmes un vaisseau, qui faisoit le *Nordest*, & venoit droit à nous. L'apresdinner, comme il estoit plus petit que le nostre, il commença de ranger tout autant qu'il put la coste de Boulogne.

Sur les deux heures le vent commençoit à diminuer, & sur les sept heures il calma tout a fait à la veuë du *Cap de Benesier*, d'un temps fort serain, & d'un beau clair-de-Lune.

Environ

Environ la minuit le vent se leva *Sudouest*, qui s'augmenta si fort, que le matin nous fumes obligez de plier les hunnieres, estant en veuë de l'Isle de *Wicth* sur la coste d'Angleterre, que nous ne pûmes jamais gagner.

Nous louviasmes ainsi deux jours & deux nuits jusques au Mercredy sur les dix heures du matin, que reconnoissant nous estre impossible de gagner sur le vent, tant il estoit fort, & la mer grosse, nous resolûmes d'aller mouïller à *Ripe*, sur la coste d'Angleterre à deux lieuës de *Douures*, tant pour estre à labry, qu'à cause que par ce moyen,

Le mauvais tēps oblige d'aller mouïller en Angleterre.

nous crûmes estre hors de soupçon , & par consequent plus en seureté.

Sur le midy nous mouillâmes devant *Ripe* , dans une petite anse , formée par la pointe de terre , qui s'avance en mer *au Sud Sudouest*; qui porte huit à neuf brasses de profondeur en basse mer, sur un fond de sable. Nous y demeurâmes les Jeudy, Vendredy & Samedy , faisant de nuit la garde en armes sur le pont, & de jour nos Matelots s'amufant à pescher: ils y prirent tant de merlans , qu'ils suffirent pendant trois jours pour la nourriture de l'équipage.

Le Vendredy nous découvriſmes un vaiſſeau qui couroit le *Nordeſt* ; le vent *Sudoueſt* ; c'eſtoit à la pointe du jour, & comme l'on ne pouvoit pas bien diſcerner le corps du baſtiment, nous nous miſmes en eſtat de déſenſe, au cas que l'on viſt à nous attaquer ; Une heure après nous reconnuſmes que c'eſtoit un Marchand Anglois fort chargé qui faiſoit la route de la *Tamiſe*.

Le Samedi au ſoir environ les dix heures, le vent ſe calma, & ſur les deux heures après minuit du Samedi au Dimanche, le vent ſe leva de terre *Nord Nordoueſt*, avec

lequel nous levâmes l'ancre, & fîmes voile courant au *Sudouest*.

Le Dimanche vingt-un le vent fâuta tout à coup du *Nord Nordouest* au *Sud Sudest*, & à deux heures après midy nous-nous trouvaîmes en veüe du *Cap de Bevesier*, où la tempeste nous avoit pris huit jours auparavant.

Le Lundy vingt deuxiême le vent continuant *Sud Sudest* courant le *Ouest* & *Ouest* quart de *Sud*, sur les dix heures du matin nous fûmes en veüe de l'Isle de *Wicth*.

Le vingt-troisiême nous continuaîmes la mesme route.

La nuit du vingt - quatre au vingt-cinq nous sortîmes le canal.

Le vingt-cinq du vent de *Sudest*, nous commençâmes le *Sudouest*.

Le Vendredy vingt - six nous trouvâmes d'élevation quarante-huit degrez courant au *Sudouest* du vent *Nord* quarante lieuës au vent des costes de Bretagne.

Le vingt-sept nous élevâmes quarante - six degrez vingt - quatre minutes courants du *Nord Nordest* au *Sudouest* & *Sud*.

Pendant le disner les Matelots découvrirent un vaisseau faisant le *Nordouest*, qui

Rencontre d'un vaisseau.

venoit sur nous à toutes voiles , étant du port environ de trois cens tonneaux , d'abord nous le jugeames Anglois & Corsaire. Comme nous fumes à une lieüe près l'un de l'autre , nous broüillâmes nos voiles & l'attendîmes ( nous étant auparavant preparez au combat. ) Étant à la portée de nostre canon , nous luy en envoiâmes une volée en arborant le pavillon rouge : il commença le *Nord* pour nous gagner le vent , sans tirer aucun coup , ny mettre de pavillon ; nous fîmes l'*Ouest* continuant de tirer jusques au cinquième coup. qui le

toucha, entre le grand mast & celuy d'artimon ( ce que nous reconnusmes par les éclats qui volerent en l'air) il arbora dans l'instant le pavillon de France & reprit le *Nordouest*; nous en fismes le même ayant abattu le rouge & continuasmes nostre *Sudouest*, cela nous fit croire que le bastiment pouvoit estre Breton.

Le vingt-huit du mesme vent courant le *Sud Sudouest* nous trouvasmes d'élevation quarante-trois degrez cinquante-cinq minutttes.

Le vingt-neuf de la même route & d'un vent de *Nord-est* l'élevation se trouva à qua-



rante-un degrez vingt-quatre minutes.

Le trente & dernier jour de Novembre , l'élevation fut à trente-neuf degrez quarante minutes hauteur des *Barlises* , Isles sur les costes de *Portugal* vingt lieües au *Nord Nordouest* , de la riviere de *Lissebonne*.

Baptême  
des Hol-  
landois  
au passa-  
ge des  
*Barlises*.

Dans ce lieu d'ordinaire les Hollandois ont accoustumé de baptiser les Matelots & autres gens qui n'ont encores passé les Tropiques ou la Ligne , & si le vaisseau n'a jamais fait ce voyage ( comme le nostre ) le Capitaine donne aux Matelots quelques bouteilles d'eau de-vie,

fans quoy les Matelots peuvent couper l'éperon.

Le temps estoit beau , & l'on sentoit déjà la chaleur du Soleil , quand sur les dix heures du matin , les Matelots sonnerent la cloche , & monterent tous sur le Tillac pour commencer le Baptême , de la maniere cy-aprés, les voiles estant broüillées.

Ceux des Matelots qui se trouvent avoir fait ces voyages se faifissent des autres , leur lient les mains derriere le dos , les prennent ensuite l'un après l'autre , & les ayant attachez par dessous les espaulles les élevent au bout de la vergue du grand mast , les

Maniere  
de ces  
Baptêmes.

laissent tomber à l'eau , & les relevent , ce qu'ils font trois fois , quelques-uns outre ce, s'y font plonger pour le Roy, les Estats Generaux, les Commis du vaisseau , & leurs maîtresses s'ils en ont, après quoi l'on donne à chacun un verre d'eau-de-vie ou de vin d'Espagne.

Pour les petits garçons du vaisseau ils les mettent en chemise deffous un panier, & leur versent sept à huit seaux d'eau sur le corps.

Les Officiers mesme n'estant pas exempts de la ceremonie donnent dequoy boire aux Matelots qui leur versent sur la teste un peu d'eau

qu'ils ont dans une tasse ou un verre.

Le Baptesme fini l'on reprend sa route, & les Matelots le reste du jour continuent leur réjoüissance avec l'eau-de-vie & les autres douceurs que l'ó leur a données.

Le premier de Decembre le vent louviant entre le *Nord & l'Est*, nous trouvâmes d'élevation trente-sept degrez vingt minutes faisant le *Sud Sudouest*.

Le second trente-trois degrez vingt minutes.

Le troisiéme trente-un degrez.

Comme nous ne vismes point les Isles de *Madere* où

nous devions nous reconnoître, nos Pilotes s'estant trôpez, nous courusmes le *Sud-est* par lequel le quatriême Decembre nous trouvasmes d'élevation vingt-neuf degrez vingt minuttes.

A cette hauteur nous devions avoir l'Isle de la *Palme*, l'une des *Canaries*, ce que nous ne fîmes point de ce jour, qui fut cause que la nuit nous courusmes l'*Est* à la bouline.

Le cinquiême nous perdîmes vingt minuttes de nôtre élévation, qui ne se trouva qu'à vingt degrez quarante minuttes.

Nous continuâmes l'*Est*

jusques à minuit, & le lendemain fixième nous perdismes encore dix minuttes.

Une heure après les hauteurs prises, nous découvrîmes une terre fort haute, que nous aprochâmes à quatre lieues près pour la mieux reconnoître. Sur les cinq heures après l'avoir costoïée tout ce temps, nous vîmes par la sonde qui portoit quarante brasses d'eau, sur un fond de sable rouge, que ce n'estoit point l'*Isle de la Palme*, & que nous estions dans le *Golfe de sainte Croix*, près le Cap de Geer aux costes de *Maroque*.

Nous recommençâmes

le *Sudouest* & le lendemain septième nous avons élevé vingt-sept degrez quarante-quatre minutttes.

Le huitième nous trouvasmes d'élevation vingt-sept degrez vingt minutttes par le *Sudouest* quart d'*Ouest*, & le soir à Soleil couché nous découvristmes l'Isle de *Forté-Aventura*, l'une des Canaries.

Le neuvième par le *Sudouest* l'élevation fut à vingt-six degrez, passant quinze lieues au vent du *Cap de Bajador*.

Le dixième nous trouvasmes par la hauteur de vingt-trois degrez, avoir passé le *Tropique* où nous commen-

fîmes le *Sud quart d'Ouest*.

Le onzième l'élevation fut à vingt degrez trente-cinq minuttés, au vent de vingt lieües du CAP-BLANC.

Le douzième du mesme cours la hauteur fut trouvée à dix-huit degrez, ayant passé la Seiche du CAP-BLANC, que nous laissâmes au *Nord-est*.

Pour ranger la terre nous fîmes le *Sudest*, par lequel nous élevâmes le treizième à seize degrez quarante minuttés. Là nous commençâmes à découvrir les costes d'Afrique, terre basse & sabloneuse.

Le quatorze au lever du



Soleil, nous estions à l'emboucheure de la riviere du *Senegal*, à quinze degrez, où le vent se calma tout-à-fait, si bien que du reste du jour ny la nuit suivante nous ne gagnasmes rien.

Le quinzième sur le midy, le vent se leva *N'ord Nordouest*, & le soir courant au *Sudouest*, nous découvristes le *Cap-Verd* qui paroist de loin comme deux mammelles.

Dans l'appréhension de l'aborder de nuit, & de se briser sur les roches qui l'entourent, nous boullinasmes au *Nordouest* le vent estant sauté au *Nord Nordouest*.

Enfin le seizième jour de  
Decembre

Decembre au lever du Soleil nous doublâmes le *Cap-Verd*, pour aller à *Rio-Fresca*, village sur les costes d'Afrique, qui n'est éloigné que de six lieues de ce *Cap*; c'est la place où d'ordinaire on rafraichit les équipages, quelquefois aussi le commerce y est bon, mais peu seur par la proximité de *l'Isle & fort de Gouré* appartenant aux *Hollandois*.

### CAP-VERD.

**L**E *Cap Verd* a esté ainsi nommé de la verdure perpetuelle, dont il est ombragé. L'un des lieux du monde le plus beau & le plus ?

Descrip-  
tion du  
Cap-  
Verd.

greable à la veuë. C'est une pointe de terre qui se jette bien avant en mer de l'*Est* à l'*Ouest* ; Son *Nord* est montueux , couvert d'arbres toujours verts , sa pointe qui regarde l'*Est* peut avoir environ mil pas de largeur. C'est une roche escarpée du costé de la mer , qui en lave doucement le pied , après s'estre brisée sur quantité d'autres roches , plus avancées & fort basses qui l'entourent & semblent n'avoir esté placées en cet endroit par la nature , que pour s'opposer en faveur d'un si bel ouvrage à la furie de cet élément. Les deux pointes s'en élèvent en

montagnes qui font dans leurs distances une terrasse verte , à l'Est de laquelle il paroist une perspective admirable, dans l'enfoncement des grands arbres dont il est couvert. Son *Sud* n'est pas moins beau , quoy que la terre en soit basse , bordée d'arbres au rivage que l'on croiroit plantez au cordeau tant la justesse y paroist & l'ajencement y semble estre affecté.

Le vent n'estant pas fort après nous avoir donné le loisir de contenter nostre curiosité, nous porta insensiblement à la veüe de *Gouré*.

DESCRIPTION DE  
l'Isle & fort de GOURE'.

**G**OURE' est une *Isote* qui ne peut pas avoir plus d'une lieüe de circuit, distante de trois lieües du *Cap-Verd*, separée de terre ferme par un petit bras de mer de demie-lieüe de large. Elle appartient aux Hollandois, qui sur son *Ouest* qui s'éleve en montagne y ont basti un fort. Son *Est* en est bas, le port au *Sud* fort commode & bon ancrage.

Nous salüasmes de cinq coups de canon la forteresse, laquelle rendit à l'instant le

salut de cinq autres, nous remerciafmes de trois & pour ne point ceder à nostre civilité ils en rendirent un en arborant le pavillon Hollandois.

Dans ce temps il déborda une chaloupe du fort, que le Gouverneur envoyoit à bord pour apprédre des nouvelles. Celuy qui la commandoit parloit bon François, je l'entretins assez long-temps sur le *Cap-Verd* & le *Senegal*, qu'il me vanta côme le lieu du monde, où l'on pouvoit faire un commerce le plus avantageux, & me dit que les François l'emporteroient enfin sur tous les autres.

Que pour le *Cap-Verd* ceux qui se plaisoient à la chasse avoient dequoy se divertir, que le Gibier s'y rencontroit en abondance, comme perdrix, lievres, cerfs, chevreüils & plusieurs autres animaux inconnus en Europe, mais bons à manger; qu'au reste les Mores n'y estoient pas à craindre, & que la pèche y estoit admirable.

Après le disner il retourna au fort, nous pressant de passer en *Gambie* où estoit un petit bastiment Anglois, monté de huit pieces de canon, dont la charge valoit bien deux cens mil livres.

*RIO-FRESCA, PLACE*  
*des costes d' Afrique.*

**N**OUS avions cependant mouillé devant *Rio-Fresca*, dans la baye de France, qui sur un fond de sable porte en basse mer six brasses de profondeur.

L'après-dîner l'Escrivain du vaisseau fut à terre porter à l'*Alcázar* ou Gouverneur de *Rio-Fresca* les presens accoustumés (qui sont des couteaux & de l'eau-de-vie) veoir les marchandises qui sy pourroient trouver, & pour avoir des rafraischissemens.

A son retour il nous dit



que l'*Alcair* l'avoit fort bien receu dans sa case , qui est au milieu des autres, l'avoit fait seoir sur une natte fort delicatement faite , & l'avoit regalé des fruits du país avec du vin de Palme.

Que pour des marchandises la coste s'en trouvoit dégarnie, mais que si nous pouvions patienter quinze jours, qu'il entreprenoit de nous donner tiers de charge , & qu'il feroit avertir les Marchands du país , sur tout plusieurs Portugais qui demeurent dans les terres , & qu'à l'égard des rafraischissemens le lendemain il nous en fourniroit.

Dans

Dans le mesme temps que l'Escrivain alloit à terre, il aborda un Canos que l'*Alcair* avoit envoyé avec des gens qui me surprirent. Ils sont noirs, la mine un peu moindre que nos gueux de France, tous nuds hors un petit linge qui les couvre par-devant.

Ils demanderent qui nous estions, nous leur dismes que nous estions François. Ils dirent : Estes vous venus pour demeurer ou seulement pour avoir des rafraischissemens? Nous leur dismes que nous retournerions pour demeurer, à quoy ils répondirent en François, *Bon bon*, les Fran.

çois valent mieux que les autres.

Il aborda d'autres Canos qui apportèrent quantité de poissons que l'on échangea pour des couteaux & de l'eau-de-vie qu'ils aiment passionnément.

Toute cette nuit nous fîmes la garde en armes craignant quelque surprise du fort de *Gouré* d'où à minuit la chaloupe aborda, qui apportoit un singe à un de nos Matelots, que son cousin qui estoit Sergent au fort luy envoyoit.

Le lendemain dix-sept à la pointe du jour l'Escrivain retourna à terre chercher les

rafraîschiffemens que l'on  
devoit échanger pour des  
couteaux.

Entre huit & neuf l'*Alcair*  
nommé ABDONSECH vint à  
bord dans nostre chaloupe,  
accompagné de ses Officiers,  
& des principaux du village.  
C'est un homme de trente-  
cinq à quarante ans , bien  
fait de sa personne, qui sent  
son bien. Il estoit vestu d'une  
robe blanche de toile de co-  
ton qui ne luy passoit pas les  
genoux, fait comme un sur-  
plis de nos Prestres, les man-  
ches aussi larges & longues,  
sinon qu'elles sont fermées:  
au tour du col quantité de  
flocons de laine rouge, avec

Description de  
l'*Alcair*  
de Rio-  
Fresca &  
de son  
habit.

un calleçon de mesme toile, un bonnet en teste fait en capuchon, comme portent les Hongrois : ses Officiers avoient au tour d'eux de vieilles toiles de coton rayées de bleu & de blanc comme on void aux Egyptiens.

Nota ,  
que l'on  
use de  
commã-  
dement  
sur les  
Noirs.

L'on les fit seoir & disner, après quoy ils prièrent les Officiers du vaisseau de vouloir revenir, & faire une case, ce que nous leur promismes, & firent avec nous un Contract d'Alliance que nous signasmes & eux aussi.

Nous luy demandasmes où estoit le Roy, il nous répondit qu'il demeueroit à trois journées, qu'il s'appelloit

*Damel Biram*, & que son Royaume portoit le nom de *Caillor*, qu'il aymoit mieux les François que les autres, veu qu'ils sont plus francs, liberaux, & moins attachez à l'interest, & que parmy eux l'argent avoit cours.

Il est surprenant de voir ces peuples qui ne sçavent ny lire ny écrire, & qui parlent tous Portugais, & que cet *Alcair* outre sa langue naturelle parle Portugais, François, Anglois & Hollandois, comme les naturels du pays. Sur le midy il voulut retourner, & nous luy emplismes d'eau-de-vie une grâde gourde qu'il nous avoit apportée

pleine de vin de palme. Je fus à terre avec luy, & l'interrogeay pendant quatre heures des choses suivantes.

### RIO-FRESCA.

Descrip-  
tion de  
Rio-  
Fresca,  
des  
mœurs  
& Reli-  
gion de  
ses Ha-  
bitans.

**R**IO-FRESCA est un vil-  
lage dans lequel il  
peut y avoir environ deux  
cens cafes, son port regarde  
*l'Ouest*, assez commode pour  
une chaloupe, les cafes sont  
faites comme les chaumieres  
de Normandie, basties de ter-  
re & de roseaux. Dans ce vil-  
lage il n'y a pas plus de trois  
cens hommes, sans les fem-  
mes & petits enfans.

*L'Est* de Rio-Fresca est à

couvert d'un bois, dans lequel je fis quatre à cinq cens pas, & d'où je découvris des campagnes à perte de veüe. Ses bois sont des palmiers & autres arbres fort hauts inconnus en Europe.

L'air y est aussi chaud qu'en aucun endroit des costes, quoy qu'il soit à quatorze degrez de la ligne. C'est pourquoy les hommes & femmes vont toutes nuës hors un petit linge qui les couvre par devant, & les hommes même n'en mettent point qu'ad ils sont en mer.

Leur Religion est fort entremeslée : il s'y trouve des

Religion  
de Rio-  
Fresca.

Catholiques, ( outre les Por-



tugais , qui y demeurent en grand nombre ) *des Circoncis* qui approchent du Judaïsme , des *Mahometans* & des *Idolâtres*. Les derniers ont de petits sachets de cuir pendus au col , qu'ils nomment FETICHES. Comme qui diroit LEUR DIEU , ainsi que je diray plus amplement au chapitre de leur superstition à la *coste d'or* , auxquelles ils ont tant de croiance , qu'ils s'imaginent qu'hors les Blancs personne ne leur peut nuire.

Ils ont quantité de ris, de mil & de mays , bled de Turquie dont ils font du pain.

Ils mangent peu de viandes , quoy qu'ils ayent en a-

bondance bœufs, vaches, brebis, chevres, cabris, poules, pintade, qui font maniere de faisans mouchetez, pigeons, & des oisillons sans nombre.

Leur plus commun manger est du poisson, qu'ils peschent le long du jour & quelquesfois la nuit, & font dorades, bonnittes, corcovades, alauses, colas, fardines, & quantité d'autres inconnus par deça. Ils peschent dans de petits canos qu'ils fôt d'un tronc d'arbre qu'ils creusent, élevant dans le milieu un baston pour servir de mast quand le vent est petit, mais s'il est trop fort ou contraire, ils rament debout

avec des rames de quatre à cinq pieds de long dont le bout est aussi large qu'une assiette.

Les hommes y sont bien faits de leurs personnes; peu de camus; & l'on en tire les meilleurs esclaves de l'Afrique.

Pour les femmes & les filles la plupart y sont publiques, & dès l'âge de quatorze à quinze ans, viennent solliciter les Estrangers jusques au milieu des rues les aymât avec passion.

Les hommes en ont autant qu'ils en peuvent nourrir, & pour peu de chose les prostituent, quelquefois mê-

me ils les offrent pour rien.

Ils ont tous leurs cheveux liez dessus la teste , qu'ils ont toute découverte , auxquels ils attachent certains morceaux de bois qu'ils disent les preserver de l'ardeur du Soleil. Tous tant hommes que femmes parlent un Portugais corromp u.

Les marchandises que l'on tire de ces pais, sont quantité de *cuirs*, *gommés*, *plumes*, quelque peu de *morphi*, ou *yvoire*, d'*ambre-gris*, d'*indigo*, de *civette*, & quantité de grosses *toiles de coton* rayées de bleu & blanc, que l'on revend par après à la *Coste d'or*.

Marchā-  
difes que  
l'on tire  
de Rio-  
Fresca.

Quoy qu'ils soient fort

menteurs & qu'il ne faille pas les croire , il est pourtant vray que l'*Alcair* avoit fait avertir les Habitans des terres , il nous l'avoit bien dit, mais nous ne voulions pas le croire, dequoy nous assura l'équipage d'un vaisseau à Amsterdam, qui en profita.

Nous achetâmes ce jour là des poules, poulets & cabris, & tardions à revenir, ce qui obligea nos gens de nous faire signal par un coup de canon de retourner à bord, dans l'aprehension qu'ils avoient que les Hollandois ne nous eussent fait quelque mauvais party.

Cette mesme nuit nous fif-

mes voiles courant le *Sudest*, pour *Sierra-Leoné*, n'ayant pas jugé à propos de côtoyer les autres rivières ny de passer à *Gambie*.

Nous continuâmes cette route pendant huit jours, le vent étant petit, sans autre chose de remarquable, sinon que le long de ces côtes à dix lieues au vent des côtes l'on ne trouve pas plus de dix brasses d'eau.

Les côtes d'Afrique depuis le Cap-Vert sont fort basses jusques à *Sierra-Leoné*.

Le vingt-fixième Decembre sur les quatre heures nous découvriâmes la montagne de *Sierra-Leoné*, à trois lieues de laquelle deux heures après nous ancrâmes.

COSTES DES MALEGETTE.  
*Sierra-Leoné,*  
*Royaume.*

**L**E lendemain matin vingt-sept & dernier Feste de Noël avec la marée, nous ancrâmes dans la riviere de *Sierra-Leoné*, & sur le midy des Mores qui vinrent à bord nous conduisirent dás la *Baye* que l'on nomme de *France*, qui est la quatrième après le *Cap-Ledo*, à l'emboucheure de la riviere.

Nous ancrâmes à seize brasses d'eau basse mer, & à une portée de mousquet de la fontaine où nous fîmes de l'eau.

Le soir nous fufmes fouper au bord de la fontaine, où nous tuafmes un chevreüil qui venoit y boire, & nous en trouvaſmes l'eau meilleure que les vins les plus delicieux, dans la ſoiſ que nous avions.

Nous arborafmes le pavillon d'Oſtende, & non celuy de France, à cauſe d'un Anglois qui demeure depuis long-temps dans une des Iſles de la riviere, où il a une belle maifon avec quatre pieces de canon, *aymé & protégé des Rois de ce pays.*

Le lendemain vingt-huitième, deux des Officiers du vaiſſeau furent voir le Roy



de *Bouré* qui demeure à dix lieües en montant la riviere, luy porter les presens accoustumez , & pour obtenir sa permission de negotier ; faire de l'eau & du bois.

Cependant nos gens ne laisserent pas cette apresdinnée de commencer à faire de l'eau & abattre du bois, l'Escrivain, moy & un de mes Valets fusmes à terre , pour les escorter. Dans ce temps il aborda quatre ou cinq canos, dans l'un desquels estoit un nommé *Iean Thomas*, Capitaine d'une des Isles de la riviere qui apportoit du morphi. Le Capitaine de nostre vaisseau, qui y restoit seul d'Officier,

d'Officier, le receut fort civilement, le fit saluer à son entrée d'une volée de canon, & le regala autant qu'il luy fut possible, mais il n'achepta point son morphi qu'il vouloit vendre trop cher, ce qui fâcha ce *Jean Thomas* qui environ sur les cinq heures remonta dans son canos & descendit avec quinze ou seize Mores au bord de la fontaine dont j'ay parlé cy-dessus. L'Ecrivain & moy retournions à bord, dans nostre grande chaloupe qui y portoit du lest, & gagnions autant que la marée qui montoit nous le pouvoit permettre & nostre grande chaloupe commen-

Combat  
côte les  
Mores  
causé par  
Jean To-  
mas.

Sable ou  
pierres  
que l'on  
met dans  
le fond  
d'un  
vaisseau  
pour le  
tenir en  
équilibre.

çoit d'estre à flot. Ce que voyant les Mores & leur Capitaine, remonterent dans leur canos & ramerent droit à nos gens qui estoient dans le fond de la baye où ils abattoient du bois. Dans l'instant l'on fit signal au vaisseau du pavillon entortillé, ce qui nous obligeoit de redoubler nos efforts apprehendant qu'il n'y fust arrivé quelque sedition, mais nous reconnusmes bien-tost que c'estoit pour nous avertir du mauvais dessein des Mores, que nous vismes courir sur nos gens le coôteau à la main: Mon valet qui estoit resté & avoit un fusil, les ar-

resta & le reste de nos gens avec leurs haches se deffendirent si bien qu'il n'y en eut pas un de tué ou de blessé hors un vieillard de l'égratignure d'un couteau dans le bras. Nous vogaſmes droit à eux, & comme les Mores virent que nostre chaloupe estoit quasi à la portée du fusil, & que nous en avions, ils se sauverent dans les bois, & la nuit retournerent à cette fontaine où ils la passerent, faisant grand bruit & grand feu.

Le lendemain vingt-neuf l'Escrivain, le contre-Pilote & divers Valets avec vingt Matelots bien armez furent

à terre dans nostre grande chaloupe , pour faire de l'eau & du bois. A leur abord les Mores abandonnerent la fô-taine & revinrent deux heures après dans les bois faisant grand bruit , mais nos Matelots ayant accouru & tiré cinq ou six coups à travers des arbres , ils prirent la fuite , & du depuis l'on ne vit plus ce *Iean Thomas* ny pas un de ceux qui estoient venus avec luy.

Cette apresdinée nos gens revinrent de *Bouré* , n'ayant couché qu'une nuit à terre, des canos des environs cependant abordoient chargez de *morphi* , que l'on achepta.

Le lendemain trentième Decembre, le frere du Roy de *Bouré* vint à bord avec un Portugais (que nous y avions déjà veu, ) & qui fait les affaires de ce Roy. D'abord qu'on découvrit son canos ( que nous reconnusmes aux fanfares de sa trompette) nous envoyasmes la chaloupe au devant, dans laquelle il entra avec ses gens, son Trompette & Tambour; à son abord au vaisseau l'on le salua d'une volée de canon.

Le frere du Roy de *Sierra-Leoné* est un homme de cinquante à soixante ans, qui commence à grisonner, de mediocre taille, grave de sa

Descrip-  
tion du  
frere du  
Roy de  
*Sierra-  
Leoné.*

personne, & sent assez son bien : Son habit ressembloit à celuy de l'*Alcaïr de Rio-Fresca* si ce n'est que celuy-là estoit d'une toile blanche, & celuy-cy d'une rayée de bleu & blanc ; il avoit un chapeau gris, & tenoit en sa main une baguette de fer, que proprement l'on pourroit appeller une fourchette à moufquet, le reste de ces gens avoient des robes de toile de coton, & ce Portugais estoit vestu à la Portugaise.

Pendant le regal nous luy racôtasmes l'histoire de *Jean Thomas*, à quoy il répondit que c'estoit un mutin, qu'il

n'en faisoit point d'autres, & qu'en cas que nous le pûssiôs prendre, que non seulement il nous permettoit, mais que mesme il nous prioit de le pendre.

Après le disner il tira d'un petit sac vingt pierrettes qu'il jetta sur la table, demandant autant de *barres* pour l'acquit des droits du Roy, tant du *negoce* que nous ferions que pour l'eau & le bois. *Comme ces gens* ne sçavent ny lire ny écrire, ils en usent ainsi pour avoir leurs droits, & la grande frequentation qu'ils ont euë avec les Portugais; fait qu'ils parlent par *barres*, qui est le mot dôt

On paye les droits du Roy en *barres* qui est une certaine évaluation de *dârées* à quoy il sont fort habiles.



ils se servent ordinairement.

Les vingt *barres* luy furent payées, sçavoir douze *barres de fer*, estimées douze *barres*, un baril d'eau-de-vie, quatre *barres*, un chaudron deux *barres*, un chapeau deux *barres*.

Il fut regalé en son particulier de deux boüteilles d'eau de-vie, & ses gens de quelques coüteaux, il s'en retourna à nuit clofè, fort saoul & fort content aussi bien qu'une partie de ses gens; à sa sortie il fut encore salué d'une volée de canon. Il est fort respecté de ses gés, son Trompette & son Tambour l'accompagnent partout en jouiant, jusques à ses  
necessitez

necessitez naturelles. Pendant ces trois jours plusieurs Portugais vinrent à bord avec des marchandises, je tâchay d'apprendre d'eux quelque chose du pays, & de la maniere de faire de ses Habitans.

*DESCRIPTION DE  
SIERRA-LEONE', ou, mon-  
tagne des Lions.*

**L**A Terre de *Sierra-Leone* né appelée des Mores *Boulombel*, comme qui diroit grande terre, fut ainsi nommée par les Portugais ; pour les grandes Mon-

tagnes qui s'y élevent au *Sud* beaucoup plus hautes que les *Pirenées* ny les *Alpes*. La quantité de Lions qui s'y rencontrent, luy ayant fait donner le surnom de *Leoné*, *Sierra* en Portugais, & montagne en François n'estant qu'une mesme chose, ainsi dans nostre langue nous la pouvons appeller *Montagne des Lions*. Elle prend son commencement bien avant dans les terres à l'*Est*, & son extremité qui se jette en Mer au *Norouest*, forme le Cap *Ledo* dót j'ay parlé cy-dessus. Elle fait dás la riviere depuis ce Cap en montant plusieurs Bayes, dont la quatriéme

porte le nom de *France*, soit à cause que les François l'habiterent autresfois, ou parce qu'ils y ont brûlé un village, & c'est la seule Baye de cette riviere, où l'on prenne de l'eau douce. Elle est arrosée de trois sources admirables, où les vaisseaux se fournissent ordinairement pour le reste du voyage. *Sur ses deux pointes deux plantages,* & la Montagne paroist la plus haute qu'en pas un autre endroit.

J'eus la curiosité un jour de chercher la source de l'une de ces fontaines; mais après avoir fait une lieuë dans le pied des Montagnes, re-

marquant les traces des bestes sauvages dans des Forts affreux , je retournay sur mes pas ; & du depuis un Portugais me dit qu'elle venoit du milieu des Montagnes, qui sôt larges de plus de quinze lieuës, & que si j'eusse esté à la source, jamais je n'en serois retourné, tant pour la quantité de Lions, de Tygres , & d'Elephans qui s'y retirent, que de Crocodiles qui m'auroient devoré.

Les Montagnes sont couvertes d'arbres fort gommeux, toujourns verts, & dôt la plus-part approchent de nos Lauriers cerisez.

Le Nord de *Sierra-Leoné* est fort bas, possédé par le Roy de *Boulom*, & le Sud par celui de *Bouré*.

Le pays de *Boulom* n'est pas fort connu des François ou Hollandois, ce Roy n'aimant que les Anglois, & les Portugais, dont plusieurs demeurent en ses terres.

La Riviere qui porte ce même nom de *Sierra-Leoné*, môte bien avant dans les terres à l'*Est*, & n'a pas de largeur plus de trois lieuës à son emboucheure, & une ou enviró jusques à quatorze ou quinze lieuës au dessus: son Nord ne porte pas plus de deux bras-

Riviere  
de Sierra  
Leone.

Remarques  
pour entrer en  
la riviere de  
Sierra-  
Leone.

ses de profódeur : c'est pourquoy en y entrant l'on range les Montagnes, où elle porte dix, douze & seize brasses d'eau. Elle fait dans son lit plusieurs Isles, la plus-part inhabitées, couvertes d'arbres, & de Palmiers, d'où ils tirent quantité de vin de Palme. Elle est poissonneuse, & près de sa source elle nourrit des Crocodiles.

Les Isles sont bordées de certains arbres, dont les branches à leur pointe ne se passent pas l'une l'autre; mais les jettons tirent bas, & lors qu'ils ont touché ou l'eau, ou la terre, y reprennent racine; & par ce moyen

font une haye quelques fois épaisse de dix à douze pas.

Les Habitans de ce pays font bien faits , j'y en ay peu vû de camus, ils sont plus civils qu'au Cap verd ; sont vêtus & ont plus de pudeur.

Habitans du Pays.

Dans le village de *Bouré* il n'y peut pas avoir plus de trois cens maisons , suivant le rapport de nos gens , qui me dirent entre autres choses, que le Palais du Roy qui est bâti dans le milieu des autres cases , ne valoit pas nostre Chasteau de *Proué*.

Les femmes y sont publiques la plus-part , & comme les hommes en ont au-



tant qu'ils ſçauroient en nourrir, ils proſtituent facilement aux Eſtrangers leurs filles & meſme leurs femmes, à l'exception de la premiere, dont par toutes ces coſtes ils ſont fort jaloux: auffi faut-il remarquer que les autres ne ſont proprement que leurs concubines.

Deſcription des villages & maiſons de ce lieu.

Il peut y auoir dans *Bouré*, au rapport de tout le monde, quatre à cinq cens hommes, nó compris les femmes & enfans. Le Roy eſt Catholique Romain, s'appelle Philippes, & a dans ſes terres un Capucin & un Ieſuite.

Dans une Iſle nommée

Saint-André, où il se recueille quantité de vin de Palme, j'entray dans la maison d'un de ceux qui y demeurent ; elles sont bâties de Roseaux & de bouë : à costé une petite fenestre , couverte de feüillages, un trou pour la porte, on y fait le feu au milieu , ils couchent sur des nattes de gros joncs qui sont dans un coin , à costé leurs armes qui sont des *sabres, poignards, sagayes, arcs & flesches*, qu'ils empoisonnent du fruit d'un certain arbre, dont le poison est subtil. Ce fruit est long comme une grosse rave & verd. Quelques uns ont des fusils , que tous ai-

Poison  
de Sier-  
ra Leo-  
né.

ment avec passion.

Religion  
de ce  
lieu.

Leur Religion est diverse, la grande frequentation des Portugais en ce lieu, & le grand nombre de ceux qui y sont habituez ena converti plusieurs, le reste étant Mahometan ou Idolâtre. Ils reverēt certaines figures extravagantes, qu'ils appellent *Fetiches* & qu'ils adorent comme des Dieux, auxquelles ils font soir & matin une priere, & s'ils ont de bons morceaux, soit viande, poisson ou vin de Palme, ils en jettent ou versent à bas en l'honneur de leur Dieu.

Sup r-  
stitien.

Un jour allant à terre dans le Canos d'un More, en a-

bordant, je l'entendis marmotter, & comme j'ouïs distinctement ces mots, *Abraham*, *Isaac* & *Iacob*, je l'interrogeay sur ce qu'il disoit, il me répondit qu'il remercioit sa *Fetich*e de l'avoir preservé en Mer, & que tous les Mores en faisoient de mesme. Ils portent tous de ces *Fetiches* dans un petit sac pendant sur leur cœur, ou sous leurs épaules, leur donnant à manger soir & matin, & les parant avec de la *Rafade*, ou petits grains de verre de toutes couleurs, & ce qu'ils croyent avoir de plus beau.

Cette Terre produit quan-

Produ-  
ction de  
la terre.

tité de Ris , de Mil , & du Mays ou bled de Turquie, dont ils font du pain , qui n'est pas mauvais. Quelques-uns mangent leur ris tout crû après l'avoir lavé avec de l'eau de mer.

Manger.

Leur plus commun manger est du poisson & quantité de fruits , qui sont bananes, bacches, figues, poires, prunes blanchos, oranges, citrons & des coles, qui est une espece de chataigne, pas du tout si bonne, mais qui a la vertu de defalterer dans la grande chaleur.

Ils nourrissent quantité de Volailles, de chèvres, &

cochons, & dans les Montagnes, les Lions, Tigres, Elephans, Sangliers, Cerfs & Chevreux, sont fort communs. Ils en apportent à bord qu'ils donnent pour peu de chose, mais les Serpens y croissent si démesurément, qu'au rapport de tous les Mores & Portugais; il s'en trouve qui peuvent engloutir un homme. Les Mores leur font la guerre; & se servent pour guerir les morsures des bestes veneneuses d'une certaine herbe qui est admirable contre les venins.

Les Singes courent à troupeaux dans ce lieu, & rava-

gent tous les plantages : c'est la raison pourquoy les Mores font leurs ennemis jurez, & les chassent de nuit & de jour aussi bien que les Elephans, dont ils mangent la chair. I'en ay tâté qui n'est pas mauvaise, & approche de celle de bœuf.

Langage  
du lieu.

Tous parlent Portugais, & apprehendent de s'yvrer ; c'est pourquoy ils ne boivent (du moins avec nous) que fort peu d'eau de vie.

Mar-  
chandi-  
ses qu'on  
tire de  
Sierra-  
Leone.

Les marchandises qu'on tire de ces pays, sont du ris, du Morphi, ou yvoire excellent, de la civette & quelque peu d'ambre-gris, qui se trouve au rivage. C'est de

toutes les côtes l'un des meilleurs lieux pour le commerce, & le profit n'y est jamais moindre que de deux cent pour cent ; les Portugais y gagnent bien davantage, trafiquant de Morphi dans les terres reculées qu'ils nous revendent en suite. L'on peut faire des loges dans les Isles de la riviere avec quatre ou cinq hommes que deux ou trois Esclaves nourriroient de leur travail.

Les Anglois ont une case, dans une de ces Isles ; de laquelle le Commis nous écrivit plusieurs fois. Comme il demandoit à venir trafiquer, nous luy fîmes réponse qu'il

Prise  
d'un  
Commis  
Anglois  
à Sierra-  
Lleone.



pouvoit venir en toute feureté. Sur cette parole le Vendredi dernier jour de Decembre , lorsqu'on achetoit du Morphi tant des Portugais, que des naturels du pays , cet Anglois nommé ABRAHAM aborda dans sa chaloupe où ramoient trois Esclaves, accompagnez d'un Hollandois qu'il avoit pris d'un petit bastiment avec deux autres qui estoient chez luy. L'on le receut fort bien ; mais apres le souper le Capitaine ( contre l'avis de tous ) l'arresta prisonnier pour France , avec les trois Mores dont il fut fort surpris. Le lendemain premier  
jour

jour de Janvier & de l'année 1667. à la pointe du jour la grande Chaloupe armée d'une piece de Canon avec trête hommes le Capitaine, le Chirurgien & moy fûmes, pour assieger & piller sa maison.

Elle est bastie de brique & de pierres de taille, defenduë par quatre pieces de Canon de quatre livres de balles, environée d'un bois de Palmier d'où il tire son vin de Palme. D'un côté quinze à vingt cases de Noirs, & de l'autre une Fótaine d'eau douce: Son Isle est la plus belle & la meilleure de la Riviere. Voulant l'aborder nous découvristes autour plus de deux cens

Mores la plus-part avec des Fusils , & un peu plus loin encore quantité qui estoient dans le bois , ce qui nous obligea de faire semblant de passer , comme nous fîmes n'estant pas les plus forts , & pour regagner le vent. Dans la pensée qu'ils eurent que nous allions à *Bouré*, dont les Habitans sont nos amis ; ils firent partir en diligence un *Canos* pour donner avis à *Boulom* de se rendre auprès d'eux ; Nous courusmes apres ce *Canos* qui fuyoit devant nous sans vouloir aborder , qu'après trois coups de fusils que l'on tira sur ceux qui estoient dedans.

C'estoiët deux jeunes Esclaves appartenans à un Portugais qui demeure avec cet Anglois , qui ne voulurent jamais rien dire , quelques interrogations qu'on leur fist. Ceux du party Anglois voyant cela , nous envoyèrent une volée de Canon, qui bondit trois fois à dix pas devant nous ; Nous nous mîmes hors la portée, & enchrâmes en attendant le reflux pour descendre. Le vêt s'estant calmé environ demie heure après deux Mores d'une Isle voisine parurent dans un canos qui venoit droit à nous, ils s'approchèrent à la portée du pistolet,

mais ne voulurent jamais aborder; ce qui nous obligea de leur tirer quelques coups (sans dessein toutesfois de les blesser) n'estant que pour s'instruire de la verité. Comme ils ouïrent les coups, ils prirent la fuite, & ramoient de toute leur force, se raccourcissant de telle maniere en voyant le feu, qu'ils ne paroïssent pas plus hauts que des chats. Le Canon de l'Anglois tira encore sur nous, & quoy qu'ils vissent bien que nous estions hors la portée, ils ne laisserent pas de le faire, pour témoigner par là aux Mores comme ils prenoient leur defense, &

gagner ainsi leur amitié. Nous descendîmes avec la marée, & sur les quatre heures arrivâmes au vaisseau, ayant passé par quelques Isles de la Riviere.

Nous trouvâmes à bord des Mores & des Portugais, entre autres le fils du Roy de *Boulom* nommé BOMBO, qui est âgé de trente à quarante ans, bien fait, bel homme, à l'exception de la couleur, l'air fort doux & majestueux, qui est intime de l'Anglois, & ne sçavoit pas sa prison. Le soir à souper il l'apprit, & le fit composer pour sa rançon, laquelle il alla querir avec ce Portugais qui fait les af-

Descri-  
ption du  
fils du  
Roy de  
Boulon.

On rend  
le Com-  
mis An-  
glois  
après  
qu'il eut  
payé sa  
rançon.

fares du Roy de *Bouré*: le reste du jour se passa en negoci. Le Lundy sur le midy ils revinrent à bord, & apporterent cent dents d'Elephans pesant neuf cens livres, & deux chats de civette en vie, moyennant quoy l'on luy donna la liberté. Il s'en retourna chez luy après le dîner, & nous luy donnasmes un baril d'eau-de-vie, un rouleau de Tabac & un fromage, & fut salué à sa sortie de trois volées de canon.

Quelques Portugais qui étoient restez à bord acheverent leur negoci, & le lendemain cinquième de bon matin s'en retournerent,

Nous voulions lever l'ancre, mais le vent calme, & la marée contraire nous en empêcherent. A midy il aborda un canos, dans lequel estoient deux Mores, qui se disoient de *Boulom*, & apporterent des fruits: Nous crûmes qu'ils estoient espions, n'ayant point de morphi: Ils s'en retournerent à cinq heures, comme nous fîmes voile.

Ayant passé le *Cap de Ledo* nous courusmes le *Sudsudest* pour éviter le banc de sainte Anne, & le lendemain sixième nous vîmes un petit bastiment Hollandois qui rangeoit les côtes, comme



nous commencions le *Sudest* pour aller à *Capde Monté* distant de soixante lieuës de *Sierra-Leoné*.

Le Vendredy septième, nous passasmes à l'emboucheure de la Riviere de *Madré-Bomba*, où les Anglois ont encore une loge belle, & aussi grande qu'à *Sierra-Leoné*.

L'apresdinée nous fusmes en veüe de *Rio de Gallines*, ainsi dite des Portugais pour la quantité de Poules qui s'y trouvent, & le bon marché que ces peuples en font, en donnant une, deux & quelques fois jusques à trois pour un couteau d'un sol. Les *Hollandois* y ont eu autres-fois

Rio de  
Gallines.

fois une case : Ceux qui l'habitent, faisoient signe par du feu d'approcher & ancrer ; mais le voisinage des Anglois nous fit continuer nostre route à l'*Est* jusques au Samedi huitième que sur le Midy, par un beau temps, nous découvristes *Cap de Monté* en pouvant estre éloignez environ de dix lieuës.

*CAP DE MONTE*  
*Royaume, & sa description.*

**L**E vent estant petit nous n'arrivastmes à *Cap de Monté* que la nuit ; & mouillastmes à demie lieuë de terre, à douze brasses d'eau bas-

se-mer sur un fond de sable.

Le *Cap de Monté* est ainsi dit de la pointe de terre qui le forme , s'élevant au bord de la mer , en une montagne ronde au *Sud sudouest* : le reste des terres que l'on y voit estant fort basses : & gist à six degrez & demy de latitude *Nord* , & sept & demy de longitude *Est*.

Il ne paroist aucune case, ny loge , le long de la coste. Nous fusmes pourtant à terre le neuvième , & nous ne trouvâmes que quatre ou cinq cases avancées de cent pas en terre, où demeuroient des Noirs qui y font du sel.

Ils témoignèrent grande

joye de nous voir , nous dirent que le Roy demeueroit à trois journées dans les terres; que cette nuit ils avertiroient ceux qui font leurs voisins , & que le lendemain au cas que nous retournaſſions que nous y trouverions du morphi; mais que ſi nous eſtions dans le deſſein de leur tenir parole, nous leur fiſſions ſignal auſſi-toſt que nous ſerions à bord , de deux coups de canon , & qu'ils allumeroient des feux pour ſeureté de la leur, ce qui fut fait de part & d'autre.

Les dix & onzième ſuivant ſe paſſerent en traite, & je demeuray à bord.

Le douze je retournay à terre, qui est de difficile abord, la mer y rompant si fort que la chaloupe est obligée d'en demeurer au moins à vingt pas, & les Matelots contraints de se mettre à l'eau pour porter à terre les Officiers. Depuis le neuvième les Mores avoient fait une grande loge de feüillages & branches d'arbres pour mettre nos marchandises à couvert, & nous garder de l'ardeur du Soleil.

Le commerce commençant, nous entendîmes un grand bruit, & vîmes les Mores courir pêle melle, abandonnant leurs cases &

leurs marchandises mesme: nous prîmes les armes apprehendant quelque surprife; mais eftant hors la loge, nous apprîmes que c'estoit leur Roy qui s'approchoit. Quelques-uns des nostres allerent au devant & de loin le salierent de sept à huit coups de fusils.

Il venoit précédé de son tambour & trompette, de huit à dix de ses parens & amis, & de ses Officiers: à ses costez ses femmes & filles: derriere luy ses esclaves, & des filles qui portoient son disner dans des jattes de bois & d'é-tain sur une main qu'elles é-levent autant qu'elles peu-

Maniere avec la quelle le Roy de Cap de Monté est receu en quelquelieu.

vent : Il estoit costoyé de quatre Esclaves , dont deux le couvroient de deux grands boucliers , & deux autres portoient ses flèches , arc , & sagayes. Comme il fut plus prés , les Mores se mirent d'un costé , & les femmes de l'autre , chantant , dansant , sautant , & témoignant leur joye par cent postures différentes. Le Roy prit une sagaye qu'il fit semblant de leur darder. Ils se jetterent à terre , & dans ce moment ceux qui l'accompagnoient commencerent aussi de chanter & danser. Tantost le Roy prenoit une flèche qu'il décochoit en l'air , tous cou-

roient où elle tomboit , & c'étoit à qui l'attraperoit le premier pour la luy reporter ; tantost faisant semblant de tirer droit à eux , ils se jettoient contre terre , & se relevoient avec des cris de joye , qui durerent un quart-d'heure. Il fut conduit en ce petit triomphe jusques à nostre case , où nous le receûmes honorablement , & fut salüé encore de quelques coups de fusils , dont il nous remercia.

C'est un grand vieillard d'environ soixante ans , qui se nomme FALAM BOURE , fort venerable , de bon sens & majestueux : l'on ne le distingue

*Descrip-  
tion du  
Røy de  
Monté.*



d'avec les Gentils-hommes que par sa robe faite comme celle du Capitaine de *Riofresca*, hors qu'elle est toute bleuë, & que celles des Gentils-hommes ou Grands & Officiers du pays sont rayées de bleu & blanc. Nous le regardâmes, & après luy avoir fait les presents accoustumez, il se tetira dans une grande loge faite aussi de branchages que les Mores luy avoient préparée, pour nous laisser plus librement traiter.

Je l'entretins dans sa case, où il me dit en Portugais qu'il y avoit quatre ans qu'ils n'avoient veu de Blancs, &

pleuroit de joye , m'assurant que les François seroient toujourns les bien-venus: qu'ils estoient prompts à la verité, mais bonnes gens du reste: que luy & sa terre, qui est tres-belle, estoit à leur service.

En effet le sejour d'Afrique seroit preferable à l'Europe si tout y ressembloit cette terre de laquelle releve *Sier-ra-Leone*. Mettant pied à terre vous entrez dans une plaine plantée çà & là de petits buissons toujourns verds, dont la feüille approche assez de celle des lauriers: la veuë en est bornée au *Sud* par la montagne du Cap; & au Nord d'un bois qui ombrage une

Descri-  
ption  
du pays:  
des  
fruits  
qui y  
croissent:  
des  
mœurs  
& Reli-  
gion de  
ses ha-  
bitans.

petite Isle qui fait une riviere qui se jette en mer au *Sud-ouest*, mais qui ne peut souffrir qu'une chaloupe ou des canos, encore est-ce avec peine. Son *Est* s'étend en des plaines & prairies, à perte de veüe, & quantité de bois, où il y a force bœufs, vaches, chèvres & autres animaux. Ces prairies sont arrosées par de petits ruisseaux, qui y s'épandent doucement, & par le moyen desquels les Mores de la coste ont communication avec ceux des terres.

Il y croist du Mil, du Mays & du Ris en plus grande quantité qu'en pas un au-

tre endroit de Guinée , dont ils font du pain.

Leurs fruits font des citrons , oranges , bananes , bacchos , melons , citrouilles & des prunes qui ressemblent à nos brugnons , mais qui n'ont pas si bon goust.

Il faut que la volaille y soit en abondance par le bon marché qu'ils en font, comme des poules , poulets , pintades , pigeons , oyes , canards , perroquets , & plusieurs autres.

Les cabris & cochons y sont fort communs, les singes pareillemét, mais vilains : grande quantité de poisson, tant aux costes de la mer que

dans les ruisseaux dont j'ay parlé cy-dessus, qu'ils aimēt plus que la viande suivant leur rapport. Ils ont aussi des tortuës, dont la chair est excellente, mais l'ecaille n'en vaut rien.

Dans leur manger ils sont propres, & font rostir leurs viandes avec des broches de bois, & quand elle est rostie d'un costé ils la tournent de l'autre.

Dans la case du Roy pendant qu'il disnoit, je bûs la fanté d'une de ses brûs avec du vin de Palme; elle me dit en François, *Monsieur je vous remercie*, & en Portugais, que le pere de son mary avoit

toûjours demeuré avec des François dans le temps qu'ils y estoient , & qu'elle voyoit bien à nostre air que moy & mon lacquais estions les seuls François dans nostre équipage.

Les Hâbitans y sont bien faits , ont l'esprit traitable , l'humeur douce , & tous parlent un Portugais corrompu.

Ils vont tous nuds, hommes & femmes, & n'ont qu'un petit linge qui les couvre pardevant: les femmes se couvrent depuis l'estomach jusques à my-jambes , aussi sont elles plus chastes qu'ailleurs , & leurs maris en sont jaloux , & de leurs filles.

Pour leur Religion je n'en pûs rien apprendre, quoy que j'aye pû faire; un me dit seulement: les Blancs prient Dieu & les Noirs le diable. Je m'apperceus neantmoins que la plus-part font circon-cis, & qu'ils ont tous de petites Fetiches.

Quand nous y arrivâmes, il n'y avoit que cinq à six cases de ceux qui font du sel, qu'ils portent par après dans le pays & à leurs voisins: & deux jours après, cette petite plaine, qui peut avoir environ une lieüe de circuit, estoit toute couverte de cases que les Mores, qui de tous costez y estoient

accourus, avoient bâties.

Dans les cases du Roy & des Gentils-hommes, il y a un appartement séparé, où ils dressent un lit de planches, ou de nattes de joncs élevé d'un pied de terre, autour, & sur lequel ils étendent une toile ( comme nos tours de lits ) où ils dorment la nuit, passant le reste du jour couchés sur des nattes fort délicatement faites ( & dont les Hollandois achèptent quantité pour leurs chambres ) la teste au giron de leurs femmes, qui accommodent & peignent leurs cheveux.

L'on fit quatre jours du-

Marchés.  
dise.



que l'on  
tire de  
Cap de  
Monté.

rant bon negoce, & les marchandises que l'on tire de ce lieu, sont du morphi qui est excellent, du ris en quantité, & des nattes.

C'est là véritablement que la demeure seroit agreable: tout contribuë à y faire couler doucement la vie: la beauté & bonté du pays, le naturel doux & traitable de ses Habitans, le ris & autres choses pour la nourriture, le gain considerable, & les lieux propres à bâtir.

Le treizième, nous retournâmes à terre, mais voyant qu'il n'y avoit plus de morphi, quoy que le Roy nous promit que dans trois jours  
il

il nous en livreroit dix fois plus que nous n'en avions acheté, nous fîmes voile la nuit pour *Cap Miserado*.

*CAP MISERADO,*  
*Capitainerie, avec sa description.*

**L**E lendemain quatorzième jour de Janvier courant l'*Est* quart de *Sud* nous découvriâmes le *Cap Miserado*; mais comme le temps estoit fort couvert, & que le broüillard nous cachoit le *Cap*, nous enrasmes à trois grandes lieuës de terre; croyant pourtant en estre plus proches. Nous tirâmes

deux volées de canon pour avertir les Mores de l'arrivée du vaisseau.

Le lendemain quinzième, quoy que nous reconnussions estre fort éloignez, nous fumes obligez de demeurer à l'ancre, à cause du calme, jusques à midy, qu'il approcha un canos, dans lequel estoient deux Noirs, qui nous demanderent qui nous estions, & de quelle nation. Nous leur dismes Hollandois : ils nous crierent d'approcher terre, & ne voulurent jamais aborder jusques à ce qu'ils eussent veu qu'avec le vent qui se leva *Nord Nort Ouest*, nous levâmes l'ancre, &

commençâmes d'approcher.

Dans ce temps ils entrèrent à bord, & nous dirent qu'il y avoit un an, qu'ils n'avoient veu de Blancs; que le lendemain ils apporteroient au rivage quantité de morphi; & après leur avoir donné quelques petits presens, ils s'en retournerent. Nous mouillâmes à demie lieuë de terre, à l'emboucheure d'une petite riviere qu'ils appellent *Duro*, au pied du Cap, seize brasses d'eau en basse mer.

Les seize & dix-septième se passerent en negoce tant à terre qu'au vaisseau, où je demeuray pour traiter pendant que les autres estoient à terre.

Le dix-huitième, je fus à terre où je vis peu de chose, & n'eus pas le temps d'en remarquer les particularitez.

Je diray seulement que le *Cap Misurado* est ainsi dit des Portugais, ou parce qu'il est environné de roches qui sont sous l'eau, & feroient perir un vaisseau qui en approcheroit plus près que de demie lieuë, ou parce que les François qui y furent autrefois massacrez, crioient misericorde : outre que dans ce lieu les Habitans sont cruels, d'où cette riviere a tiré son nom de *Duro* (comme estant dure &

fatale aux Blancs) c'est pourquoy nous armâmes toujours nostre grande chaloupe d'une petite piece de canon pour les tenir en bride.

Ils nous avoient dressé une loge sur le bord de la mer pour traiter, autour de laquelle il ne paroïssoit aucune case, les plus proches estoient à demie lieuë dans les bois.

La petite riviere de *Duro* environne le Cap, & se jette en mer au *Sudouest* que ce Cap regarde, & qui au bord de la mer s'éleve en une montagne. Cette riviere ne souffre que des canos; mais

à un quart de lieuë ils ont encore une autre riviere, qui se jette en mer au *Sud-ouest*.

Comme nous arrivâmes, le Capitaine des Mores estoit avec ses Officiers assis sous un arbre, auquel on donna deux bouteilles d'eau-de-vie qu'ils bûrent, & puis nous conduisit dans sa loge, où il demeura jusques au soir, que nous retournâmes à bord.

C'est un grand homme de quarante à cinquante ans, dont la mine est affreuse, vestu d'une robe faite côme celle del' *Alcaïr* de Rio. *Fresca*, sinon qu'elle estoit

De-  
scri-  
ption  
du Ca-  
pitaine  
de Cap  
de Mi-  
serado.

rouge , ayant en teste une tocque de mesme couleur , comme on void aux Bedeaux , accompagné de cinquante à soixante Noirs , armez de grandes sagayes , d'arcs , de sabres & de fleches ; & de quelques femmes qu'ils renvoyerent au bois , qui n'estoit éloigné que de cinquante pas de nostre loge , laquelle nous n'abandonnâmes jamais de dix pas.

Ils demanderent si nous estions amis ou ennemis , à cause du canon. Nous leur répondismes que les jours passez les ayant veus armez contre la coûtume , que



nous en avions fait de mesme, tant pour nostre seureté que celle de nos marchandises, que l'on ne débarqua qu'au fur, & à mesure qu'on en faisoit debit.

Quelques femmes du Capitaine, chargées de leurs enfans vinrent nous voir à la loge, auxquelles il fallut faire des presens de rasade.

Si ce Capitaine vendoit son morphi, ou qu'il voulust avoir une marchandise pour l'autre, il demandoit les choses avec une audace & effronterie inconcevable.

Ils parlent tous Portugais, & je n'en vis point qui ne fussent vêtus.

Pendant

Pendant le dîner le Capitaine demanda quelqu'un pour demeurer avec eux, & faire case. Je m'offris, sur quoy il me prit la main, qu'il me mit dans celle de l'une de ses filles, me disant qu'il me la donnoit pour femme, après quoy nous fûmes grands camarades. Il me monstra aux autres Mores, qui m'appelloient leur parent, me promirent des Esclaves, & me menerent avec eux, m'y faisant seoir au milieu pour boire du vin de Palme.

Il donne une de ses filles pour femme à l'Auteur.

Un Officier qui disnoit avec nous, avant que boire du vin en versa par terre, je

Superstition.

luy demanday pourquoy : il me dit que quand son pere auroit soif il viédroit le boire.

Nous vîmes un de leurs Prestres , & comme il estoit vestu de la mesme façon que ceux que depuis je vis à la Coste d'or , je n'en parleray qu'en cét endroit là : seulement diray-je qu'ils les respectent beaucoup , & croient ce qu'ils disent côme autant d'oracles. Le Capitaine me dit que si j'avois perdu quelque chose , cet homme me la feroit trouver , & me le vanta comme un Prophe-te : mais sur tout ils ont grande superstition pour leurs Fetiches.

Comme ce Capitaine me dit qu'il avoit vingt femmes, je jugeay de là qu'ils en avoient autant qu'ils en peuvent nourrir.

Ils apportèrent à la case quantité de volailles, du ris & des singes, mais fort vilains.

Le trafic de ce pays est en morphi, qui est excellent, & en ris dont ils ont quantité.

Marchā-  
difes  
qu'on ti-  
re de Cap  
Misera-  
do.

L'on rendroit ces gens traitables, & les Anglois mesme ont une case, au delà du Cap, & sont fort aimez des Mores, qui ne nous firent un si mauvais accueil que dans la pensée que nous

estions ennemis des Anglois.

En retournant au vaisseau, nous leur promismes de revenir le lendemain, mais voyant que les jours auparavant ils avoient apporté quantité de morphi, & que depuis on ne sçavoit ce qu'il estoit devenu, nous soupçonnâmes que ce pouvoit estre l'Anglois, qui sous l'esperance de negoce tâchoit à nous amuser, pendant que dans les terres, il faisoit du monde pour nous venir surprendre. Ce qui fut cause que la nuit (quoy qu'un Officier eût laissé à ce Capitaine sa bague d'or pour gage

de sa parole ) nous levâmes l'ancre, & fîmes voile courant l'*Est* quart le *Sud*, pour aller à *Rio-Sextos*.

Signal des Mores pour faire ancrer les navires passans.

Estant à l'autre costé de *Cap Miserado* nous vîmes du feu que des Mores faisoient au rivage, qui est le signal ordinaire que les Mores font aux Navires passans, pour leur dire qu'ils ont des marchandises, ce qui nous fit refoudre d'ancrer.

*RIO DE IVNCO,*  
*& sa description.*

**E**Ntre neuf & dix heures, nous ancraâmes vis à vis du feu que nous

voyions à terre, & tirâmes deux volées de canon, pour avertir les Mores de venir à bord. Mais après le dîner, voyant qu'ils ne venoient pas, nous mîmes la chaloupe en mer, & voguâmes droit à terre avec quelques marchandises. Nous n'en pûmes aborder de cinquante pas, à moins que de vouloir briser nostre chaloupe, la mer rompant au rivage extraordinairement.

Quelques Mores parurent sur le bord, auxquels on fit signe de venir : ils venoient à la nage jusques à my chemin, & puis s'en retournoient, & cela dura bien

demie heure , jusques à ce qu'un canos, avec deux Mores qui le conduisoient , aborderent nostre chaloupe, où ils entrèrent. Nous leur fîmes grand accueil, ce que voyant ceux de terre , trois d'entr'eux nous aborderent à la nage , auxquels on donna une bouteille d'eau de vie, qu'ils reporterent à terre. Nous leur montrasmes des chaudrons & autres marchandises, à la veuë desquelles ils firent mille cris de joye, comme s'ils eussent vû le Paradis ouvert, & demandoient de la grosse rasade blanche : ceux qui estoient à terre nous faisant voir de



grosses dents d'ivoire, & en quantité.

Après avoir fait nostre possible pour aborder la terre, & voyant que sans danger cela ne se pouvoit; nous renvoyâmes ces deux Noirs qui estoient avec nous, & qui vouloient venir à bord.

Ils ont la mine plus douce que les autres, & semblent bonnes gens.

Descri-  
ption de  
Rio de  
Iunco.

*Rio de Iunco* gist à cinq degrez cinquante minutes de latitude *Nord*, & neuf degrez dix minutes de longitude *Est*, & se jette en mer au *Sudfudest*. Son emboucheure se reconnoist à *trois grands arbres*, qui s'élevent au des-

fus, & trois grandes montagnes, qui paroissent vis à vis ces trois arbres, mais fort avancées dans les terres. Elle a bien cinq cens pas d'emboucheure, mais peu de profondeur, de costé & d'autre bordée d'arbres, qui dans leur enfoncement forment avec cette plaine liquide une perspectiue admirable.

Tout le rivage de la mer est bordé d'orangers, citronniers & palmiers; & ces deux Mores nous firent comprendre par signes qu'il y avoit à terre quantité de poules, & de vin de palme.

Nous retournasmes à bord,

& voyant qu'il ne venoit personne, nous fîmes voile cette nuit courant le *Sudest* quart d'*Est*.

PETIT DIEPPE.

**N**ous passâmes à la pointe du jour le *Vendredi* suivant devant le *Petit-Dieppe*, la riviere qui se jette en mer au *Sud* forme une petite Isle dans le milieu de son lit, où demeuroient autrefois les François, elle est à son emboucheure environnée de quantité de roches. Nous découvrîmes un petit bastiment le long de cette Coste auquel nous donnâmes la chasse.

RIO SEXTOS,  
& sa description.

**N**ous arrivâmes le vingt-deuxième sur les dix heures à l'embouchure de *Rio-Sextos*. Des canos allât à la pefche, nous dirent qu'il y avoit environ quinze jours que deux vaiſſeaux Flamands, qui alloient à la Mine, y avoient paſſé, que nous trouverions quantité de morphi, mais qu'à cauſe de la petiteſſe de leurs canos, il falloit porter nos marchandises à terre. Nous ancrâmes dans l'emboucheure de la riviere à demie lieuë de terre ſeize braſſes d'eau.

*Rio-Sextos* fut ainfi nommée par les Portugais, à cause d'une espece de *poivre* qui y croist, qu'ils appellent *Sextos*, dont je parleray dans le Chapitre suivant, & que nous appellons communément *Malaguette*.

La riviere se jette en mer au *Sud*, qui monte bien avant dans les terres au *Nord Norouest*, & peut avoir un quart de lieuë de large, bordée des deux costez de grâds arbres, où les Anglois ont eu une case à trois lieuës haut dans la riviere, de laquelle il ne reste plus que les quatre murailles, elle peut porter un jacht ou grande barque avec

une poupe jusques à douze lieuës au dessus.

Quelques Officiers furent à bord avec la grande chaloupe , & des marchandises pour traiter , ils monterent la riviere jusques à trois lieuës ; & le Roy qui demeure encore plus avant dans le pays vint voir nos gens, qui luy firent les presens accoustumez.

Le soir à leur retour qui fut fort tard, l'Ecrivain me dit que c'estoit un grand homme , qui avoit la mine affreuse , & témoignoit beaucoup d'amour pour les Anglois, & avoit fait apporter quantité de morphi ; mais parce qu'ils

Deſcription du  
Roy de  
Rio Sextos & de  
ſes habitans.

s'estoient fournis aux deux vaisseaux qui y avoient passé ils le tinrent si cher qu'on n'en acheptâ point. Ce Roy fit tirer quatre ou cinq coups de fusils , quand nostre chaloupe revint , pour faire voir qu'ils en avoient, & s'en sçavoient servir.

Du reste nos gens me dirent qu'ils paroissoient encore plus méchans qu'à *Cap-Miserado* , que l'on y feroit quelque chose y passant les premiers , que la riviere estoit tres-belle.

Elle porte de petites pierres comme les cailloux de Medocq , sinon que lors qu'elles sont taillées , elles

jettent plus de feu , & font plus dures.

Pendant qu'ils estoient à terre , il aborda dix ou douze canos avec du poisson, qui sont *brochets* de mer excellens , *corcovades* , *bonnittes* , *sardines* & autres , dont on acheta une partie.

Ils sont bien faits de leurs personnes; & comme ils portent tous le nom de quelque Saint ; j'eus la curiosité de sçavoir d'où cela pouvoit provenir. Pour cét effet j'en pris un que je menay dans la dunette , auquel après avoir fait boire du vin & de l'eau-de-vie (qu'ils ayment passionnément ) je luy demanday

D'où vient que les Noirs portent le nom de quelques Saints.



d'où vient qu'ils portoient tous le nom de quelque Saint : il me répondit que quand les vaisseaux passaient & que quelques Blancs leur faisoient du bien , ils s'infor- moient de leurs noms qu'ils faisoient par après porter à leurs enfans, en memoire , & pour l'amour d'eux ; ce qui me fit croire qu'ils sont recon- noissans , & que possédant cette vertu , il estoit impossi- ble qu'ils fussent si méchans que nos gens me les dépei- gnirent , & ce d'autant plus que le Roy s'estoit saisi des marchandises & morphi que l'Anglois avoit laissé en mou- rant , & l'avoit rendu au Ca- pitaine

pitaine du premier vaisseau Anglois qui y estoit venu en suite marque de leur bonne foy. Je luy donnay deux coûteaux , il voulut sçavoir mon nom, je le luy dis, & il me promit que si sa femme qui estoit grosse avoit un garçon, il le luy feroit porter , & & si j'y retournois jamais, il me l'ameneroit au vaisseau.

Par toute cette coste quand ils nous salüent, ils prennent nostre grand doigt & l'indice avec les leurs, & les tirant de force les font claquer, disant *Aquio*, comme qui diroit Serviteur.

Salut  
d'Afri-  
que.

Cette terre produit force volailles & grains comme du

Produc-  
tion de  
la terre.

ris & du mil , dont ils font du pain , & en emportent avec eux dans leurs canos allant à la pesche ainsi que j'ay remarqué , & sont fort soigneux de tenir leurs canos propres.

Marchã-  
difes  
qu'on ti-  
re de  
Rio-  
Sextos.

Qui demeurerait sur les lieux , l'on y feroit commerce fort avantageux de ris, de ce poivre , & du morphi qui est tres-bon. Ils ont aimé de tout temps les François plus que les autres , soit Portugais ou Hollandois qu'ils n'ont jamais voulu souffrir s'habituer chez eux.

Le lendemain vingt-troisième à la pointe du jour , nous vismes venir une petite

flotte d'environ quarante canos, qui alloient à la pefche, & un quart-d'heure après fe disperferent de tous costez. Un seul nous aborda avec quelques petites dents, qu'il remporta les voulant vendre trop cher, ce qui nous obligea de lever l'ancre pour aller à *Rio-Sanguin*, premiere place de la coste de *Malaguette* distante de *Rio-Sextos* de douze lieuës, courant le *Sud* pendant quatre heures pour éviter les roches, qui sont entre *Rio-Sanguin* & *Sextos*, après quoy on reprend l'*Est* quart de *Nord* pour arriver à *Rio-Sanguin*.

REMARQUES SVR  
*cette Coste servan-  
 tes à l'histoire.*

**L**Es François ont esté les premiers qui ont découvert ces Costes & y ont trafiqué, & l'on doit donner cét avantage aux Dieppois pardeffus tous les autres; mais les dissentions civiles font cause qu'à present nous n'y possedons plus rien, & que les Anglois retirent quasi seuls les profits de cette Coste, sur laquelle ils ont sept ou huit cases.

Les Por-  
 tugais  
 ayant es-

Les Portugais qui y vinrent après les François se

voyant chassés par les Hollandois & Anglois du bord de la mer, environ l'an mil six cens quatre, se retirerent dans les terres plus avancées, & s'allierent avec les naturels du pays, d'où sont nez les Molattes ou Olivastres que l'on y void, s'estant par ce moyen tellement acquis l'amitié de ces peuples qu'ils font cause que jusques à present nous n'avons pû découvrir le dedans de ces terres, dont seuls ils font le commerce; & qui voudroit l'entreprendre s'y perdrait, puis que par presens ou menaces, ils feroient tout massacrer par les Mores: cependant ils

té chassés des costes y sont demeurez plus puissans que toute autre nation à huit cens lieues dans le pays.

vont par tout, & remontent le *Niger* sans peril jusques au *Benin* qui sont plus de huit cens lieuës.

Ils ont causé aux Danois la perte de *Cantozî*, qui est une Isle qu'ils possedoient dans le fleuve *Niger*, à deux cens lieuës au dessus de l'emboucheure de la riviere de *Gambie*.

Authori-  
té des  
Portu-  
gais sur  
ces peu-  
ples.

Leur autorité sur les habitans de ces costes, est si grande qu'ils les tournent comme ils veulent : & nous ne lisons point, que jamais ils ayent esté massacrez, ce qui est assez ordinaire aux autres Européens. Ils ont tel empire sur eux, qu'ils se font

fervir à table par des fils de Roy, ce qui est si surprenant qu'il ne se peut rien de plus; car si quelque autre Blanc avoit entrepris d'en quereller quelqu'un, ou mesme des Grands du pays, il n'y auroit rien qu'ils ne tentassent pour en tirer raison. Un de ceux qui vint à bord trafiquer à *Sierra-Leoné*, me dit que tous les ans il alloit au *Senegal*, éloigné de deux cens lieuës de *Sierra-Leoné*, & que les Mores le portoient dans les terres, & ses marchandises, quand il n'y avoit point de riviere.

Ils ont tous de petites Chapelles près de leurs cases, &



tâchent autant qu'ils peuvent à convertir ces peuples, pendant des chappelets au col des nouveaux convertis, desquels ils ont grand soin.

Mais cependant un jour, nous pouvons y réfléchir : & comme nous avons esté les premiers possesseurs de ces costes, ce qui ne souffre aucun doute, si vous considerez les Bayes qui portent le nom de France, & cent autres monumens à nostre gloire, il y va de nostre honneur de ne les pas abandonner, & d'en recueillir ces profits immenses, qui enrichissent les autres nations.



C O S T E  
 DES GRAIVES

APPELLEES MALAGVETTE,

*Et sa description.*

**L**E vingt-troisième Coste de Malaguette.  
 Janvier, mesme jour  
 que nous fîmes voi-  
 le de *Rio-Sextos*, le soir nous  
 mouillâmes l'ancre devant  
*Rio-Sanguin*, où commence  
 la Coste de *Malaguette* ou  
*Manigette*, qui dans son éten-  
 duë de soixante lieuës jus-  
 ques au Cap de Palmes, qui

N

gît à trois degrez quarante minutes de latitude *Nord*, & onze degrez de longitude *Est*, comprend les places de *Rio-Sanguin*, *Cestre-Crou*, *Brova*, *Bassou*, *Zino*, *Crou*, *Crousestre*, *Wapo*, *Baton*, *Grand-Sestre*, *Petit-Sestre*, & *Goiane*, que nous escalesmes en dix-neuf jours, qui furent employez au negoce.

Places  
de la co-  
ste de  
Mala-  
guette.

*Rio-Sanguin* se jette en mer au *Sudsudest*, & peut souffrir une patache jusques à douze lieuës. Un village est basti au bord de la riviere, qui peut contenir cent cases, elle est toute bordée de grands arbres, & n'a pas de largeur plus de cinq cens

pas à son emboucheure.

Ce mesme soir il aborda un canos avec trois Mores, l'un desquels estoit frere du Roy, qui parloit bon Hollandois, pour avoir demeuré trois ans en Hollande, il renvoya ses gens & son canos, soupa & coucha à bord. Pendant le souper il nous dit qu'il y avoit un mois qu'un vaisseau Flamand qui alloit en Ardres faisoit de l'eau & du bois à *Rio-Sanguin*, mais qu'ayant veu venir sur luy un bastiment Anglois, il avoit levé l'ancre, & s'estoit sauvé, & qu'ayant échappé estant bon voilier : celuy qui le poursuivoit avoit repris la

route de *Rio-Sextos*. La grandeur dont il nous le dépeignit , nous fit croire que ce pouvoit estre celuy que nous avions veu courir la coste du *Petit-Dieppe*. Il resta le lendemain vingt-quatrième à bord, & nous dit qu'il y avoit quelque temps que les Anglois avoient une case à *Rio-Sanguin* , mais que depuis quatre ans ils n'y en avoient plus , & qu'un petit vaisseau depuis peu passant , avoit enlevé douze Mores à *Croufeste*.

Le vingt-cinquième, comme nous estions à la voile, le Roy de *Rio-Sanguin* vint à bord , son canos estoit ac-

compagné de deux autres ;  
& de dix ou douze Mores.

C'est un vieillard venerable, les cheveux tout blancs, grand de sa personne, & vestu d'une robe de toile bleuë commé celuy de Cap de Móté. Ce qu'il a de particulier, & qui est surprenant, est qu'il ne boit ny vin, ny eau-de-vie, ny vin de Palme, & se contente d'eau pure, il resta jusques sur le soir à bord avec son frere, auquel on fit quelques presens, & s'en retournerent.

Descr  
ption du  
Roy de  
Rio-San-  
guin.

Nous avions escalé les places cy-dessus depuis *Rio-Sanguin* jusques à *Wapo*, où nous estions mouillez, quand le

Rencon-  
tre de  
vaisseau.

troisième jour de Février à  
Soleil couché nous vîmes  
un vaisseau en mer, qui ve-  
noit droit à nous. Nous crû-  
mes que c'estoit ce petit Cor-  
saire Anglois dont on nous  
avoit parlé, c'est pourquoy  
toute la nuit nous fîmes la  
garde en armes; mais le len-  
demain matin, nostre espe-  
rance de l'attaquer, & le pren-  
dre, s'évanoüit avec le vais-  
seau que nous ne vîmes  
plus.

Les jours suivans se passe-  
rent dans le commerce jus-  
ques au Samedi cinquième  
qu'estant mouillez à *Baton*,  
l'aprèsdinée nous découvrî-  
mes un vaisseau, faisant l'*Est*.

*Sudest*, & venant sur nous à toutes voiles. La quantité de Mores qui estoient au vaisseau nous empescherent d'y faire reflexion, mais estant plus près nous reconûmes qu'il estoit aüssi grand que nous, nous renvoyasmes les Mores, levasmes l'ancre, & allasmes droit à luy, resolu de nous bien defendre, & mesme de l'attaquer. Environ à demie lieuë, il arbora le pavillon d'Hollâde, & la Cornette sur le beau pré, nous fismes le même de celuy de France; estant encore plus près, nous reconnusmes, le vaisseau pour estre une Fregate, appelée la Ville d'Amster-

Autre  
rencon-  
tre d'u:  
vaissea  
Hollan-  
dois-



dam, du port de quatre cens tonneaux, montée de trente-six pieces de canon qu'un particulier, sous l'autorité de la Compagnie des Indes Occidentales d'Hollande, envoyoit en *Ardres*. Le Capitaine qui le commandoit, nommé WILERE', s'estant vanté sur le port d'Amsterdam de nous prendre, s'il nous trouvoit sur les costes, au lieu du pavillon de France, nous arborasmes le pavillon rouge, & tâchasmes pendant trois heures à gagner le vent l'un sur l'autre, il avoit toutes ses voiles & bonnettes hors, toutefois alloit moins que nous. A Soleil couché il

broüilla ses voiles , & comme nous avions le vent dessus, & que nous n'estions qu'à vingt pas de luy, il fit signe du chapeau , & demanda si ce n'estoit pas l'Europe, le Capitaine se nomma , prit un verre, & beut à nostre santé, à laquelle nous fîmes raison, après quoy il continua sa route pour la *Mine* , & ce soir nous mouillâmes devant le grand *Sestre* , jadis appelé par les François Paris.

Le reste du temps que nous fûmes sur cette coste se passa dans le negoce sans aucune aventure.

Cette coste est appelée *Malaguettes* à cause de ce poi-

Descri-  
ption de  
Mala-

guette  
& de ses  
habitās.

vre, dont j'ay parlé cy-def-  
fus à *Rio-Sextos*, que les Fran-  
çois appellent *Malaguette* ou  
*Maniguette*, dont le commer-  
ce, surpasse toute croyance  
pour le profit, sur tout si le  
poivre est cher, & que la  
flotte des Indes ne vienne pas  
à bien; mais qui n'est pas si  
grand si le contraire arrive, &  
c'est la seule marchandise qui  
s'apporte de ces costes: il est  
plus acre & brûlant que le  
poivre ordinaire, & mesme  
que le blanc.

Les places qui sont le long  
de ces costes sont situées au  
bord des petites rivieres,  
dont elles tirent leur nom.  
Les principales, sont *Rio-San-*

guin, le Grand Sestre, qui s'étend bien avant dans les terres au Nord, & peut souffrir une patache : les Dieppois l'appellerent autrefois Paris, comparant l'abondance de ce poivre à celle de Paris.

Toutes ces costes sont bordées de grands arbres, la terre en est fort basse, grasse, & arrosée par quantité de ruisseaux, qui en rendent l'air si mauvais, que peu de Blancs y passent sans y estre malades.

L'on n'entend point leur langage, & s'expliquent par signes. Ils sont assez bien faits & n'ont pas mauvaise phisionomie, ils vont teste nuë, &

Descri-  
ption des  
habitans  
des ter-  
res.

Force du  
tempe-  
rament  
des gens  
de ces  
costes.

n'ont qu'un petit linge, qui les couvre pardevant, quoy que l'air y soit si mal sain, neantmoins ils sont si robustes, que j'en vis un entre autres venir à bord, qui avoit une descente, qui luy pendoit jusques à my-jambes, un coup sur la teste qui découvroit l'os, & ne laissoit de venir, tous les jours fumoit & beuvoit de l'eau-de vie, comme s'il n'eust eu aucun mal.

Ils travaillent bien en fer, & au *Grand-Sestre* ils raccommoderent nos ciseaux, de quoy nous couppons les barres de fer, & leur redonnerent une trempe sans comparaisõ meilleure que la premiere.

Cette terre produit outre le poivre que les Hollandois nôment grain, duris & du mil dont ils nous ont apporté du pain, des pois si excellens, si tendres à cuire, des féves & des citrouilles, des citrons, oranges, bacchos, bananes, & une espece de noix qui est excellente: le bois en est plus épais que de celles d'Europe, elles n'ont point de Zeste au milieu, mais sont toutes rondes, comme les amandes, ou avelines d'Espagne.

Ils ont encore quantité de bœufs, vaches, cabris, cochons, poulets & autres volailles, ce que l'on juge par le grand marché qu'ils en font.

Marchā-  
dises  
n'ont ti-  
re de la  
coste de  
Mala-  
guette.

Le vin de Palme y est bon, aussi bien que les prunes des Palmiers qu'ils aiment avec passion, les ayant veu au vaisseau quitter tout ce qu'on leur donnoit, pour en manger.

Voila tout ce que j'en peux dire ; car pour leur Religion, ny autre façon de faire, comme on ne les entend point, l'on n'en peut rien dire. Je croy qu'ils ont autant de femmes qu'ils en peuvent nourrir, ce More de *Rio-Sanguin* nous ayant dit que son frere en avoit cinquante, & luy quinze.



REMARQUES SUR  
cette Coste.

**L**Es Dieppois ont trafiqué long-temps sur cette coste, & méloient ce poivre avec celuy des Indes. Avant qu'il fust si commun, auparavant mesme que les Portugais eussent découvert l'Isle de *S. Thomé*; d'où par après ils se sont répandus par toute la Guinée, nous y traficquions. Tout contribue à nous le persuader; car outre mesme que le grand Sestre conserve ce nom de Pa-



ris; c'est que le peu de langage que l'on peut entendre est François. Ils n'appellent pas le poivre *Sextos* à la Portugaise, ny grain à la Hollandoise, mais *Malaguette*, & lors qu'un vaisseau aborde, s'ils en ont, après le salut ils crient, *Malaguette tout plein, tout plein, tant à terre, de Malaguette*, qui est le peu de langage qu'ils ont retenu de nous,

Salut  
des Mo-  
res à la  
côte de  
Mala-  
guette.

S'il arrive à bord, deux amis de differens lieux, ils se prennent par le haut du bras, les étendant l'un contre l'autre, & disent *Toma*, descendant ensuite au coude qu'ils se ferrent, ils disent *Toua*; & enfin se prenant les deux doigts de

de la façon que j'ay marqué à Rio-Sextos le les faisant clacquer, disent, *Enfa Nematé, Enfa Nematé*. Ce More qui parloit Hollandois nous expliqua ce salut, & nous dit que c'estoit la mesme chose que, *amy comment vous portez-vous? tout ce que j'ay est à vous, & ma vie mesme* : ce qui fait bien voir que qui sçauroit cette langue la trouveroit plus belle qu'elle ne paroist.






## COSTE DES DENTS,

E T

## SA DESCRIPTION.

 E Vendredy onzié-  
me jour de Février,  
le matin nous levaf-  
mes l'ancre de devant *Goya-*  
*ne* courant le *Sud* quart d'*Est*  
pour doubler le *Cap de Pal-*  
*mes*, & éviter les roches qui  
l'environnent, laquelle rou-  
te nous continuâmes jusques  
à trois heures en mer que  
nous courûmes au *Nord Nor-*

dest, & vinsmes mouïller devant *Groua* premiere place de la coste des dents.

Ce Cap est ainsi nommé des *Palmiers* qui l'ombragent de tous costez, au bord de la mer : il s'éleve en montagnes couvertes de ces mesmes *Palmiers*, & gist à quatre degrez dix minutes de latitude *Nord*, & douze & demie de longitude *Est*.

La coste des Dents tire son nom de la quantité de dents d'Elephants que l'on y negocie, qui est si grande, qu'encore bien que tous les vaisseaux, qui vont en *Ardres* ou à la *Mine* y passent, il ne leur reste pourtant jamais aucune

des marchandises qu'ils y portent pour l'échange.

Places  
de la co-  
ste des  
dents.

Dans quatre-vingt lieuës de son étenduë, sçavoir depuis le Cap de *Palmes* jusques à la riviere d'*Afené*, qui est le commencement de la *Co-ste d'or*, elle contient au bord de la mer, les places de *Croua*, *Tabo*, *Petit-tabo*, *Grand-drouin*, *Tao*, *Rio*, *S. André*, *Giron*, *Petit-drouin*, *Bortrou*, *Cap la hou*, *Iacques labou*, *Vallochk*, & *Gommo*, où on trafique ordinairement, & que nous es-calasmes en dix sept jours, pendant lesquels il ne se passa rien de considerable hors le commerce, sinon à *Cap la hou*, que nous vismes un

vaisseau qui nous aborda ain-  
si qu'il suit.

Le Samedi vingt-fixième  
Février estant à l'ancre de-  
vant *Cap la hou*, les Matelots  
découvrirent un vaisseau qui  
venoit sur nous à pleines voi-  
les. Nous jugeasmes d'abord  
que ce pouvoit estre ce petit  
Corsaire Anglois, dont nous  
avoit parlé le More de *Rio-  
Sanguin*, nous levasmes l'an-  
cre, & allasmes droit à luy,  
ayant arboré le pavillon de  
France qu'il salua d'une vo-  
lée de canon, il arbora celuy  
d'Hollande, auquel on ren-  
dit le salut. Sa chaloupe dé-  
borda pour nous venir recon-  
noistre, & bien que celuy qui

Rencon-  
tre d'un  
vaisseau  
Breton  
commā-  
lé par un  
Corsaire  
Zelan-  
ois.

la commandoit reconnust que l'equipage estoit Flamand, il ne voulut pourtant pas entrer, & s'en retourna. Une heure après il broüilla ses voiles & sa chaloupe revint à bord avec le Lieutenant, auquel on fit bon accueil & grande reception, il y demeura bien deux heures, pendant lesquelles ce petit bastiment nommé le *Tigre Breton*, mais commandé par un Corfaire Zelandois, qui ne pouvoit pas estre de plus de cent tonneaux, fait en pinasse, monté par quarante hommes, & huit pieces de canon, tournoit autour de nostre vaisseau, le Capitaine

faisant jouër, mille fanfares aux trompettes & tambours qu'il avoit. Il nous dit pour nouvelles qu'à son départ de *Ellessingue*, il estoit forty avec luy vingt-six autres Corfaires, qui par après s'estoient dispersez, qui deça qui delà, & qu'il n'avoit encore rien trouvé: mais que voulant entrer dans la riviere de *Sierra-Léoné*, il avoit trouvé ce petit vaisseau que nous vîmes en fortant, qui s'estoit plaint que l'Anglois qui y demeure (& que nous avions fait prisonnier) luy avoit pris sa botte, ou grande chaloupe avec neuf hommes, tandis qu'ils peschoient, & que



On atta-  
que la  
maison  
de l'An-  
glois, &  
la rase à  
coups de  
canon.

ces mesmes Portugais, avec  
lesquels nous avions trafiqué  
les avoient assiste. Ce qui  
avoit obligé le Capitaine de  
ce bastiment d'y aller, & qu'à  
coups de canon il avoit rasé  
la maison de l'Anglois, tué  
des Noirs, & fait rendre les  
neuf Hollandois qu'il tenoit  
prisonniers, moyennant trois  
mil livres de morphi pour  
leur rançon, qu'ils n'auroient  
pas payée, sans que les Mo-  
res les avoient conduits dans  
les bois comme ils avoient  
veu approcher ces deux vais-  
seaux. Nous luy donnasmes  
la collation, après laquelle il  
retourna à son bord. Sur la  
minuit le Capitaine vint à  
bord

bord, où il passa le reste de la nuit à boire avec les Officiers. Il ne nous dit rien de plus que son Lieutenant, sinon que ces Mores qui estoient à nostre bord, lors que nous levâmes l'ancre pour aller à luy, luy avoient esté dire, *Si vous estes Anglois, fuyez, mais si vous estes Flamans, vous n'avez qu'à approcher*, après quoy ils s'estoient tous plotonnez dans leur canos pour voir ce qui arriveroit, & piller au cas que l'on se fust batu, & que l'un des vaisseaux eût coulé bas : à sa sortie l'on le salua de trois volées de canon qu'il nous fit rendre dès qu'il fut à son bord. Nous

luy donnasmes un fromage, deux barils de poudre & quatre boulets, il nous dit qu'il passeroit à la *Mine*, delà en *Ardres* à *Capolopo*, Go: *salués*, & que s'il ne faisoit aucune prise il passeroit aux Isles. Nous apprismes depuis à S. *Thomé* qu'il y avoit passé avec quatre cens Negres qu'il avoit pris dans deux petits bastimens Anglois, à Cap de *Lopes*, où ils faisoient de l'eau: Le premier sans aucune resistance qu'il menoit avec luy, qui estoit d'environ quatre-vingt tonneaux, & l'autre luy ayant abbatu son grand mast, qu'il avoit coulé à fond.

Prise de deux petits bastimens: on en prend un avec quatre cens Negres, & coule l'autre à fond.

Ce mesme jour les Mores

voyant que nous estions amis, revinrent à bord achever leur trafic, & le lendemain nous fîmes voile pour la coste d'or.

Cette terre produit quantité de ris, pois, fèves, bacchos, bananes, citrons, oranges, ananas, cochos; & les Mores nous apportèrent à bord des cannes de succe d'une grosseur prodigieuse. C'est une des plus belles terres que l'on voye aux costes de Guinée: les côteaux & vallées y sont admirables, la roche des montagnes qui est rouge dans la muance des verdures, dont elles sont ombragées, forme un aspect des plus delicieux,

Fruits  
qui  
croissent  
dans ce  
pays.

mais entre toutes ces places celles du grand *Drouin*, & de *Rio S. André* sont les plus belles.

Grand  
Drouin  
& sa description.

Ce premier est situé dans le milieu d'une petite riviere qui fait une Isle entre deux montagnes, dans laquelle il est basti. Cette riviere qui se jette au milieu au *Sud*, & dans son enfoncement au *Nord*, découvre des prairies admirables. Les côteaux de cette riviere sont deux plantages au pied desquels la mer se va rompre, mais si doucement que vous diriez qu'elle n'ose en approcher.

Pour *Rio S. André*, c'est de toute l'Afrique le lieu le plus

propre à bâtir : la riviere qui porte ce nom monte bien avant dans les terres , & un peu au dessus de son embouchure , se divise en deux branches , dont l'une monte au *Nord Nordouest* , & l'autre à l'*Est* , elle peut souffrir bien avant un jacht , bordée de côté & d'autre de grâds arbres , & environnée de campagnes & prairies. La roche , qui est au bord de la mer à l'embouchure de la riviere , peut avoir trois cēs pas de circuit au sommet , & se termine en plate-forme , qui commande au reste du pays qui est bas , & n'est de rien commandée. Elle est escarpée du costé de la mer , &

Rio S.  
André fa  
descri-  
ption.

de la riviere à l'*Est*, & on ne peut l'aborder que par le dedans de la riviere à l'*Ouest*, & forme une presque-Isle, dont l'on peut faire une Isle en coupant quinze pas de largeur: Elle ne se peut approcher que de ce costé, estant environnée de tous les autres, de roches sous l'eau, sur lesquelles mesme une chaloupe se perdroit: L'eau douce de la fontaine qui sort du pied d'une grosse montagne, qui couvre cette roche au *Nord*, en peut estre defenduë à coups de Fauconneau, & les villages du grand *Drouin*. *Drouin-petit*, *Tao*, & *Groua* n'en sont éloignez, au plus

loin, qui est le grand *Drouin* que d'une lieuë. Du dessus mesme de cette roche vous découvrez les villages de *Giron* à l'*Est*, bâti au bord d'une prairie, & celui de *Tabo* à l'*Ouest* au bout d'une campagne plantée, ç'a & là, de bouquets de bois, & qui se va terminer bien avant dans le pays au pied de grandes montagnes qui y paroissent.

Le Samedi dix neuvième jour de Février, nous mouillâmes devant sur le midy, & fûmes à terre faire de l'eau le reste du jour, aussi bien que le Dimanche & Lundy, ce qui me donna le temps de considérer tout ce que je viens de



décrire. Au reste cette eau nous sert quasi jusques à S. Thomé, & se conserve bien: la fontaine est ombragée d'un gros arbre, dont les feuilles tombantes dans l'eau à mesure que les autres renaissent la rendent un peu noire.

Il se trouve par toutes ces costes quantité de bœufs, chèvres, chèvres & cochons, dont ils font grand marché, un bœuf ne valant pas plus d'une douzaine de coûteaux de vingt-fols, & le chèvresüil de mesme.

Ces peuples sont bien faits, fort robustes, les membres gros & grands; mais la mine affreuse & terrible, mesme on

Ani-  
maux de  
ces co-  
stes.

Descri-  
ption  
des ha-  
bitans.

dit qu'ils mangent les Blancs. On n'a jamais ouy dire auffi qu'il y ait eû de loge le long de ces costes, sur lesquelles on ne met pied à terre que fort rarement.

Il peut bien y avoir environ treize ans que quatorze Hollandois y furent tuez & mangez à *Rio S. André* en allant faire de l'eau, fans que jamais l'on ait peû ſçavoir d'où venoit la querelle: c'est pourquoy nous y allâmes tous bien armez.

Ils n'ont qu'un petit linge qui les couvre devant eux, mais l'on ne laiſſe pas de diſtinguer les grands du pays, en ce qu'ils ont des toiles, qui

les envelopent & ont un poignard au costé.

Ils sont amateurs de grands cheveux qu'ils coupent à leurs femmes, les nattant les uns aux autres, & les retrouffant après sur leurs testes.

Les femmes & filles du village de *Giron* & *Petit-drouin* vinrent nous voir à terre, quand nous faisons de l'eau, dont les traits de visage sont si justes & si reguliers, qu'à l'exception de la couleur noire, l'on peut les appeller des beautez parfaites. Je n'en vis point parmy plus de cinquante que de petites, au lieu que les hommes sont tous grands. Elles n'ont qu'un pe-

tit linge devant elles, & font les moins couvertes que j'aye veuës le long de ces costes, ont l'air plus porté au mal, qu'aucunes que j'aye veuës. Quand ils abordent un vaisseau, il faut que le Capitaine descende, & qu'ayant un pied sur le bord ducanos, & l'autre sur la precinte, se tenant d'une main à une corde, avec l'autre prenne de l'eau de la mer, & s'en jette sur la teste, qui est la marque d'amitié & de jurement ou superstition, sans quoy ils n'entreroient jamais au vaisseau.

Superstition.

Precintes sont poutres qui entourent le vaisseau.

Lors qu'ils veulent affirmer quelque chose, ils usent aussi de cette superstition, ils

Serment de ces peuples.

font grandement méfians, & ne veulent jamais entrer dans la chambre de poupe ; ny descendre sous le tillac, ce que les autres Mores de toutes les costes font librement.

Marchā-  
dites  
bonnes  
pour le  
pays.

Ils aiment fort les menilles de fer avec de petites sonnettes, dont ils ont les bras, & les jambes toutes couvertes, & parmy eux se trouve force molattes.

L'on n'entend point leur langage, ne parlant point Portugais. En abordant, ils disent *Qua, Qua, Qua*, qui est comme bon jour & bien venu. C'est aussi la raison pourquoy les Hollandois appellent une partie de cette

D'où  
vient  
qu'ils  
font ap-  
pellez  
quaq ua.

coſte, la coſte des *Quaqua*, parce qu'ils le diſent ſouvent, ſur tout ſi l'on les gourmande.

Les marchandises qu'on tire de ces pays ſont des dents d'elephans, dont quelques-unes peſeront juſques à deux cens livres, & dans tel jour on en achepete juſques à dix mil livres. Si l'on doit croire leurs voifins à la Coſte d'or, ils diſent que dans le pays il ſe trouve ſi grande quantité d'elephans que les habitans ſont obligez pour s'en garantir de faire leurs maiſons ſous terre. Ils les tuent au tant qu'ils peuvent; mais ce qui fait qu'ils ont tant de dents,

Marchā-  
diſes  
q'on tire  
de la  
coſte des  
Dents.

c'est que les Elephans mettent bas leurs defenses tous les trois ans, comme les Cerfs leurs bois.

La terre produit quantité de cotton, dont ils font de petites étoffes rayées de bleu & blanc, large de trois quarts & longue environ de trois aulnes, dont ils font bon compte, & que par après l'on revend bien cher à la coste d'or pour couvrir les payfans.

Ils ont de l'or en leur pays, ce que l'on ne peut revoquer en doute, car ceux qui n'ont aucune communication ny commerce avec leurs voisins, pour la plus-part re-

lient leurs cheveux avec des ouvrages d'or, & comme par signe je demandois à un où il le prenoit, il me<sup>7</sup> montra de grandes montagnes qu'on void bien avant dans les terres; c'est pourquoy qui découvreroit ce pays y trouveroit bien des raretez, & cela ne seroit pas fort difficile y ayant quantité de plaines. Ces Habitans apprehendent les armes à feu plus qu'aucuns autres de *Guinée*. Voilà tout ce que j'en pus apprendre dans tout le temps que nous y demeurâmes.

Nous levâmes l'ancre de devant Cap *Lahou* courant l'*Est* quart de *Sud* le vingt-



fixième Février , & nous  
continuasmes tout le Di-  
manche ayant sur le soir dé-  
couvert la costed'or.



COSTE



## COSTE D'OR.

DE LA ROUTE FAITE  
le long des places sur cette  
Coste.



LE Lundi dernier jour  
de Février, nous  
moüillâmes devant  
*Asbini*, première place de la  
Coste d'or à seize brasses de  
profondeur en basse-mer.

Places  
qui se  
trouvent  
le long  
de la  
coste  
d'or.  
*Asbini*.

Cette terre est fort basse,  
bordée de grands arbres, le  
village en est situé à l'embou-  
cheure de la rivière de ce nó,

qui se jette en mer au *Sud*, & s'avance bien avant dans les terres au *Nord Nordouest*: nous y demeurâmes trois jours faisant negoce de poudre d'or.

Albiani  
& Tabo.

Nous passâmes le quatrième jour de Mars devant *Albiani & Tabo*, autres places de la *Coste d'or*, éloignées d'*Asbini*, sçavoir *Albiani* de six lieuës, & *Tabo* de dix. Les terres en sont basses, bordées de grands arbres, mais sans riviere. Quelques canos qui vinrēt à bord, nous ayant dit qu'il n'y avoit point d'or à terre, nous passâmes outre.

Cap A-  
pollonia

Ce soir nous voulions dou-

bler le Cap *Apollonia*; mais deux canos qui vinrent à bord, où ils demeurèrent jusques à deux heures de nuit, par belles promesses nous obligerent d'ancrer. & sa description.

Le lendemain cinquième, quelques canos apporterent de l'or que l'on échangea. Ce Cap se jette bien avant en mer au *Sud* s'élevant en Montagnes & costeaux, qui forment une belle veuë; mais il est de difficile abord, la mer y rompant si fort qu'on n'en approche qu'avec peine. Nous levâmes l'ancre le soir, & courusmes à l'*Est* quart de *Sud*; mais le vent estant calme, nous ne pûmes

gagner *Axime*, devant lequel nous mouillâmes le Dimanche après dîner.

*Axime.*

*Axime* est un Fort appartenant aux Hollandois, distant de douze lieuës de Cap *Apollonia*, situé au bord d'une riviere qui s'étend bien avant dans les terres au Nord, roulant avec son sable de l'or, que l'on estime le meilleur de la coste. Son rivage est plus élevé que celuy d'*Asbini*, ou de Cap *Apollonia*. Nous demeurâmes devant tout le Dimanche & Lundy, où l'on resolut d'aller ailleurs, voyant bien que les Hollandois empêchoient les *Mores* de venir traiter à bord.

Le Mardy feptième à la pointe du jour, nous levâmes l'ancre, & doublâmes le Cap de *Tres Puntas*, ainsi dit à cause des trois pointes élevées en montagnes, qui le forment, se jettant en mer au *Sud*, & dans leurs distances font deux petites bayes. Cap de Tres-Puntas.

Laprefdinée, nous arrivâmes devant *Botrou*, qui est un autre petit Fort appartenant aux Hollandois, situé au delà du Cap, immédiatement, sur une eminence, au pied de laquelle il paroist un ruisseau, & où nous demeurâmes à l'ancre, tandis qu'il y eut du negoce, qui dura jusques au Vendredy onzième. Botrou.

<sup>1</sup>Korai  
lace aux  
François.

Nous levâmes l'ancre le Vendredy matin, & vinsmes mouïller entre *Sacondé* & *Ta. Korai*, places distantes de six lieuës de *Botrou*, situées entre des montagnes qui bordent ce rivage, où nous receûmes des Lettres du General des Danois de *Frederifbourg* près *Cap Corse*, qui nous offroit sa rade pour traiter, veu l'alliance qui estoit entre la France & le Danemarck, & nous prioit de luy garder quelques marchandises.

Nous restâmes devant ces places les Vendredy & Samedy, & j'eus le déplaisir de voir les anciennes ruines

du fort que nous avons autrestois à *TaKorai* sur une montagne qui commande au reste du pays, dont les costes paroissent fort steriles, estant toutes nuës, la couleur de la pierre tirant sur le rouge.

Le Dimanche vingt-troisième Février, nous levâmes l'ancre, & vinsmes mouïller sur les deux heures à la rade de *Comendo*, dont les Habitans aiment les François par dessus tous les autres Europeens. Le village qui peut contenir environ cent cases est situé au bord de la mer, arrosé d'un ruisseau qui se jette au *Sudest*, & forme un

Comendo place aux François de tout temps.



petit Port aux canos & chaloupes. Son *Est* est bas, & son *Ouest* s'éleve en un costeau avec une plate-forme au dessus propre à bâtir. La case où demeuroient les François (dont les quatre murailles paroissent) est située à l'extrémité du village au *Nord*, qui plus avant dans les terres s'éleve en des costeaux couverts d'arbres, aux pieds desquels sont des campagnes & prairies plantées çà & là d'arbres fruitiers.

Les Mores vinrent à bord, & ne sçavoient de quelle manière nous témoigner leur joye. Le Roy qui demeure à quatre lieuës delà dans le village

lage du grand Comendo, nous envoya des presens de rafraichissement, nous fit offrir sa terre pour y demeurer, & nous manda qu'il avoit refusé la banniere que WALKEMBOURG General d'Hollande à la Mine luy avoit envoyé; luy ayant répondu, que de tout temps cette terre avoit esté possédée des François & qu'ils y seroient toujourns les bien-venus.

Nous le remerciafmes, & luy envoyâmes quelques presens, & demeurâmes devant jusques au dix-septième jour de Mars qu'on leva l'ancre pour aller à *Frederisbourg*.

Nous passâmes ce jour-là

S. Geor-  
ges de la  
Minc.

devant le Chasteau de la *Mine*, à la rade duquel estoient trois vaisseaux. Je ne dis rien de ce Chasteau estant assez renommé par tout, tant pour sa forte situation, avantageuse commodité de son Havre & Fort, que pour le grand commerce qui s'y fait.

Cap-  
Corse.

A deux heures de là, nous passâmes devant *Cap-Corse*, qui se jette en mer au *Sud*, où les Anglois ont un Fort tres-considerable, & qui a resisté à toute l'armée navale d'Hollande, commandée par Monsieur de RUITER. Le Port en est facile, & le Chasteau est fortifié de trois batteries les unes sur les autres. Le village

contient plus de deux cens maisons , & dans la place qui est au milieu , il s'y tient tous les jours un marché fort celebre & renommé par toutes ces costes, auquel rien ne manque.

Enfin sur les trois heures nous mouillâmes à la rade de *Frederisbourg*, que nous saluâmes de cinq coups de canon : on rendit le salut de trois que nous remerciaâmes d'un.

Frederisbourg & sa description.

Le Chasteau qui porte ce nom appartient aux Danois, qui le bâtirent à l'aide des Mores, après avoir esté chassé de *Cap Corse* par les Hollandois, que les Anglois ont

depuis repris sur eux avec l'assistance des Danois, qui pour cét effet, & une marque de leur juste pretention, ont au Nordouest du village de Cap-Corse, une forte maison, dans laquelle demeure vn Commis qui traite pour eux, & arbore au dessus la banniere de *Dannemarc*.

Situatiō  
de Fre-  
deris-  
bourg.

*Frederisbourg* est situé sur une haute montagne, qui s'éleve en pointe, sur le haut de laquelle il est bâty. Le circuit de la montagne n'a pas trois cens pas, & commande au reste du pays, & à *Cap-Corse* mesme, qui n'en est qu'à une portée de mousquet. La forme de la terrasse

est ronde, & celle du Fort triangulaire, revêtuë de trois bastions, dont l'un bat sur la rade au *Sud*, l'autre au *Cap-Corse* à l'*Ouest*, & le troisiême regarde le Fort de Nassau ou de Mouré à l'*Est*. Le pied de la montagne, qui peut avoir cent pas de haut, laquelle on ne monte qu'en tournant, est environné de cases que des Mores qui s'y sont habituez ont bâties.

D'abord que nous eûmes mouillé, nous envoyâmes faire compliment au General, nommé HENRY D'ALBRECKHE Hambourgeois de nation, petit de sa personne, fier, courtois, beaucoup

*Descri-  
ption du  
General  
de Dan-  
nemarc.*

d'esprit, & fort civil.

Costu-  
me des  
Mores,  
lors  
qu'ils a-  
menent  
des  
Blancs  
à bord

Il envoya son Teneur de livres, nommé DASSE d'Amsterdam, qui demeure là depuis plus de six ans. Il estoit dans un grand canos conduit par huit Esclaves qui ramoiët en chantant, qui est la coûtume qu'ils observët, lors qu'ils menent quelques Blancs, & avant que de les mettre à bord, font trois tours au tour du vaisseau, ramant de toutes leurs forces. En entrant il fut salué de trois volées de canon, & le reste du jour & de la nuit fut employé en réjouyffances. Cette mesme nuit nous eûmes une bourrasque des plus horri-

bles que j'aye vûës, & qui fut si grande qu'elle nous obligea de jeter nostre grosse ancre en mer. Le lendemain il fit mettre à part les marchandises que le General demandoit, & après déjeuner s'en retourna au Fort.

Le Samedy matin dix-neufiême l'Escrivain allant à terre avec la grande chaloupe, luy livrer les marchandises qu'il avoit demandées, le canon de *Cap-Corse* tira sur nostre chaloupe, le boulet ne passa qu'à six ou sept pieds de leur teste. Le General de *Frederisbourg* à l'instant fit tirer sur le Chasteau de *Cap-Corse* un coup de canon, dont



le boulet donna au pied de leur seconde batterie , auquel coup ils répondirent par un coup sans balles , voyant que ce General nous prenoit en sa protection , & depuis ne firent aucun acte d'hostilité. La raison en est qu'encore bien que la guerre fust déclarée entre l'Angleterre & le Dannemarc à cause de la Hollande, toutesfois les Generaux de ces deux Forts estoient convenus de ne faire entre eux aucun acte d'hostilité , ce qu'ils avoient bien observé , les soldats mesme des deux Forts beuvans & mangeans tous les jours les uns chez les autres.

Le vingt deuxiême je fus à terre, le General me fit grand accueil & grande chere, me demanda des nouvelles, auxquelles je répondis en Latin qu'il parle fort bien, n'entendant point le François. Il m'apprit que la guerre qui estoit depuis quatre ans entre les Rois du pays empechoit le negoce; que nous trouverions trois vaisseaux Anglois dans la rade d'Ardrès, & qu'il estoit obligé d'envoyer des vivres à leur Chasteau de *Cristiansbourg en Akara*, où la guerre estoit si allumée qu'ils laissoient tout en friche, je luy ay cette obligation, qu'à diverses fois

Grande  
guerre  
entre les  
Rois du  
pays.

que j'y fus , il me fit voir tout ce qui y peut contenter la curiosité, & me fit instruire du dedans du pays par les Mores.

Tout le reste du mois , & les quatre premiers jours d'Avril se passerent au commerce ; mais le cinquième nous vîmes passer une patache de la *Mine* , avec une grande chaloupe que le General d'Hollande envoyoit à *Cormentin* , Fort qui leur appartient, avec des gens de guerre. Nous ignorions le sujet, mais les Mores de *Mouré* nous apprirent , que le Commis ou Gouverneur du Fort estant allé à *Anemabon*

( d'où vient le meilleur vin de Palme d'Afrique ) avec des autres hommes & soldats du Fort pour en boire & se réjouyr , avoit esté arresté, & mené à *Fantin*, où demeure le Roy sur les terres duquel Cormentin est basty, que de ceux qui estoient avec luy, deux avoient esté tuez en voulant le deffendre, & les autres faits prisonniers. La raison de cette sedition, estoit que le Roy de *Fantin* s'estant engagé aux Anglois de Cap-Corse de les remettre en possession du Fort de Cormentin, leur avoit donné son fils en ostage, & comme il le vouloit r'avoir, & que

Soulevement  
des Mo-  
res con-  
tr: les  
Hollan-  
dois.

les Anglois ne le vouloient pas rendre , ils s'estoient faisis de ce Commis, & de quatre autres Hollandois qu'il croyoit échanger pour son fils.

Le Jeudy - Saint septième Avril , nous apprismes par des Mores que le Controolleur general d'Hollande avoit esté tué en Axime , & que tous les Mores se declaroient en faveur des Anglois.

Ce mesme jour , nous arrêtasmes prisonniers au vaisseau deux Mores de Cap-Corse pour feureté de ce qui nous estoit deu par deux Marchands à terre, ils furent

retenus pendant deux jours, au bout desquels le General de Dannemarc les ayant cautionnez, nous leur donnâmes liberté, & huit jours après ces Marchands nous payerent.

Le Vendredy-Saint huitième jour d'Avril, nous levâmes l'ancre pour aller à *Eniacham*, place éloignée de quatre lieuës de *Frederisbourg*, que nous salüâmes en partant, & nous rendit le salut. Nous passâmes devant *Mouré*, où le Fort de Nassau, qui appartient aux Hollandois, éloigné de deux lieuës & demie du Chasteau de la *Mine*. Ce Fort est situé sur une

Fort de  
Nassau.

roche, flanqué de quatre bastions revestus, la Mer en lave le pied, & le village de *Mouré*, qui contient cent à deux cens cases, l'environne de tous costez hors celuy de la mer : il relève du Roy d'*Acanis-petit*, aussi bien que le village d'*Icom*, qui n'en est éloigné que d'un quart de lieuë sur le bord de la mer à l'*Ouest*.

Eniacham.

Nous mouïllasmes l'après midy devant *Eniacham*, où les Anglois ont un Fortin, situé sur une petite eminence, environ six cens pas dans les terres qui sont basses de tous costez, s'élevant en montagne au *Nord*, où est bâty

le village du Roy de Sabouï , duquel *Eniacham* relève. Nous saluâmes le Fort de trois coups de canon , qui rendit à l'instant le salut.

Le Samedi-Saint nous ne vîmes aucun canos, ny Marchand venir à bord.

Le jour de Pasques dixième Avril les Mores nous apportèrent quantité de vin de Palme , & nous assurerent que les Marchands viendroient le lendemain, & nous apporteroient de l'or en abondance ; mais au lieu de cela, le Lundy première feste de Pasques , sur le midy ils nous envoyerent une fricassée de poulets ( qu'ils font aussi de-



licatement qu'en France, ain-  
fi que je diray cy-après ) &  
nous dirent que les gens du  
Roy de *Fantin* contre qui ils  
estoyent en guerre, s'estoyent  
jettez de nuit dans *Sabou*, &  
y avoient tué quatre hom-  
mes, & fait plusieurs prison-  
niers. Ce qui avoit obligé  
ceux de *Sabou* de faire retirer  
les femmes & petits enfans,  
& que tout le village estoit  
en armes. Nous vismes par  
là que nous estions pris pour  
duppes, & resolûmes de  
retourner cette nuit devant  
*Frederisbourg*, n'y ayant rien  
à faire à *Cormentin* à cause des  
Holladois, nien *Akara*, à cau-  
se de la guerre que ce Roy  
avoit

avoit avec celui de *Tacara*.

D'*Eniacham* on découvre le Cormẽ-  
tin & sa  
situatiõ. Chasteau de *Cormentin*, situé sur une eminence au bord de la mer, dont l'on ne peut pas distinguer les fortifications à cause de la distance: il appartient aux Hollandois, qui ont encore une case à *Fantin*, une à *Nemabon* village du mesme Royaume.

La nuit du Lundy au Remar-  
ques  
pour les  
vents  
qui re-  
grent le  
long de:  
ces co-  
stes. Mardy, l'apresdinée nous levâmes l'ancre, & mîmes à la voile pour retourner à *Frederisbourg*, le vent estant de terre *Nord*, & qui regne tous les jours le long de ces costes depuis minuit jusques à midy que le vent louvie en-

tre l'Ouest & le Nord. Sur les neuf heures, nous remouïlâmes au mesme endroit, d'où nous estions partis quatre jours auparavant. Nous y restâmes jusques à l'entier débit de nos marchandises, qui fut le vingt-neufiême Avril que nous mîmes à la voile pour l'Isle de *S. Thomé*, ayant resté deux mois à la Coste d'or, & quarante jours à la rade de *Frederisbourg*, où je fus encore à terre depuis mon retour, & m'informay plus particulièrement des mœurs & façon de vivre des Habitans de la Coste d'or. J'eus le bon heur de voir la plus grande part des choses

qui peuvent donner de la curiosité, & m'informay du reste du General, du Ministre, & des Mores de *Frederisbourg*, qui tous parlent Portugais.

DESCRIPTION  
de la Coste d'or.

**L**A Coste d'or qui gist entre les quatre degrez & demy jusques au fixième & demy de latitude *Nord* selon que les terres s'approchent ou reculent plus du *Sud*, & s'étend entre les dix-sept & vingt un de longitude *Est*, a pris ce nom de la quantité d'or qui s'en tire tous les ans, tant des mines, que par-

my le sable des rivieres du pays, & comprend outre les places cy-deffus, celles de *Rotou*: *Ronate* & *Akara* qui tirent plus à l'*Est*. Elle a cent trente lieuës d'étenduë. Le rivage d'*Asbini* en *Axime* est bas, il s'éleve en montagne jusques près d'*Achema*, qu'il se baiffe encore jusques à *Cap. Corse*, où il se releve, & continuë le reste de cette coste, qui peut avoir de circuit, y comprenant les pays de dedans, d'où l'on tire l'or, quatre cens lieuës, partagées dās les royaumes d'*Asbini*, *Axime*, *Comendo*, *Fetu*, *Acanis*. *Petit*, *Sabou*, *Fantin*, *Akara*, & les Seigneuries d'*A-*

*brambou & de Takara, qui tous relevent du Roy d' Acanis-Grand, qu'ils nomment Akim, dont la ville est située quatre-vingt-dix lieuës au Nord de la Mine dans les terres, & qui se peut dire Empereur.*

*DE LA TAILLE DES  
hommes du pays, de leur esprit, inclination, industrie, & forme d'habits.*

**L**Es Habitans de la Coste d'or sont bien faits & bien proportionnez, n'ont rien dans le visage de desagréable à nos yeux que la couleur noire. Quelques uns

ont le nez camus , & quasi tous les oreilles petites : les yeux vifs & étincelans ; mais sur tout les dents aussi blanches que l'yvoire , dont ils ont un soin tout particulier , en mâchant toujours pour se les conserver , d'un certain bois qui croît au royaume d'*Acanis* , qui a cette vertu de les blanchir , empêcher qu'elles ne se gâtent , & fortifier les gencives. Quoy que la barbe leur vienne assez tard , ils en sont toutefois amateurs , & leurs Officiers & Capitaines la portent fort grande au menton , quelques-uns même l'ont comme des Capucins , leur

peau est noire, delicate, unie & sans aucun poil, mais à mesure qu'ils vieillissent, leur noirceur diminuë, & leurs cheveux qui sont courts, noirs & cotonnez, grisonnent.

Ils ont l'estomach si chaud que non seulement ils digerent les viandes cuites, mais aussi les cruës, que quelques-uns recherchent avec delices.

Ils aiment fort la propreté, & se lavent tous les jours pour empescher la vermine, se frottant par après avec de l'huile de palme. La nudité ne leur fait point de honte, mais ils abhorrent si fort les rots ou autres mal propretez sem-



blables , qu'ils aimeroient mieux mourir qu'en faire; & si cela arrive à quelque Blanc en leur presence , ils se retirent aussi-tost, faisant des grimaces horribles & épouvantables.

Qualitéz de ces peuples, & les effets admirables de leur memoire.

Ils ont de l'esprit, beaucoup de jugement , ils sont fins , adroits , & jamais il ne faut leur montrer deux fois une mesme chose , menteurs au dernier point. Leur memoire surpasse tout ce qu'on en peut dire : bien qu'ils ne sçachent ny lire ny écrire, ils observent la derniere exactitude dans leur commerce. Ils ne se broüillent jamais dans les commandemens qu'on

qu'on leur donne. Vous verrez un Marchand negocier quatre marcs d'or pour vingt differentes personnes, qui souvent luy auront donné commission, chacun en particulier pour quatre ou cinq sortes de marchandises, sans qu'il y m'aque, & que cela luy donne le moindre embarras.

Leur adresse paroist dans le negoce, ils s'ot tous portez au larcin, avaritieux à tel point, surtout envers les Bl'acs, qu'ils croyent leur faire un grand present, quand ils leur donnent quelques fruits. Ils sont yvrognes & luxurieux au dernier point, sujets aux maux veneriens ; mais qui parmy

eux ne passent pas pour infamie , payent difficilement leurs debtes , apprehendent le froid qu'ils ne peuvent supporter , si glorieux que les Marchands, qui pour la plupart sont tous nobles, Capitaines ou Officiers, marchent tou̇jours les yeux baïſſez dans les ruës, ne levent la veuë que rarement, ont tou̇jours derriere eux un esclave qui leur porte un ſiege pour n'ef- tre pas obligez de demeurer long temps debout , ne répondent qu'avec peine au menu peuple , à qui jamais ils ne parlent qu'avec authorité: civils du reſte , & portant beaucoup de reſpect aux

Blancs , sur tout aux Officiers à qui jamais ils ne parlent que le chapeau à la main. Le vray moyen de gagner leur amitié, est de leur faire civilité , qu'ils aiment plus que toute autre chose.

Quoy que leur maniere d'habits soit fort differente de la nostre , ils ne laissent pas pourtāt d'en estre curieux, & le faste y paroist. Lors que les Officiers ou Marchands vont dans les ruës , ou negociēt avec les Estrangers , ils prennent une piece de foye , tafetas ou linge fin des Indes damassé , long de deux à trois brasses qu'ils ceignent autour d'eux, le passant entre

les cuisses , & laissant traifner jusques à terre les deux bouts pardevant & par derriere. Quelquesfois ils s'entortillent d'autre étoffe depuis le sein jusques à my-jambe , ou le jettent sur leurs épaules en façon de manteau.

Ils accommodent leurs cheveux de diverses manieres, & tous, riches & pauvres, y cherchent de l'ajustement & de nouvelles galanteries, leurs femmes estant tres-soigneuses de les accommoder. La plus-part ont des chapeaux, les autres s'en font de paille, d'écorce d'arbre ou de peau de chévre, & l'on distingue les Esclaves d'avec les

autres, en ce qu'ils vont nuë teste. Ils se parent de divers colliers de rasade, de brassellets qu'ils enjolivent avec de petits ouvrages d'or en l'honneur de leur Dieu après avoir marmoté dessus. Ils portent jusques à la cheville des pieds des bagues, des tours de rasade ou corail enfilé dans du fil, & l'écorce de l'arbre, au pied duquel ils adorent leurs Fetiches.

Quoy qu'ils aiment fort l'ajustement, ils ne laissent pas d'estre soigneux de leurs hardes, & ne mettent leurs belles qu'aux occasions que j'ay dites; car dès qu'ils sont de retour, ils prennent un

autre habit pour conserver le premier qu'ils plient bien proprement, & le remettent dans leurs coffres qu'ils achèptent des Européens, affectans neantmoins de changer d'habits, & tous, depuis le Roy jusques au dernier aimans le changement, pour se faire considerer davantage, qui plus qui moins selon ses richesses ou ce qu'il gagne. Neantmoins parmy tout cela ils sont ménagers, & n'achèptent point de choses superflües, mais veulent que les estoifes ou autres choses qu'on leur porte soient bonnes & de durée, & se rient des bagatelles.

*DES FEMMES, DE  
leur genie, humeur & habits.*

**L**es femmes le long de cette coste sont bien faites, les unes plus petites, les autres plus grandes, grasses, embon-point, sur tout les filles ont un soin tout particulier de leurs dents & de leurs cheveux.

L'esprit en est fin, adroit, simple, & engageant, elles sont toutes portées à l'avarice infiniment plus que les hommes, fort sobres & attachées au ménage, & à leur maison, aymans le faste, & voulans paroistre ; mais sur



tout fort adonnées à la luxure, vice qu'elles succent avec le lait, jouant toutes nuës pesse-messe avec les garçons aussi tous nuds, jusques à l'âge de sept à huit ans: quoy qu'on en voye peu de steriles parmy elles; neantmoins les femmes mariées ne sont pas fort fecondes, ce qui se peut attribuer à leur temperament, car jamais elles n'ont plus de quatre ou cinq enfans.

Les filles pour plaire & tâcher à donner de l'amour, tous les matins estant levées, se lavent, & accommodent leurs cheveux, qu'elles ont deux fois aussi grands que

Coquet-  
terie des  
filles.

les hommes , en cent façons galantes , les collent au lieu de gomme avec de l'huile de Palme , y attachent des rubans si elles en ont , des ouvrages d'or ou certaines petites coquilles rouges : quelques-unes se peignent de rouge & blanc sur le front , les sourcils & aux jouës , se font de petites incisions à costé des oreilles qu'elles ont petites , & des tempes , ce qui fait de petites tumeurs qu'elles peignent de diverses couleurs. Quasi toutes ont des pendants d'oreilles , aiment les rubans , sur tout les rouges , portent des colliers de corail ou de rafa-

de, des brasselets non pas seulement aux bras, mais aux jambes & chevilles des pieds, le plus souvent avec des fils de l'écorce de l'arbre, dédié à leurs Fetiches, qu'elles respectent comme des divinités, aussi sont-ce leurs Dieux, comme je diray cy-après. Quand elles sortent en public : si elles sont femmes de Marchands, Officiers ou Capitaines du pays, elles ont une piece de soye, tafetas ou autre étoffe rouge, bleuë ou violette, qui sont les couleurs qui leur plaisent davantage, dont elles se couvrent depuis le sein jusques à my-jambes, qu'elles relevent par derrie-

re d'un gros bourelet. A leur ceinture de costé & d'autres pendent de gros trouffeaux de clefs, quoy que bien fouvent elles n'ayent point de coffres:elles portent des manilles d'yvoire & d'or, si grande quantité de bagues qu'à quelques unes on ne voit point les doigts, ainsi parées, elles sortent en public, celles du commun s'ajustans autant qu'il leur est possible, elles ont grand soin de leurs hardes qu'elles plient fort proprement, & resserrent quand elles sont de retour au logis, ne se servant que de grosses toiles qui les couvrent depuis le nombril

jufques au milieu des cuiffes. Toutes auffi bien que les hommes, aiment le changement d'habits; mais particulièrement les filles donnent tous leurs foins à s'ajufter, fe mirás depuis le matin jufques au foir, pour tafcher de plaire fur tout aux Blancs qu'elles cheriffent plus que les Noirs.

Les filles de joye n'y font en rien diftinguées, font bien venuës & receuës par tout, mais adonnées au lucre, plus qu'en aucun lieu du monde.

DE LEURS MARIAGES,  
& nourriture des Enfans.

**J**E me trouvois y à un Mariage, qui se fit à *Frederisbourg*, qui se traite d'assez plaisante maniere. Le pere du garçon, voyant qu'il est en âge de gagner sa vie, songe à luy donner une femme, regarde la fille qu'il juge luy estre la plus propre, & parle à son fils, qui voit la fille, & s'il la trouve à son gré, & que les deux parties se veulent bien, le pere la demande ou fait demander aux parens de la fille, s'ils y consentent ils s'assemblent tous avec un de leurs

Prestres , qui leur donne des Fetiches : & en presence de tous la fille jure à son mary futur une amitié & fidelité inviolable par ses Fetiches , le mary promet de l'aimer n'estant pas obligé au serment de fidelité. Les parens des uns & des autres se font quelques presens, & donnent à leurs enfans ce qu'ils peuvent selon leur bien , passent en suite le reste du jour en joye & festin , & le mariage est fait.

Or cette premiere femme a tel pouvoir sur son mary , qu'il n'en peut pas prendre d'autres sans son cõsentement , ce qu'elle luy

refuse rarement, j'ay vû pourtant le contraire en un jeune Marchand de la *Mine* nommé ANTONI, qui venoit souvent à bord, & toujours avec dix ou douze marcs d'or; auquel demandant combien il avoit de femmes, il me répondit, une; car elle ne veut pas que j'en prenne d'autres, & me dit que parmy eux cette coûtume s'observoit inviolablement.

Mais comme toutes les femmes sçavent que c'est la principale richesse de leurs maris que les femmes & enfans, & de la premiere chose dont ils se vantent aux estrangers, à mesure qu'elles voyét



que leurs maris s'enrichissent elles mesmes les portent à en prendre d'autres, qui à vray dire ne sont que leurs concubines, & de la chasteté desquelles ils se mettent peu en peine; mais la premiere pour faire voir qu'elle est sa femme, couche trois nuits de suite avec le mary, & les autres une seulement selon leur ancienneté de mariage. Au surplus elles ne sont point jalouses les unes des autres. Tel Marchand ou Officier en aura vingt & trente, selon ce qu'il peut faire, & sçait ce qu'il leur donne pour leur nourriture. Le gendre du Roy de *Fetu* a quarante femmes,

mes, dont il a douze filles, quatorze garçons, & cent Esclaves pour les servir.

Tout le monde peut entrer dans la chambre d'une femme qui accouche. Lors que l'enfant est né, ils donnent à l'accouchée, une calebasse d'un breuvage fait avec du ris, du mays, de l'eau & du vin de Palme, & de la malaguette, la couvrent bien, & la laissent dormir deux ou trois heures : après quoy elles se levent, & font laver leurs enfans, & travaillent comme si de rien n'estoit. Je ne pûs assez admirer la force de leur temperament, quand je vis cecy en la femme d'un Es-

Accouchement  
des fem-  
mes.

clave de *Frederisbourg*.

Lors qu'elles ont lavé leur enfant, le pere & la mereluy donnent quelques noms, le plus souvent comme j'ay dit cy-devant, de quelque Blanc, qui leur aura fait du bien, l'envelopent de quelques langes, & le mettent sur une peau étenduë sur des joncs, jusques à ce qu'il ayt trois semaines ou un mois. Après lequel temps la mere le porte sur son dos dessus une petite plâche luy passant les jambes sous les aisselles, liant ses deux petites mains autour de son col, & ne le quitte que la nuit. C'est d'où vient que

les enfans des riches ne sont pas camus, parce que leurs femmes ne travaillent point comme celles du menu peuple, qui dans le temps que ces petits sont tendres, & qu'ils dorment, soit en marchant ou travaillant se cassent le nez sur l'épaule de leur mere. Quand ils crient pour avoir le teton, elles élevent leurs mammelles, & font teter ces petits innocens par dessus les épaules, & tous les matins les lavent & frottent avec de l'huile de Palme.

Pour-  
quoy les  
Morts  
sont ca-  
mus.

Dés qu'ils ont sept ou huit mois, ils les laissent à terre de maniere que vous

Édifica-  
tion des  
enfans.

les voyez se traifner à 4. pat-  
tes côme de petits chats, c'est  
auffi la cause qu'ils marchent  
plûtost que ceux d'Europe.

Cependant qu'ils sont ain-  
fi tendrelets, la mere leur met  
autour du col de petits ou-  
vrages d'or passez dans du fil  
de l'écorce de l'arbre où ils  
adorent leurs Fetiches, crain-  
te que le diable ne les empor-  
te, & à mesure qu'ils croif-  
sent jusques à quatre ans, en-  
vironnent leurs bras & jam-  
bes de petits rameaux qu'ils  
plient en façó. de cercle, qu'ils  
acheptent de leurs Prestres,  
croyant par ce moyen les ga-  
rantir de tous maux, & en  
ont grand soin jusques à sept

ou huit ans : mais depuis cet âge ils vivent de même que le pere & la mere, & amassent par les ruës mille vilenies qu'ils devorent lors qu'ils ont faim. Comme les garçons & les filles sont ainsi pêle mesle & tous nuds, cela fait qu'ils n'ont point de honte, joint que les peres & meres ne les battent quasi jamais, & ne les reprennent d'aucune chose.

Depuis l'âge de sept à huit ans ils apprennent à nager, d'où vient qu'ils sçavent si bien ce métier, que lors qu'ils sont grands, si leur canot tourne en la mer, cela ne les épouvante point, & vont

plonger toutes les marchandises qui estoient dedans; aussi quelquesfois le rivage est tout couvert de petits noirs garçons & filles qui se baignent, & semblent autant de petits diables.

A douze ans le pere prend soin de ses enfans, leur enseigne à gagner leur vie, s'il est pescheur il les mene avec luy, les dresse à manier le canos & à pescher, s'il est Marchand il leur apprend la maniere de trafiquer, les mene à bord, leur fait connoistre les Etrangers, & les instruit ainsi jusques à dix-huit à vingt ans, qu'ils commencent eux-mesmes à faire quel-

que chose, refervant le surplus de ce qui leur est nécessaire pour se marier : le pere leur donne quelques Esclaves pour les servir, & se retirer d'avec luy, & c'est dans ce temps aussi qu'il songe à les marier.

Quant aux filles on les dresse à tenir les logis propres, à piller le ris, écraser le mays faire le pain, la cuisine, vendre au marché ce qu'ils ont à vendre, faire des paniers de joncs, & des nattes, en quoy elles reüssissent admirablement, des tissus de fil pour les petits enfans avoir soin de leurs hardes, & du pere & de la mere, que leur

Educa-  
tion des  
filles.



boire & manger soit prest aux heures: Et enfin tout ce qui sert au ménage, & à l'épargne sur tout, en quoy lors qu'elles sont mariées, elles feroient leçon à toutes les femmes de l'Europe.

*DE LEURS MAISONS,  
du ménage des femmes, de  
leur boire & manger, du vin  
de Palme, & comme il se fait.*

**L**A grande fréquentation qu'ils ont eu avec les Européens leur ayant appris l'art de bastir, les Officiers & Marchands du pays les ont imité dans leurs bastimens, & ont fait faire des  
maisons

maisons , avec des chambres hautes , & plusieurs appartemens. L'on entre d'une chambre en l'autre , & d'ordinaire à la porte de leur chambre ils ont deux Esclaves avec des sagayes qui les gardent , & se relevent de temps en temps.

Toutes les maisons sont faites de terre , & celles du peuple sont fort basses de murailles , excédant à peine la hauteur d'un homme , sur lesquelles la charpente du toit, ou plutôt les perches , qui soutiennent la couverture sont appuyées. Tant celles des Grands que du menu peuple , sont couvertes de chaume , & les unes & les au-

tres n'ont qu'un trou quarré, qui leur sert de porte, où ils attachent des portes de la maniere que nous voyons aux jardins des villageois, sans gonds ny ferrure, se contentant de les fermer par dedans ou par dehors avec une corde. Leurs fenestres sont petites, la terre qui sert de plancher, est fort unie & battuë: ils ont tousiours au moins deux chambres; mais il faut leur donner cét avantage, qu'ils sont extrêmement propres & soigneux de les tenir nettes, ils les peignent par dehors & par dedans.

Il ne paroist chez eux aucune ustancile servant au

ménage ; mais ils serrent tout dans des coffres qu'ils achètent des Blancs, excepté les nobles & gros Marchands, qui ont des tables & des sieges. Pas un ne se sert de lit, mais ils couchent sur des peaux qu'ils étendent à terre, sur des nattes de joncs, se couvrant d'une peau de bœuf ou de quelque autre beste, sans traversin, hors les nobles & marchands qui ont des carreaux sous leur teste, & font du feu au milieu de la chambre, n'ayant point de cheminée.

Chaque femme a une petite maison joignante celle de son mary avec une cham-

bre ou deux , où elles font leur ménage toutes séparément , & rarement mangent ensemble , quelques - unes vont voisiner , portant ce qu'elles ont ; les hommes font le mesme avec les Marchâds , avec lesquels ils trafiquent , ne se mettant en peine de rien qui regarde le ménage , les femmes estant ponctuelles à leur apprester ce qui leur est nécessaire : chacune d'elle nourrit ses enfans avec soy , quelquesfois à leurs festes toutes mangent ensemble avec leurs marys .

Comme elles ont le soin du ménage & de l'argent , aussi y donnent-elles toute leur

application. Les hommes s'occupans au negoce, à faire du vin de Palme, pescher, chacun suivant son genie, dót ils mettent le profit entre les mains des femmes, qu'elles ménagent de telle façon, que jamais elles ne font la moindre dépense inutile: aussi tous les soirs elles vont dans une petite chambre qui leur sert de grenier, prendre pour le lendemain autant de bled, qu'elles jugent leur estre nécessaire pour la maison.

A la pointe du jour les petites filles battent le ris & mays, que nous appellons bled de Turquie, dans un mortier de bois, & lors qu'il

est écrasé; le reduisent avec une pierre en farine sur une autre pierre (comme on voit les Peintres broyer les couleurs) le pétrissent en suite avec de l'eau & du sel, partagent la paste en pains comme ceux d'un sol, qu'elles mettent dans un grand pot de terre chaud, qui est sur le feu, bouché d'un couvercle de terre, couvert de braisier, comme nous faisons aux tourtieres. Quand ce pain est bien cuit, il est bon, & n'a point de mauvais goût.

*Manger.*

Leur manger le plus ordinaire est du poisson, quoy qu'ils ayent beaucoup de viâdes, que quelques-uns font

rostir , & les autres bouïllir. Pour le poisson ils le font cuire avec de l'eau , du sel & de la Malaguette , les gros Marchands qui se font servir par des Esclaves à table , mangent à l'Européenne , & se font faire des ragoufts aussi delicats qu'en France , ce qu'ils ont appris de nous autres , & le Cuifinier du Fort de Dannemarc , quoy que more fait un potage & un ragouft , mieux que beaucoup de Cuifiniers à Paris.

Ils mangent quantité de fruits , de pois & de fèves , & ne font ordinairement que deux repas , l'un à Soleil levé , & l'autre à Soleil cou-



ché, où ils devorent, tant ils mangent avidement, & quoy qu'ils mangent beaucoup, toutesfois ils ont toujours faim, ce que j'attribuë à la chaleur de leur estomach, qui leur suscite perpetuellement une faim canine, & quand ils sont au vaisseau, & qu'on leur donne à disner, un mange plus que six Blancs.

Leur boisson le matin est de l'eau, ou d'une petite bière qu'ils font avec du may, qu'ils nomment (*Poitou*): le soir ils boivent du vin de Palme, la raison est que les Payfans ne l'aportent au marché que l'apresdisner.

Le vin de Palme vient d'un

ne haste, & boivent ensemble avec cette ceremonie, qu'ils en laissent vn peu au fond de la calebasse, pour le jetter à terre en l'honneur de leur Dieu.

Ceux qui ne font pas de provision, ou qui n'ont pas le moyen de la faire, vont acheter ce qu'il leur faut à une petite place, où se tient le marché avec ce qu'ils peuvent gagner à la pesche, à faire du vin de Palme, raccommoder les maisons, porter au logis des Marchands ce qu'ils ont acheté à bord, & autres choses serviles, que font les manouvriers, & gagne-deniers de France : les Blancs

vont auffi à ce marché y  
achepter du poisson.

*DE LEVR MARCHE'*,

*maniere de vendre & achepter,  
de leurs mesures, poids &  
balances.*

**A** Cap-Corse tous les  
jours il se tient un  
marché le plus beau de tou-  
te l'Afrique, mais comme  
nous avions guerre avec les  
Anglois à qui il appartient, je  
ne le vis point, il me fallut  
contenter de celuy de *Frede-  
risbourg*, qui n'est pas si grand  
à la verité, mais où la mesme  
chose s'observe dans une pla-  
ce destinée au même usage,

pour l'ordinaire au milieu du village.

A la pointe du jour ils y apportent des canes de sucre qu'ils lient en fagots, des fruits comme bananes, baccos, patates, ignames, citrons, oranges, ris, mil, mays, malaguette, pain, poules, poissons, œufs, & tout ce qui est nécessaire à la vie: sur le midy les Payfans apportent le vin de Palme, & entre quatre & cinq heures le poisson qu'ils ont pris.

Dans ce marché jamais il n'arrive de desordre ny de confusion, les places estant destinées pour chaque marchandise, où les Marchands

se placent, & observent un grand ordre: ils y apportent du tabac en feüille qu'ils font seicher, & le fument, n'ayant pas encore l'industrie de le mettre en rouleaux.

L'on ne sçait parmy eux ce que c'est que credit, il faut toujourns avoir l'or à la main: si la marchandise est de peu de valeur, ils prennent l'or avec le doigt, & l'augmentent ou diminuënt, seló qu'ils jugent à propos, mais si elle est de grand prix, ils pesent l'or.

Leurs balances sont de deux petites plaques de cuivre un peu plus grandes que nos es-

Poids & balāces.

cus blancs , qu'ils suspendent avec du fil au bout d'un petit baston, & les ajustent de telle sorte qu'il n'y a rien à dire: comme ils n'ont point d'éguille ils attachent au milieu, une boucle de fil qu'ils passent dans leur pouce , & au lieu de poids, se servent de certains grains rouges, qu'ils appellent *Tacous*, qui peuvent peser chaque grain la valeur de deux sols , avec lesquels petit à petit ils peseront un marc d'or , bien est-il vray , comme je diray tantost que les gros Marchands ont des balances qu'ils acheptent de nous autres.

Tout ce qui vient à ce mar-

ché, qui se tient tous les jours ( excepté leur Dimanche) ne paye point de tribut au Roy.

Ils en ont d'autres qui sont comme nos foires, qui n'arrivent guères que deux fois l'année au plus, tout le monde y accourt: ils ne tiennent jamais un mesme jour dans deux villages d'un mesme Royaume, pour ne se pas empêcher les uns les autres. Au rapport de ceux qui l'ont veu, ils y apportent ce qu'ils ont de plus beau, de meilleur, & ce qu'ils ont achepté de nous, comme aussi dans les marchez ordinaires des terres avancées, mais à ceux qui se tiennent aux villages, qui sont situez

sur le bord de la mer , ordinairement l'on n'y trouve que les choses necessaires à la vie , que les Payfans y apportent de cinq & six lieuës , chargez comme des Mulets , tant ils sont âpres au gain , que si une foire écheoit un Dimanche , ils en sont si religieux observateurs qu'ils la remettent au lendemain.







## LEUR RELIGION.

*DE LEURS DIMANCHES,  
Festes, Religion, de leur Dieu  
ou Fetiches: ce que c'est, com-  
me ils les font, de leurs Sacri-  
fices, Prestres, & de leurs ha-  
bits.*



Uoy que parmy ces peuples il ne paroisse aucune marque d'une vraye Religion, neantmoins ils observent un Dimanche, qui est nostre Mardy, auquel jour tous les ouvrages cessent, les Payfans

n'apportent rien au marché, & n'est pas permis à qui que ce soit de faire aucun trafic, sinon à ceux qui sont au bord de la mer, auxquels il est permis d'aller à bord des navires qui se trouvent à la rade, negocier avec les Etrangers. Les autres employent ce jour qui est saint pour eux au service de leur Dieu ou Fetiche, ce qu'ils observent plus ponctuellement que nous ne faisons les Dimanches.

Diman-  
che.

Pour celebrer le Dimanche, ils s'assemblent dans une place, au milieu de laquelle est un grand arbre, qu'ils appellent l'arbre de la Fetiche, de l'écorce duquel ils font ces fi-

arbre approchant de celuy qui porte les dattes, les Mores font un trou au haut de l'arbre, où ils attachent un pot semblable à nos pots à Moineaux, & le lendemain, ou deux jours après le retirent plein d'un suc blanc, comme du lait, doux & agreable à boire, & qui enyvre, mais les Mores le falsifient, & mettent de l'eau parmy pour y gagner davantage, & l'apportent dans ces pots sur le midy au marché. Cevin ne se peut conserver jusques au lendemain, s'aigrissant la nuit, c'est pourquoy le jour les Marchands, & autres s'assemblent sous u-

Du vin de Palme, & comme il se fait.

lets avec lesquels ils attachent à leurs bras & jambes ces petits ouvrages d'or, dont j'ay parlé cy-dessus. Au pied de cét arbre, ils dressent une table, dont ils ornent les pieds de diverses couronnes faites de rameaux d'arbres, sur laquelle ils mettent du ris, du mil, du mays, du fruit, de la viande, du poisson, avec du vin & de l'huile de Palme, pour boire & manger à leurs Fetiches, & passent la journée en chantant, dansant, sautant autour de cét arbre, & faisant du bruit avec des bassins de cuivre, & autres instrumens.

Ce jour ils se lavent enco-

re plus exactement le visage, & jettent à terre les premiers morceaux de ce qu'ils mangent en l'honneur de leurs Fetiches : le soir le Capitaine du village distribuë le vin de Palme à tous les Habitans; les Payfans estant obligez de luy en porter ce jour-là.

Si vous les interrogez sur leur créance, ils baissent les yeux, & ne répondent rien, seulement quelques-uns nous dirent que les Blancs ont un Dieu, qui est bon de leur donner tant de choses. Ils croyent tous une autre vie, mais ils ne sçavent où ils feront en haut ou en bas, c'est pourquoy crainte que leur pere &

mere ne meurent de faim, ils jettent dans leurs fosses des vivres, & du vin de Palme, & de temps en temps en répandent ainsi, afin que s'ils ont faim ou soif, ils puissent venir boire & manger.

Lors qu'ils entendent tonner, pleuvoir, & faire tempeste, l'on n'en voit pas un dans les ruës, ils disent que le Dieu des Blancs est en cholere. Je demanday à un de quelle couleur estoit leur Dieu, il me répondit, noir. Le diable leur fait tant d'horreur qu'à l'entendre seulement prononcer ils tremblent, & disent qu'il les bat, & leur fait faire du mal par

*Superstition au sujet du tonnerre & de leurs Fetiches.*

leurs Fetiches, pour lesquels ils ont des superstitions qui surpassent toute croyance, quoy que la plus-part de ces Fetiches, soient choses inanimées, & le plus souvent si fales & vilaines, qu'on ne voudroit pas les toucher.

Diverses  
Feti-  
ches.  
Ce que  
e'est.

Ils en ont tous qu'ils portent sur eux, les uns seront de petits bouts de cornes remplies d'ordures; les autres de petites figures, des testes d'animaux, & cent autres infamies que leurs Prestres leur vendent, disant les avoir trouvez à l'arbre de la Fetiche.

Autres.

Ils entortillent cet arbre, qui est dans la place de leurs sacrifices avec des cordons

de paille, & après leurs ceremonies achevées ils enfilent avec ces cordons ces petits ouvrages d'or qu'ils se mettent aux bras & aux jambes, & croyent qu'ils ont autant de préservatifs contre les maux qui leur peuvent arriver.

Autres.  
Pour la conservation des maisons, ils ont des Fetiches qu'ils plantent à leurs portes, qui sont (comme ces bastons à crochets, dont on tire les branches quand on ceuille du fruit) les Prestres en mettent quantité autour d'une pierre qu'ils croyent aussi vieille que le monde, & quand ils y ont esté quelque



temps, ces Prestres les leur vendent.

S'il leur arrive quelque disgrâce, ils vont trouver leurs Prestres pour avoir une Fetiche, qui leur fasse du bien, ce que les Prestres leur accordent, moyennant de l'or, pour lequel il leur donne *du suif où ils auront fiché deux ou trois plumes de Perroquets, ou quelque herbe, & le gendre du Roy de Fetu avoit une teste de singe pour sa Fetiche.*

Aitres.

Tous s'abstiennent de manger ou boire de quelque chose à l'honneur de leur Fetiche, avec la pensée, que s'ils en mangeoient ou beuvoient après l'avoir proms, qui pour  
l'ordi-

l'ordinaire est quand ils se marient , ils mourroient à l'heure mesme ; c'est pourquoy un ne mange point de bœuf, l'autre de cabris, celuy-cy de poules blanches, ou d'autres oiseaux , celuy-là ne boira point de vin, d'eau-de-vie, ce qu'ils observent fort exactement, & se laisseroient plutôt tuer, que de faire le contraire.

Autres.

Ces Fetiches cy-dessus sont particulieres, & ne regardent que le particulier, mais ils en ont encore d'autres qu'ils nomment grandes Fetiches, qui conservent le pays, par exemple une forte d'arbre, une montagne , une pierre ,

une forte de poisson , une es-  
pece d'oiseaux , qu'ils respec-  
tent comme autant de divi-  
nitez. Si un Noir tuë par mé-  
garde quelques-uns de ces  
oiseaux , il doit de grosses a-  
mendes, & si c'estoit un Blac,  
il ne seroit pas en seuteté. Je  
vis un de ces oiseaux à *Frede-  
risbourg* , il est petit comme  
un roitelet, le bec de linot-  
te , marquetté de noir &  
blanc sur un fond de pluma-  
ge gris-brun. Si quelqu'un de  
ces oiseaux vole dans le jar-  
din d'un Noir , il en présage  
quelque bon-heur, & luy jet-  
te incontinent à manger.

Autres.

Les arbres sacrez sont ordi-  
nairement ceux , au pied des-

quels ils sacrifient; ils croyent que qui en couperoit, causeroit la ruine de tous les fruits du pays, & ils puniroiét de mort celuy ou ceux qui le couperoient, ou de semblables mesme, comme il arriva autresfois aux Hollandois à *Mouré* l'an mil cinq cens nonante-huit, avant qu'ils y eussent bâty le Fort de *Nassau*, où ils furent massacrez huit ou dix; le huitième jour de May pour avoir coupé de ces arbres sacrez & dédiéz à leurs Fetiches.

Les montagnes les plus Autres. hautes & sujettes à la foudre, sont celles qu'ils croyent estre la demeure de leurs Feti-

ches. Ils les honorent, respectent, & entourent le pied, de ris, de mil, mays, pain, vin, & huile de Palme, pour leur boire & manger, afin qu'elles ne meurent pas de faim.

Autres.

Pour les pierres qu'ils croient Fetiches, elles ressemblent aux bornes plantées dans nos champs, qu'ils croient estre aussi vieilles que le monde, autour desquelles les Prestres fichent ces petits crochets, qu'ils vendent par après pour la conservation des maisons.

Outre toutes les Fetiches cy-dessus, si cinq ou six voisins bâtissent l'un près de

l'autre, en quelque endroit séparé du reste du village, ils auront une Fetiche pour leur conservation à laquelle ils sacrifient.

Le Jeudy quatorzième A-  
vril estant à *Frederisbourg*: pē-  
dant qu'on faisoit les prieres  
dans le Fort, je descendis à  
bas, & vis à l'entrée d'une  
maison, qui estoit dans un  
canton séparé, un homme,  
& une femme, qui saignoient  
un poulet sur des feüilles,  
qu'ils avoient mises à terre,  
& après qu'il n'eust saigna plus le  
découperent par morceaux,  
le mirent sur ces feüilles, &  
se tournant l'un vers l'autre,  
baissant les mains, disoient,

Exemple  
d'un sa-  
crifice.

*Me cusa, Me cusa, Me cusa*, qui veut dire , fais-moy bon , & fois-moy bon. Je leur laissay achever cette ceremonie , après quoy je leur demanday ce qu'ils venoient de faire , ils me dirent que la Fetiche de ce canton les avoit battus, & qu'ils luy donnoient à manger. Comme je regardois ces feüilles ( qui sont une herbe qui croist au bord de la mer ) ils me dirent de ne les pas toucher, & que qui mägeroit de ce poulet mourroit incontinent , j'en pris le foye que j'envoyay griller par mon lacquais , que je mangeay en leur presence, & donnay le reste à des cochós

& à des chiens. Ces pauvres gens estoient tout étonnez. Je leur demanday à voir cette Fetiche, ils me menerent dans une petite court, où estoit une tuile entortillée de paille, & me dirent que c'estoit la Fetiche qui les avoit battus. Je cassay cette tuile en plusieurs morceaux, & en la place je plantay une Croix, je leur appris à en faire le signe, & rompis tous ces petits crochets qui estoient devant leurs portes, leur donnay de petites croix, & leur dis que quand la Fetiche les voudroit battre, de les prendre, & en faire le signe & la baiser, & que jamais leur Fetiche, n'o-



Fetiches  
des Mo-  
res.

seroit leur mal faire, ce qu'ils écouterent volontiers. Des voisins m'apportèrent leurs fetiches pour avoir des croix, c'estoit un morceau de terre pétrie avec du suif, de la graisse & de l'huile de Palme, dans laquelle ils avoient fiché cinq ou six plumes de perroquets, auxquelles ils font soir & matin une priere.

Jeme fis conduire en suite à la fetiche majeure, qui estoit dans une plaine, où ils font leurs sacrifices. C'estoit une grosse pierre couverte de terre, que j'éparpillay de tous costez, & rompis plus de cinq cens crochets qui estoient à

l'entour , & m'en allay chez un de leurs Prestres , à qui je demanday des Fetiche à acheter. Il me dit , vous en avez une , qui estoit un crochet que j'avois pris , & vouloit que je le luy payasse , je le tiray jusques auprès de cette Fetiche majeure , & quand il vit que je l'avois toute brisée , il appella ses camarades , qui tous crioient miracle de ce que je n'estois pas mort. Je leur dis , pour vostre payement je plante cete croix , & si pas un de vous y touche , ou en approche qu'à genoux , il mourra sur l'heure mesme , ils s'enfuirent chez eux faisant des cris épouvantables , &

Je remontay au Chasteau.

Ils ont cette croyance aux Prestres que rien ne peut les en desabufer, s'ils ont un bon morceau c'est pour eux, qui sont les seuls parmy les Mores qui ne travaillent point, estant nourris par les autres, qui leur donnent tout ce qu'ils peuvent, afin qu'ils prient pour eux, leur vendant ces Fetiches qu'ils leur font accroire avoir trouvées penduës à l'arbre de la Fetiche, & ils le croient si fortement que quand mesme ils verroient le contraire, ils se croiroient plutôt visionnaires, que de s'imaginer que les Prestres les trompassent,

tant il est vray que ces pauvres peuples sont des aveugles conduits par d'autres aveugles.

L'habit des Prestres ressemble à une cotte d'armes, faite de grosse toile ou de serge, autour d'eux des escharpes de petits osselets de poulets brûlez, comme l'on voit aux Pelerins de S. Michel des coquilles; le reste du corps tout nud, à leurs jambes des jaretieres, faites du fil de l'arbre de la Fetiche, où ils passent des rafades, & tous tâchent de gagner leur amitié jusques au Roy mesme, afin qu'ils prient les Fetiches de leur estre favorables, soit pour le com-

Habit  
des Prestres.

merce ou autrement.

Quant à moy je croy que toutes ces Fetiches sont des caracteres, que ces Prestres font, & qu'ils parlent au diable, qui se communique à eux pour les tromper plus facilement. Ce qui me le fait dire, est qu'ils marmotent sur ces Fetiches, avant que les porter sur eux.



DE LEUR SUPERSTITION,  
 & juremens sur leurs Fetiches, comme ils taschent de les appaiser, quand ils croyent qu'elles sont en colere, & des enterremens des morts.

**L**eur Superstition est si Lopiniâtre à l'égard de ces Fetiches, que rien ne les en peut détromper, car leur principal motif en portant ces Fetiches, est de se garantir des maux qui pourroient leur arriver, & neantmoins quand cela est ils croyent que c'est leur faute, & qu'ils ne les ont pas bien servies.

Ils apprehendent sur toutes choses de jurer par leurs Fetiches , dans la croyance qu'ils ont, que s'ils juroient faux , une heure après ils mourroient. C'est pourquoy, lors que la femme d'un homme va dans quelque village, son mary luy apporte sa Fetiche, & luy fait boire une callebassée d'un breuvage fait avec du vin de Palme, où il met de ces herbes qui entrent dans la composition des Fetiches , & luy fait jurer de luy estre fidelle , ce qu'il observe à son retour.

Exem-  
ples de  
juremés.

Devant *Asbini*, un nommé ATTIRE' disoit que dans le vaisseau , il luy a-

voit esté dérobé un marc d'or , dont il se plaignoit. Monsieur WANTESK luy dit en prenant un morceau de pain, Jurez qu'il est vray par vostre fetiche , & mangeant cemorceau de pain, que vous voulez que dans une heure le diable vous emporte , au cas que cela ne soit pas , il ne le voulut pas faire, de quoy les Mores luy firent tant de honte, qu'il n'osa plus retourner au vaisseau.

Le vingtième Avril estant Autres. avec le General des Danois prests à souper, le gendre du Roy de *Fetu*, nommé JANQUE SENECE' arriva, ce Generalle soupçonnoit de luy



avoir pris une bague, le More souûtenoit le contraire, & venoit pour jurer & manger sa Fetiche, comme ils disent. Je voulus apprendre cette ceremonie, je vis un fagot d'épines dans un panier que portoit un Esclave: Ce fagot estoit couvert d'une peau de cuir que je levay, & vis dans le milieu du fagot du suif & de la cire, des plumes de perroquets, des petits os de poulets brûlez, des plumes de l'oiseau Fetiche du pays, & mille autres ordures. Un de leurs Prestres estoit present, qui dit l'avoir faite la plus forte qu'il luy avoit esté possible, & que s'il mentoit, un  
moment

moment après il ne vivroit pas. Sur ce il prit un morceau de pain & un verre de vin; mais le General de *Frederisbourg* ne voulut pas qu'il le beust. Je touchois cette Fetiche, le Prestre me dit, *Si vous la levez vous mourrez*. Je l'ostay hors le panier, ils se retirèrent de moy, & crioient. Ne tournez pas, car le feu prendra, & vous brûlerez, je fis trois tours à droit, trois à gauche, la jettay par terre, sautay dessus, la rompis en plusieurs morceaux. Ils disoient, demain il sera mort, & furent fort surpris en voyant le contraire. Sur quoy voulant leur monstrier leur aveu-

Surprise  
du dia-  
ble.

glement. Ils me dirent, *Vous n'estes pas mort, parce que vous n'y croyez pas: je leur dis, Que ne faites-vous de mesme?* Ils me dirent, *Cela ne se peut, la Fetiche nous le defend?* Qui est cette Fetiche, leur dis-je, *C'est un gros chien noir, qui paroist quelque fois au pied du gros arbre. Le voyez-vous?* leur repliquay-je? *Non,* mais il parle avec nos Prestres, qui nous le disent. Ce qui fait voir leur tromperie.

Exēples  
pour ap-  
paizer  
les Fe-  
tiches.

Outre ce que j'ay dit cy-des-  
sus qu'ils faisoient pour apaizer  
leurs Fetiche, quand elles les  
battēt, ils ont encore d'autres  
imaginations. Quand la pesche  
diminue, ils croyent que c'est

leur Fetiche qui fait retirer le poisson , & empesche qu'ils n'en prennent , de mesme quand le commerce manque ils croyent qu'elles sont cause qu'ils ne trouvent pas d'or, c'est pourquoy ils les prient , & taschent de les appaiser.

Si donc un pescheur est quelque jour sans prendre beaucoup de poisson, il croit que la Fetiche est faschée: pour l'appaiser , il va trouver le Prestre, luy donne quelque chose , le prie la larme aux yeux pour luy rendre la Fetiche favorable , ils viennent sur le bord de la mer avec leurs femmes bien parées autour de leur col des

Sacrifice  
pour le  
poisson.

Autre  
pour  
l'or.

branches de l'arbre de la Fetiche qu'elles jettent en mer, avec du ris , du mil & du mays , disant plusieurs fois , *Me cusa, Me cusa.*

Quand un Roy ne trouve pas d'or , & que le commerce diminuë , il fait des sacrifices à sa Fetiche, faisant mettre à manger autour des montagnes & arbres sacrez, ce que le Ministre de *Frederisbourg* m'a dit avoir veu plusieurs fois.

Autres.

Lors qu'au Jeudy-saint nous arrétâmes ces deux Mores prisonniers , pour ce qui nous estoit deu à terre, le Vendredy matin nous en vîmes un qui se lavoit le visage, & mar-

motant doucement jettoit de l'eau par derriere luy. Nous luy demandâmes pourquoy il faisoit cela, il nous dit que c'estoit pour prier la Fetiche de donner de la pluye afin que les Marchands trouvaissent plus d'or, & qu'ils le vinssent dégager.

Après qu'ils ont semé de la maniere que je diray tantost, le soir ils brûlent les épines qui estoient dans le chãp, fautent, chantent, dansent, & répandent ce qu'ils ont de plus delicat dans le feu avec du vin de Palme, pour se rendre leurs Fetiches favorables, & afin qu'ils ayent une bõne moisson. Ce qui fait voir

Sacrifice  
après les  
semail-  
les.

combien ces gens sont aveuglez, & combien nous devons louer Dieu de nous avoir fait connoître la véritable Religion.

Enterrement.

Le General de *Frederisbourg*, aussi-tost qu'on luy vint dire qu'il estoit mort une personne au Chasteau, il m'y fit mener pour voir la ceremonie, car les Mores ne veulent pas qu'on les voye s'ils n'y sont contrains.

Alors qu'un homme ou femme sont morts, ils le lavent, le mettent dans un tombeau d'ozier, d'écorce d'arbres, ou de joncs, qui n'est propremēt qu'un grand panier, les femmes vont prier

les parens, amis & voisins, qui se rendent à la maison où ils pleurent & se lamentent, demandant au défunt ou à la défunte, pourquoy il les a quittez.

Ils sautent, chantent des airs lugubres, tournent autour de la maison, & font du bruit sur des poiles. Cependant la femme ou la fille, si c'est une femme qui soit morte (car jamais les hommes n'y vont) va de maison en maison quester, & de l'or qu'elle trouve, en achete un bœuf ou des brebis, qu'elle donne à un Prestre qui s'y trouve, afin qu'il prie les Fetiches du deffunt, de le



conduire en lieu de repos. Ce Prestre fait tuer ce bœuf, ou ces moutons, dont il répand le sang en l'honneur des Fetiche du défunt qu'il met toutes ensemble pour en faire une nouvelle, qu'il prie de ne luy pas donner empeschement au passage, & luy pardonner ce qu'il a fait de mal. Pour cét effet il les met toutes en rond dans un coin de la chambre, la plus grande au milieu, parées de rasedes, corail & ouvrages d'or, met à l'entour quantité de pois, féves, ris, mays, d'huile de Palme, les arrose du sang d'une poule qu'il tuë; fait des colliers en suite de certai-

certaines herbes qu'il se pend au col, tandis que les femmes mettent la poule en morceaux, & l'apportent devant ces Fetiches; après quoy le Prestre marmote assez longtemps, puis prend de l'eau ou du vin de palme en sa bouche, & crache sur les anciennes Fetiches, dont il tire le suif & la graisse qu'il mêle avec d'autres, & les feuilles de ce collier, broyant le tout avec les pieds, & saluant les Fetiches jusques à ce que toutes les feuilles de ces colliers soient bien mêlées, les reduisant en une grosse masse, qu'il separe en plusieurs petits morceaux que l'on pas-

se dans du fil de l'écorce de cet arbre sacré , & en donne à toute l'assemblée , qui croit que ces Fetiches sont les meilleures de toutes, en réservant une partie qu'ils enterrent avec le defunt pour l'accompagner en l'autre monde.

Cette ceremonie achevée, ils exposent en veuë le defunt l'espace d'un demy jour ayant la teste bouchée , & les mains étenduës , & les femmes le portent en suite au lieu de sa sepulture , car c'est toujours aux femmes à enterrer les morts. Les femmes du village suivent le corps , & les hommes n'y vont point, si-

non lors qu'il faut porter le mort dans quelque autre village , ayant tous cette manie d'estre enterrez au lieu de leur naissance : pour lors les hommes accompagnent le corps à main armée ; mais comme celuy que je vis fut enterré dans un hameau près de Frederisbourg je vis toute la ceremonie.

Le corps estant arrivé au lieu de la sepulture , les hommes qui estoient demeurez y vinrent & creuserent une fosse de quatre à cinq pieds de profondeur où ils le mirent le couvrent de bois, en sorte que la terre n'y touchoit pas, ils tournerēt autour de la fos-

se, luy dirent le dernier adieu faisans des cris épouvantables. Celle de ses femmes qu'il avoit le mieux aimée, jeta sur luy ses Fetiches, & la dernière que l'on avoit faite, mit à son costé la meilleure partie de ce qu'il avoit servant au ménage, comme chaudrons, habits, & sur luy ses armes. Que si le mort aimoit quelque chose particulièrement, côme le vin de palme, ses amis en mettét autour de luy avec du ris, du mil, du mays & autres choses nécessaires à la vie, afin qu'il n'ait besoin de rien en l'autre monde : ils font sur sa tombe un petit toit pour le garantir de

l'injure du temps : ce qu'ils ont mis dans la fosse, jusques à ce qu'il soit pourry , personne n'y touche : il est permis à celuy qui fait la fosse & enterre le mort, de prendre sur les choses que l'on met près du trépassé, ce qu'il croit luy estre deu pour ses peines, si d'ailleurs on ne le paye.

Si une femme meurt en travail , & que son enfant meure aussi, l'on enterre l'enfant avec la mere entre ses bras.

Ceremonies des enterremens des femmes grosses.

Ces ceremonies achevées, ils retournent toujourns pleurant au logis, & les hommes & les femmes se vont laver :

après quoy ils mangent le bœuf ou les brebis que l'on avoit acheptées, passant le reste du jour en joye & festin, & tous les ans vont porter à la fosse du mort de quoy boire & manger, de crainte qu'il n'ayt faim ou soif en l'autre monde.

*DES VIEILLARDS,  
des Esclaves, des estropiez, de  
leurs serviteurs, des maladies  
qui leur sont ordinaires, des  
remedes dont ils se servent, &  
du moyen de les éviter.*

**B**ien qu'entre eux ils s'aiment peu, & que les hommes & femmes (hors la premiere se quittent assez

souvent , toutesfois cela ne laisse pas de les fâcher, quand il arrive. Les vieillards parmi ces peuples ne demeurent point oisifs , ils les employent à divers exercices proportionnez à leur force pour gagner leur vie , comme à souffler à une forge , avoir soin du ménage , & autres choses de peu de conséquence : ils contraignent même les estropiez à la guerre, ou ceux qui ont d'autres incommoditez de travailler , les uns vendent au marché, les autres aident à faire de l'huile de palme , font des nattes , & tout ce que leur force leur peut permettre.



Pour des Esclaves, sur cette coste ils n'en ont pas beaucoup, ne leur estant pas permis, à moins qu'ils ne soient nobles, de faire ce commerce, ce qui fait qu'ils n'en ont que pour leur service des champs ou du ménage.

Des Esclaves.

Ces Esclaves sont ordinairement de pauvres misérables, qui n'ont pas l'adresse de gagner leur vie, & se vendent pour vivre, à des riches Marchands du pays, qui sont tous nobles, & les marquent pour les reconnoître. S'ils se veulent sauver, la première fois ils leur coupent une oreille s'ils les peuvent attraper, la seconde fois l'autre,

que s'ils y retournent une troisiéme, & qu'ils soient pris, ou ils les vendent, ou ils les font mourir en leur coupant la teste. Les enfans de ces miserables sont esclaves aussi bien que leurs femmes, & font ce qu'il y a à faire chez leur maistre, nettoient le poisson, enfilent la rafade, & autres choses qui leur sont commandées.

Le Roy a diverses sortes d'Esclaves, les uns comme ceux que je viens de dire, il en a d'autres qui sont pris en guerre, & d'autres qui luy appartiennent faute de pouvoir payer les amendes, auxquelles ils sont condamnez

pour quelque delit. D'ordinaire on envoie les uns & les autres dans les lieux, où se fait le commerce d'Esclaves.

L'on ne distingue ces Esclaves d'avec les libres, qu'en ce qu'ils n'ont point de chapeaux, & vont nuë teste. Les Habitans ne veulent point estre appelez Mores, qu'ils disent estre leurs esclaves, mais *Pretos*, qui est comme Noirs. Ils battent au reste fort rarement leurs esclaves.

Des  
maux du  
pays.

Quoy qu'ils ne soient pas attaquez de tant de maux, que nous, neantmoins ils sont sujets à quelques-uns

assez fâcheux. Les plus communs, sont le mal de Naples, douleurs de teste, fièvres ardentes qui les brûlent, ce qui leur est causé par les femmes; la cholique & des vers qui leur viennent entre cuir & chair. Les Estrangers y sont sujets aussi, c'est pourquoy j'en diray un petit mot.

Pour guerir le mal de Naples, qui parmy eux n'est pas infame, ils usent de Salsepareille que l'on leur porte, la font boüillir dans un chaudron, & boivent cette eau qui les soulage, du moins à ce qu'ils disent.

Ils guerissent leurs maux de teste, faisant des fomenta-

tions de certaines herbes, qu'ils se mettent sur le visage qui le fait enlever: ils percent ces petites tumeurs, & après y appliquent d'une espece de terre qui les adoucit & guerit fort souvent.

Quant à la cholique & mal d'estomach, ils y sont peu sujets, mais les Estrangers en souffrent beaucoup jusques à ce qu'ils soient accoustumez à l'air du pays.

Remede  
des pour  
la choli-  
que &  
maux  
d'esto-  
mahc.

C'est pourquoy pour s'en garantir, il faut se bander l'estomach, se le tenir bien chaudement la nuit, avec une chemizette d'ouïatte ou une peau; que si nonobstant on ne laisse pas d'en estre atta-

qué, il faut pour le mal d'estomac prendre quatre ou cinq gouttes de baume de souffre dans un peu d'eau de vie, se bien couvrir en suite, & faire suer, le lendemain saigner, deux jours après une petite purgation, & puis l'on en est quitte, que si vous dormez sur terte, & que le serain vous prenne, en trois jours un homme est mort.

Pour la cholique outre ce qui est dit pour l'estomac, le poids d'un escu d'or d'Orvietan avec quatre ou cinq gouttes d'huile d'anis, est excellent.

L'on peut user de lavement fait avec des mauves, gui-

mauves , parietaires, poudre de casse , de chacun demie once , que l'on fait boüillir , dans quoy l'on adjouste dix gouttes d'huile d'anis , ce qui est souverain , mais sur tout se tenir l'estomac chaud , & ne point dormir la nuit sur terre.

Des vers  
de Gui-  
née.

Quant aux vers qui croissent en ce pays entre cuir & chair , les estrangers y sont sujets aussi bien que les naturels du pays. Ils s'engendrent par tout le corps , mais sur tout aux cuisses , jambes , & dans les parties charnuës.

L'on les porte quelquesfois jusques à deux ans sans le sçavoir ny sentir , que quinze

jours auparavant qu'ils veüillent sortir. Au rapport de ceux qui en ont eu, ils sentent des maux qui ne se peuvent exprimer, & qui n'ont pas de comparaison, non pas mesme avec la rage des dents.

L'on a long-temps cherché d'où cela pouvoit venir, les uns l'attribuënt au vin de Palme, les autres aux poisons que l'on mange sur ces costes, & quelques uns à l'eau que l'on y boit, & chacun en ayât raisonné à sa fantaisie, n'a pourtant rien dit de vray; car ceux qui demeurent à quarante lieuës dans les terres, ne sçavent ce que c'est, &



n'apprehendent point le ferein.

La cause donc la plus vray-semblable est le ferein , qui tombe la nuit à la coste, duquel sur tout il se faut conserver : c'est pourquoy les Mores la nuit en dormant font du feu à leur pied , pour chasser le mauvais air. La mauvaise eau qu'ils boivent , & les vilenies qu'ils mangent, y peuvent contribuer , mais c'est le ferein qui fait tout, & la pluye qui tombe sur ces costes ; car dans le temps de pluye , qui sont Juin, Jullet & Aoust , l'experience fait voir que c'est quasi toujourns dans ce temps qu'ils s'engendrent.

En

En effet chaque goutte de pluye est plus grosse qu'un gros pois. Si dans ce temps quelque personne est mouillée, & laisse seicher ses habits sur foy, outre que dans trois jours ils font tout pourris, c'est que s'il n'a point de vers, il n'évitera pas des maladies tres-dangereuses.

Difons donc que c'est la pluye qui engendre ces vers, aussi bien que le ferein, de sçavoir comment, c'est ce que je laisse aux Philosophes & aux Medecins, mais je sçay qu'ayant plusieurs fois mis un morceau de viande à la pluye ou au ferein, dès que le Soleil avoit donné dessus, il

fourmilloit de vers, ce qui est une preuve convaincante, qu'ils ne proviennent que par ces deux voyes la pluye ou le ferein. De ceux qui s'engendrent dans le corps, les uns sont plus petits, les autres plus gros: quelques uns sont déliez comme des cheveux, les moindres ont demy pied, les autres un pied, deux pieds, & s'en est trouvé jusques à une aulne de long.

Remède  
des con-  
tre les  
vers.

Quand vous en estes attaqué, il n'y a rien à faire, jusques à ce qu'ils sortent, ou veulent fortir, ce qui se voit par les tumeurs qui s'élevent sur la chair, à leurs traces, & à l'enflure de la partie affli-

gée. Pour lors , il faut du repos sur tout, & l'on peut doucement inciser la peau à la pointe de la tumeur pour leur donner passage , s'ils sortent il les faut tirer petit à petit , tout doucement, & dès qu'on sent la moindre résistance les laisser, liant le dessus de la partie bien ferré , de peur qu'ils ne r'entrent , & continuer jusques à ce qu'ils soient tout à fait dehors. Quelques fois il en sortira plusieurs par un mesme trou, c'est pourquoy il faut patienter ; mais sur tout prendre garde de ne les rompre pas, car ils sont si veneneux , que si cela arrive, il faut couper la jambe

pour fauver la personne. Quand ils sont sortis l'on frotte la playe avec du sel & du beurre, & l'on se lave d'eau de mer qui est souveraine.

Or pour s'en garantir, l'on peut mettre de la limaille dedans ses chausses & souliers, se tenir le pied sec, dès qu'il est mouïllé changer de chausses & chaufsons, ne point dormir sur terre, se garder du ferein, se bandant & tenant l'estomac bien chaud, s'abstenir des femmes de temps en temps, user de confection de hyacinthe, d'alkermes, ou d'orvietan, se tenir blanchement, éviter la pluye, que les Mores fuyent

comme la peste , s'enfermant aussi-tost qu'ils en voyent les apparences , si l'on est mouillé faire seicher ses habits , & par ce moyen l'on s'en garantit. J'ay veu un garçon d'honneur qui y demeurroit depuis dix-sept ans , sans jamais en avoir esté incommodé que la premiere année faute de s'estre conservé. Mais c'est trop ennuyer le Lecteur de mort & de maladie , il faut dire quelque chose de la joye.



DE LEURS DANSES  
 & Fêtes particulieres &  
 solemnelles.

**L**Es Habitans des Costes d'Afrique sont grands amateurs de chansons, des instrumens, & sur tout de la danse, à laquelle tous les soirs avant se coucher ils passent deux ou trois heures, à cét effet les hommes & femmes se parent de ce qu'ils ont de plus beau, portent quantité de menilles d'or & d'yvoire, accommodent leurscheveux, les hommes tiennent en leurs mains des éventails, faits de queuë de cheval ou d'ele-

phant ( comme les balets de plumes, dont on nettoye les tableaux hors qu'ils font dorrez par les deux bouts ) & se trouvent tous à la place après Soleil couché. Estant assemblez , ceux qui jouient des instrumens , se mettent à un coin , ils se servent d'une espece de tambours creusez d'un tronc d'arbre , d'un roseau qui a plusieurs trous, qui leur sert de flutte, d'un espece de tambour de basque , & d'un instrument approchant de nos guitares, sur lequel ils étendent six cordes de roseaux , & qui tous ensemble font une simphonie assez grande : les hommes & les



femmes au son de ces instrumens se separent chacun de son costé , & deux à deux opposez l'un à l'autre , s'approchent & se reculent en cadence , faisant claquer leurs doigts, gesticulans de la teste, se disans de petits mots à l'oreille , & remuans cét éventail passent ainsi le temps. Cette danse approche fort du filoux que l'on danse en France. Quelques femmes ou filles prennent un cerceau qu'elles jettent à terre , autour duquel elles sautent , & en passant l'élevent avec le bout du pied, à quoy ils prennent si grand plaisir, qu'ils ont des écolles parmy eux  
pour

pour apprendre à danser.

Outre leurs Dimanches ils ont des Fêtes particulieres, dans lesquelles ils ont aussi des danses particulieres, car pour celles qu'observent les Rois, j'en parleray dans leur chapitre.

Je vis à *Frederisbourg* le vingt-fixième Avril une de ces festes, qui d'ordinaire sont instituées en memoire de quelque avantage arrivé à l'Etat. Celle-cy estoit celebrée par le gendre du Roy de *Fetu*, qui l'année auparavant au mesme jour avoit gagné une bataille contre le Roy d'*Acanis*, & le Seigneur d'*Abrambou*, dans laquelle au

Exemple  
d'une  
danse.

rapport du General de Dan-  
nemark, il estoit resté sur la  
place plus de quinze mil  
hommes , tant de part que  
d'autre. La feste commença  
à *Cap-Corse* , où demeure le  
gendre de ce Roy , qui fit  
grand festin, & largesse à tous  
ceux qui vouloient s'y trou-  
ver , tout ce jour les sujets de  
ce Roy ne songeans qu'à se  
divertir. Il vint l'achever le  
soir au Chasteau de *Frederis-  
bourg*. L'on s'alloit mettre à  
table , quand à la porte du  
Chasteau l'on entendit jeter  
un grand cry , & à mesme  
temps , sonner du tambour &  
de la trompette qui sont de  
dents d'elephans creusées.

Nous vîmes que c'estoit le gendre de ce Roy, qui venoit precedé de son Tambour, de quinze ou vingt Trompettes, accompagné de douze de ses femmes, & suivy de soixante Esclaves, dont deux portoient de grands boucliers, desquels ils le couvroient, & deux autres ses sagayes, arc, & flèches. Ses femmes estoient vestuës de damas & tafetas, qui les entortille depuis les tetons jusques aux genoux, ayant sur leurs testes quantité de Fetiches, ou petits ouvrages d'or, des brasselets de rasade aux bras & aux jambes, avec des menilles d'yvoire & d'or;

leurs cheveux galamment ajustez à la mode du païs. Ce gendre du Roy estoit ceint d'une piece de tafetas bleu, qui luy passoit entre les jambes, dont les deux bouts par devant & par derriere traïnoient jusques à terre. Il avoit devant luy un petit sabre, en teste un bônnet garni des cranes de ceux qu'il avoit tuez, & tout couvert de plumes; aux bras & jambes des ouvrages d'or, tenant en ses deux mains deux petits éventails, faits de crin de cheval. Comme ils furent dans la Cour après cent fanfares, les hommes se separerent d'un costé, & les femmes de l'autre; les Escla-

ves, Tambour & Trompettes derriere luy qui sonnoient: ils s'approchoient en cadance les uns des autres, & se reculoient de mesme, tournans tantost à droit, tantost à gauche, ce qui dura un demy quart-d'heure. Après quoy il donna à un Esclave ces deux éventails, & prit une sagaye, qu'il fit semblant de darder à ses femmes, qui en faisoient le mesme de leur costé. Ces Esclaves le ferrerent alors de plus près, & le couvroient entierement de leurs boucliers. Cecy ayant duré encore quelque temps, il mit la main au sabre, & courut droit à ses femmes; qui en fi-

rent de mesme avec de petits bâtons , & se mêlerent tous avec ces Esclaves , qui avoient aussi le sabre à la main , & faisoient semblant de se porter de grands coups, ce qui finit par un grand cry qu'ils jetterent & se separerent.

Le General les regala d'eau-de-vie , & il me dit que c'estoit leur maniere de combat. Ce gendre de Roy n'en fut pas quitte pour cinq cens marcs d'or , il s'en alla passer la nuit chez le Capitaine des Mores de *Frederisbourg*, où il demeura jusques au lendemain à midy.

**DE LEURS EXERCICES**

*journaliers, métiers, marchandises & pesches : comme il les exercent ; & du tribut qu'ils en payent.*

**C**omme ils ont parmy eux diverses sortes de métiers, aussi s'y occupent-ils assiduëment, quand il n'y a pas de navires à la coste. Les uns sont orfévres, & y travaillent delicatement, les autres font des canos : ceux-cy vont à la pesche, les autres coupent du bois, cependant que leurs femmes vont au marché vendre leurs denrées aux Marchands des



terres plus éloignées.

Ceux qui viennent négocier à bord, sont pour l'ordinaire Officiers ou Capitaines des villages, qui tous sont Marchands. Ils viennent à bord dans de petits canos fort propres, où deux Mores rament, eux étant assis dans le milieu sur un petit siege, ayant à costé d'eux leurs fabres.

Comme ils sont de differens lieux, aussi en usent-ils différemment : ceux qui sont plus reculez dans les terres, qui ne sçavent pas la langue, ou la maniere de trafiquer avec les Blancs, se servent de Courtiers, auxquels ils donnent

quelque chose pour leurs peines, & c'est dont profitent ceux qui sont au bord de la mer, qui quoy que gros Marchands, ne laissent pas de faire volontiers cette charge, tant ils sont âpres au gain.

Pour l'ordinaire ce sont ceux du bord de la mer, ou à dix lieuës de là, qui acheptent toutes les marchandises des vaisseaux qui viennent à leurs rades, & qu'ils revendent par après, lors que les vaisseaux sont partis, à ceux qui sont plus avancez dans les terres, sur lesquels ils gagnent au moins six pour cent.

A force d'avoir esté trompez, ils sont devenus si fins,

que non seulement l'on ne peut plus les tromper, mais qu'il faut estre sur les gardes, de peur qu'ils ne trompent. Ils ont une si grande connoissance des marchandises, qu'ils distingueront, si une piece de saye a esté teinte à *Leyde* ou en *Harlem*.

Quand ils ont fait emplette, ils importunent & criaillent jusques à ce que l'on leur ait fait quelque present (qu'ils appellent *Daché*). Ce furent les Hollandois, qui les premiers les y accoûtumerent, pour les dégager d'avec les Portugais; mais ce qui n'estoit autresfois que volontaire, ils l'ont fait passer en coustume,

& de telle façon que quelques uns même avant de trafiquer veulent ſçavoir ce qu'on leur donnera.

Ils ont une plaifante ſuperſtition, quand ils viennent trafiquer, ſi un Marchand ſortant de ſa maiſon, éternuë & que par hazard il tourne la teſte du coſté du bras droit, qu'ils appellent, *Eninſan*, ils hazarderont ce jour-là tous leurs biens : que ſi leur teſte tourne à gauche, qu'ils nomment, *Abincon*, quand ils ſçauroient gagner un royaume, ils ne bougeroient pas ce jour du logis.

Superſtition des  
Marchands.

Lors qu'ils retournent du bord à terre, il ſe trouve :

au rivage de petits garçons qui portent les marchandises jusques au logis du Marchád, qui leur donne quelque peu d'or pour leur peine. Ceux qui sont plus éloignez dans les terres, font porter leurs marchandises par des Esclaves, ne se servant point de chevaux ny d'autres animaux, pour porter leurs hardes, qui n'est pas une petite incommodité, venant à bord tel Marchand, qui demeurera à plus de cent lieuës dans les terres : c'est ce qui les oblige ainsi d'aller toujours armez.

La pesche estant leur principale étude, tous les matins

vous voyez fortir vingt ou trente canos , selon qu'il s'en trouve au Port, qui se dispersent par après en mer. Dans chacun il y a ordinairement deux hommes , l'un pour pescher , l'autre pour conduire le canos , auprès d'eux leurs sabres & du pain ; leurs canos sont les plus beaux des costes, peints & enjolivez , & dont ils ont grand soin. Ils y attachent des Fetiches pour les conserver , & lors qu'ils sont de retour de la pesche , les mettent à l'abry sous une halle, ils sont si legers que deux hommes les portent facilement.

Ils sortent ainsi le matin ,

non pas dans la pensée qu'ils prendront plus de poissons; mais parce que le vent vient de terre qui les pousse en mer, & que le soir celuy de mer les ramene en terre: & tous les jours de la semaine, excepté le Dimanche, ils n'y manquent pas, pourveu qu'il fasse beau temps.

Les uns se servent à la pesche d'hameçons, qui est le plus ordinaire, en attachant jusques à vingt à une mesme ligne; d'autres se servent de filets, mais cette façon est aussi rare à la mer qu'elle est ordinaire aux rivieres, & aux étangs qui sont dans le pays. Ils aiment fort la pes-

che de nuit qu'ils font par le moyen des torches allumées, qu'ils graissent avec de l'huile de palme, ou bien de raifine, & harponnent les poissons qui s'en approchent. D'autres se mettent à l'eau jusques au ventre, tenant une torche allumée d'un costé, & de l'autre une espee d'épervier qu'ils jettent sur le poisson qui s'en approche. D'où l'on peut juger combien ils sont industrieux à gagner leur vie, n'épargnant ny soin ny peine pour ce faire. A leur retour, il se trouve de petits garçons sur le port qui les aident à r'apporter & r'accommoder les filets, auxquels ils



donnent quelques petits poissons pour leur peine.

Tributs  
qu'on  
paye aux  
Rois.

Or tant les Marchands que les Pêcheurs, estant à terre, le Receveur du Bureau, où se payent tous les droits du Roy à qui ce Port appartient, & qui se trouve au rivage, & fait porter chez luy le tiers du moins des marchandises achetées pour faire composer le Marchand; car comme ils n'ont point de droits fixez, c'est au Marchand à donner le moins qu'il peut, & au receveur à en tirer le plus. Outre ce droit les Marchands forains, qui ne sont pas du Royaume sont obligez de donner quelquesfois jusques  
à un

à un marc d'or, pour avoir passage libre sur les terres d'un autre Roy.

Mais ceux qui demeurent au bord de la mer ont ce privilege de ne payer aucun tribut de leur trafic, pourveu qu'il n'excede deux onces d'or, mais s'il excede ils payent comme les autres.

A l'égard du poisson le tribut s'en paye au receveur, qui tous les jours l'envoie au Roy, & pas un pescheur n'ose vendre sans cela, à moins d'une grosse amande, cela estant destiné pour la nourriture de la maison royale; c'est pourquoy les pescheurs font porter le poisson au bu-

Privilege des gens de mer.

Tribut du poisson.

reau, où le receveur a une mesure grande à peu près comme un quart de boisseau, qu'il emplit, & la donne franche au pescheur, & du restant prend le cinquième pour les droits, qu'il fait incontinent porter au Roy par des Esclaves, & en retient pour sa nourriture. Ces receveurs sont pour l'ordinaire les fils, freres, ou proches parens du Roy.



*DES ROIS DV PAYS,  
de leur Cour & authorité, de  
la maniere de vivre avec leurs  
Courtisans, de leurs femmes,  
enfans, quel bien ils peuvent leur  
faire, de la succession du royaume,  
de leurs revenus, & jours  
de festes, de leur mort, sepulture,  
& élection d'un autre Roy.*

**L**ES Rois estant Chefs de tant de peuples, il estoit juste d'en parler dans le premier Chapitre, mais comme je ne les ay point veus, & que je n'en parle que sur le rapport des gens qui y demeurent depuis six à sept ans, j'ay creu devoir traiter ce Chapi-

tre, & les trois autres suivās se-  
parément: ayant veu moy-  
mesme ce que j'ay dit cy-de-  
vant, & diray encore en par-  
lant de la production des ter-  
res. J'ay tiré ces Chapitres des  
Memoires du General & Mi-  
nistre de Frederisbourg, qui  
font dans le Royaume de  
*Fetu*, & comme par toutes  
ces costes, ils observent la  
mesme chose, parlant d'un,  
c'est assez pour tous.

Descri-  
ption du  
Roy de  
Fetu.

Ce Roy à ce que l'on m'a dit,  
est bien fait de sa personne,  
aime les Blancs, & nous l'a  
mesme témoigné: il les con-  
serve autant qu'il peut; âgé  
de quarante-cinq à cinquante  
ans, majestueux, veut estre

honoré & respecté , riche & fort liberal. Il est venu voir dix ou douze fois le Gouverneur de Frederisbourg , à qui mesme il a fait des presens. La liberalité leur est ordinaire en ces quartiers , ils en usent ainsi pour gagner l'amitié de leurs peuples , il entretient grande-Cour , avec laquelle il passe le jour en beuvant & riant dans une grande Sale au milieu de son Palais. Sur le declin du jour il s'assied sur sa porte estant ajusté de menilles , colliers & autres ouvrages d'or, vestu des plus superbes habits que ses Sujets puissent achepter de nous autres , & passe ainsi tout le

jour alors qu'il est en paix ; quelquesfois avec ses femmes, dont le soin principal est de l'ajuster & laver, ayant chez luy tous les soirs le bal.

Obeys-  
fance  
qui se  
rend au  
Roy.

Ils sont tous fort respectez, craints & obeis de telle sorte que quiconque a une fois des-obey au Royne peut posseder aucune charge dans le Royaume ; son autorité s'étend à faire ce qu'il veut, sans que personne ose y trouver à redire.

Plusieurs Esclaves & soldats le gardent & son Palais est grand, poli, & sans comparaison plus beau que ce qu'on void à la coste, il con-

tient plus de deux cens chambres hautes & basses, basties au milieu du village, de grands espaces tout autour, & lors qu'il sort, il est toujourns accompagné d'Esclaves & de soldats, il ne marche point, ses Esclaves le portent sur leurs épaules, & tout le monde tâche à luy plaire.

Pour bien vivre avec ses Courtisans, & les Grands du païs, il faut sur toutes choses, qu'il soit liberal, car ils haïssent les avaricieux, croyãs qu'il est mal feant à une personne de qui tout dépend de ménager, & ne songer que d'amasser de l'or. Cette liberalité consiste en banquets &



festins; c'est pourquoy ils en font souvent à leurs Courtisans; & si les Blancs leur donnent quelque chose, il la leur distribue, si c'est de l'eau-de-vie il la boit avec eux, les preferant en cela à ses femmes & enfans, auxquels pourtant il en fait part.

Femmes  
au Roy.

Il a des femmes autant qu'il veut, qui toutes demeurent au Palais dans des appartemens separez, avec lesquelles il mange quelquesfois, mais rarement. Quand elles sortent, des Esclaves les portent, elles sont superbes jusques au dernier point, tout leur soin consiste à plaire & divertir le Roy. Quelques-unes

unes l'aprefdisné luy tiennent compagnie dans fa Salle, & toutes le tiennent bienheureufes de le laver le matin & l'ajuster, ayant des ferviteurs qui foignent au refte de la maifon. Lors qu'elles l'ont accommodé, elles fe peignent & ajustent leurs cheveux diverfement, font toujours bien veftuës, & quelquesfois tellement parées d'ouvrages d'or, que l'on ne fçait comme elles peuvent les porter.

Ses enfans font nourris aux dépens de l'Eftat tant que leur pere vit. Ils fortent hors du Palais, des Efclaves les portent, & ont toujours avec

eux , des Trompettes un Tambour. C'est à quoy l'on les distingue d'avec le reste des gens qui les respectent & honorent.

Succes-  
sion du  
Royau-  
me.

La succession du Royau-  
me n'est pas hereditaire aux  
enfans , mais au plus proche  
parent du Roy , afin que la  
Couronne ne sorte point de  
la Maison Royale: c'est pour-  
quoy les fils de Roy tant que  
leur pere est vivant , tâchent  
à profiter, & amasser du bien,  
travaillant aussi bien que les  
autres , par dessus lesquels ils  
n'ont autre avantage que ce-  
luy de ne point payer de tri-  
but, & comme ils sont nour-  
ris chez leur pere , ils met-

tent à couvert tout ce qu'ils gagnent. S'ils se marient, le pere ne leur donne que la coûtume des Nobles, ce n'est pas qu'il ne le voulust bien, mais il n'oseroit, & tout l'avantage qu'ils ont, sont des Esclaves, dont le Roy dispose absolument de ce qu'il leur donne. Les premieres charges du Royaume sont toujours pour eux, aussi bien que celles de l'armée en temps de guerre, & pendant la paix, il les envoie en ostage aux autres Rois pour seureté de la paix, & pour apprendre le gouvernement. Quand leur pere est mort, s'ils sont honnestes gens, ils sont confide-

rez; sinon, ils en font moins de cas que des autres, & les parcs mesme les abandonnent; en quoy ils font à plaindre, de dire que leur pere n'ose les enrichir que par des voyes indirectes, quoy qu'il possede de grands biens.

Revenus  
du Roy,

Les revenus du Roy consistent en fruits, poissons, huile, vin de Palme, mil, ris, mays, viande, & autres choses necessaires à la vie, que tous les jours on porte à son Palais, afin qu'il ne songe qu'à se divertir.

Les revenus de l'Estat viennent des doüanes, & des amandes civiles & criminelles, qui luy sont adjudgées (ainsi que

je diray cy-après) que les Receveurs, portent tous les trois mois à son Tresorier, qui fait toute la dépense de l'Estat & de la maison Royale, paye les soldats en temps de guerre, épargne l'or pour servir au besoin, achepste les habits au Roy, à ses femmes & enfans: à cause de cela il ne bouge jamais d'avec le Roy qu'il accompagne par tout, & demeure au Palais. C'est la plus belle charge du Royaume, & ce Tresorier est considéré de tout le monde, plus que les enfans de Roy.

Outre les Dimanches que le Roy passe ordinairement après les Sacrifices, avec ses

femmes & enfans , il celebre encore plusieurs Feftes , où il achepste tout le vin de Palme, que les Paifans apportent au Palais, de la volaille, dont il regale fon Tresorier , fes Courtifans & les Nobles du pays, avec fes femmes & enfans.

Fefte  
des Feti-  
ches.

La premiere & plus celebre fe fait tous les ans au même jour de fon Couronnement ( qu'ils appellent la fefte des Fetiches ). Ce jour il ne prie pas feulement tous les Nobles du païs, mais encore les Rois fes voifins , & les Blancs , qui demeurent fur fes terres , qui luy envoient ce jour des prefens , & y affifent s'ils veulent gagner fon

amitié. Lors qu'ils arrivent il leur fait grand accueil, & grand regal pendant trois jours, qui se passent en danses, bals & festins, n'épargnant rien ces jours-là, de ce qui peut contribuer au plaisir, dans lequel ils se plongent entierement après les Sacrifices, qui se font le matin à leurs Fetiches, & leur avoir mis à manger au pied de quelque arbre, ou d'une haute montagne.

Les autres festes qu'ils celebrent, sont ordinairement en memoire de quelque chose de grand, arrivé pour la gloire de l'Estat, comme du gain des batailles, auxquelles



ils conviét quelquefois les EUROPEËNS, qui en ce cas s'y doivent trouver, pour bien s'entretenir avec eux. Ces Fêtes comme les autres se passent en Festins , danfes & chanfons , où paroist la liberalité du Roy qu'ils font confister dans les festins principalement. Lors que le Roy vient à mourir, ils témoignent leurs regrets par des plaintes, des chanfons lugubres & des cris épouvantables , & après les ceremonies observées, dont j'ay parlé cy-dessus , ils l'exposent en veuë quelques jours , pendant lesquels on luy sert à manger, comme s'il estoit en vie.

Mort du  
Roy.

Lors qu'il commence à sentir mal, deux ou quatre Esclaves l'emportent, & le vont enterrer dans le bois, où il leur plaist, personne n'ayant jamais sceu, où un Roy est enterré. Si quelques-unes de leurs femmes les veulent suivre, ces Esclaves les tuent, & les enterrent avec luy, mettant dans sa fosse ses Fetiches, sur luy ses armes, flèches, arcs, sagayes, ses hardes, & ce qu'il aimoit le plus: à ses costez quantité de vin de palme, de l'huile, du ris, & des autres choses nécessaires à la vie, & par après viennent devant le Palais, sans dire mot) tendre le col, afin qu'on

*Sepulchre du Roy.*

les tuë , croyant en l'autre monde posseder les plus belles charges près du Roy.

Tandis que ces Esclaves vont enterrer le Roy, les Habitans de tous costez tuent des femmes , filles , garçons & Esclaves pour servir , ce disent-ils, le Roy en l'autre monde : si bien que selon le pouvoir d'un Roy , le jour de ses funeraillles, ils tuëront quatre à cinq cens personnes , pour l'aller servir. Que s'il aimoit quelque lieu , ils luy élevent un petit tombeau , où son successeur fait porter tous les ans les choses necessaires à la vie , de peur qu'il n'ait besoin de quelque chose en l'autre monde.

Les funeraillcs achevées, ils élevent son plus proche parent sur le Trofne, avec des cris de joye, le menent au Palais, qui est fermé & gardé dès que le Roy est mort, le mettét en poffeffiô de tous les trefors qu'avoit amassez le deffunt, fans que les enfans y puissent rien pretendre, à quelque titre que ce soit, sinon dans le partage des biens qu'il possédoit auparavant son advenement à la Couronne. Il est bien vray que le nouveau Roy fait toujôurs quelques presens aux enfans du defunt, & a soin de ses femmes, qui se peuvent remarier à des grands Seigneurs du pays. La

Election  
d'un a.  
tre Roy.

Condi-  
tion des  
enfans  
de Roy.

condition de ces fils de Rois est déplorable parmy ces peuples , qu'estant élevez dás la grandeur , s'ils n'ont rien amassé du vivant de leur pere , ils soient par après si miserables, qu'il s'en est trouvé qui ne sçachant rien , & ayant passé toute leur jeunesse dans le plaisir , ont esté obligez de se faire Esclaves pour ne pas mourir de faim.

Ce jour le nouveau Roy fait un banquet à tout le monde , & la feste dure quelquefois quatre & cinq jours , pendant lesquels il traite tout le monde , les Rois ses voisins & les Blancs, qui demeurent

rent en son Royaume , qui l'envoyent feliciter, & font des presens, il prend de nouvelles Fetiches, auxquelles il sacrifie, & tous les ans renouvelle cette feste , comme j'ay déjà dit.

Le plus souvent il change les Officiers pour y mettre de ses parens ou amis, ce qui arrive rarement pourtant ; car s'ils sont vieux , il les laisse mourir dans leurs charges , non pas qu'il les aime , mais seulement pour gagner le peuple par cet exemple de bonté , auquel aussi ce jour-là il fait des largesses. Il fait venir dans le Palais ses femmes &

enfans , qui commencent à ne plus marcher , mais à se faire porter par des Esclaves , en sortant du Palais.

**DE LA NOBLESSE**,  
*de quelle maniere les Rois font la guerre , pourquoy & de quelles armes ils se servent, & de la paix.*

**L**Es Mores aiment si fort le titre de Noblesse , qu'il n'y a rien qu'ils ne fassent pour y parvenir , aussi parmy eux en ont-ils plusieurs fortes. Elle s'acquiert par deux moyens : ou pour avoir rendu quelque grand service à l'Estat , ou pour de

l'argent, si bien qu'un Noir dès qu'il se voit riche, ne songe plus qu'à s'ennoblir, quand mesme il devroit dépenfer tout son bien.

Le jour qu'il doit estre ennobly, il prie tous ses amis, & autres Nobles du pays, qui se trouvent dans le village, & en presence du Roy ou de son Lieutenant, des Esclaves le portent sur leurs épaules tout autour du village. , les femmes sautant, chantant & dansant devant luy jusqu'au soir, qu'il donne à souper à toute la compagnie. Cette feste dure trois jours, au bout desquels il fait present d'un bœuf au menu peuple avec



beaucoup de vin de palme. Ce jour il prend de nouvelles Fetiches , & tous les ans renouvelle cette feste avec ses parens & amis.

L'on dit aussi que tous les Nobles du Royaume ont un certain jour , auquel ils s'assemblent tous les ans , pour se regaler ensemble.

Les Privileges de la Noblesse sont de pouvoir negocier par tout , vendre & acheter des Esclaves, ce qui n'est pas permis aux autres ; avoir des Tambours & Trompettes , les faire joïer quand il leur plaist , & ceux qui sont ennoblis pour quelques belles actions , ont toujours les premieres

premieres charges de l'armée.

Comme les Rois sont en-  
vieux au dernier point , & ja-  
loux les uns des autres , auffi  
pour un rien , ils se declarent  
la guerre : de façon que fi un  
Roy croit feulement avoir  
receu la moindre injure de  
l'autre , il assemble ses Cour-  
tifans , leur expose la chose ,  
eux dás l'espoir du butin con-  
cluënt à la guerre. Dans l'in-  
stant mesme ce Roy envoie  
dénoncer à ses ennemis le  
jour & place du combat , &  
fait avertir tous ses sujets par  
ses Gardes. Pour lors la joye  
paroist universelle , ils se pre-  
parent à ce jour , comme

s'ils alloient aux nopces, s'ajustant & peignant leurs corps de diverses couleurs, & dans ce moment conçoivent tant de hayne contre leurs ennemis, que si l'injure est grande, & qu'ils croyent que la guerre puisse durer, ils mènent avec eux leurs femmes & enfans, avec ce qu'ils ont de meilleur, brûlent leurs maisons, crainte que s'ils perdent la bataille, les ennemis n'en profitent; que si c'est pour peu de chose ils les envoient au village prochain, où il n'y a pas de guerre:

Ils s'assemblent tous au jour assigné par le Roy, les Capitaines avec le casque en

teste , faits à quelques-uns , des cranes de ceux qu'ils avoient tuez dans les guerres precedentes , aux autres de peaux de lyons , ou de crocodiles, chargez de plumes s'ils en ont. Au bras gauche un grand bouclier de peau de tygre ou de bœuf , à la main droite une sagaye , n'ayant qu'un petit linge qui les cache pardevant, afin que rien ne les empesche quand ils seront au combat, devant eux leurs sabres , à costé & derriere leurs Esclaves avec des arcs & flèches , & un sabre au costé. Le menu peuple est armé de haches & de sabres , & depuis qu'ils fre-

quentent les Européens, qui leur ont vendu des mousquets, ceux qui en ont se mettent à la teste de l'armée.

Estant en presencel'une de l'autre, ils jettent un grand cry, dardent leurs sagayes, tirent des flèches sans nombre, se couvrant de leurs boucliers contre les coups de leurs ennemis. Lors qu'ils en viennent au couteau, ce ne sont plus des hommes, mais des demons acharnez les uns contre les autres, jusqu'aux femmes & petits enfans, qui les excitent par leurs cris, qui se mêlent aux Trompettes & Tambours,

qui ne cessent point de joüer. La mêlée dure tant qu'un party cede à l'autre , qui se voyant entierement victorieux, cesse la boucherie pour faire des prisonniers qui deviennent Esclaves, & ne peuvent jamais recouvrer leur liberté pour quelque somme que ce soit.

Aprés le combat, quelques-uns pour montrer combien ils hayssioient leurs ennemis , mangent ceux qu'ils ont tuez , & tous leur coupent les mâchoires qu'ils pendent après devant leurs portes pour marque d'honneur. C'est aussi le premier degré pour parvenir à la Noblesse.

Comme leur guerre se fait pour peu de chose, aussi le plus souvent n'est ce qu'un feu de paille, qui s'éteint aussi-tost qu'il s'allume. Ce n'est pas que quelquesfois elle ne dure, mais rarement cela arrive. Si donc après une bataille, ils veulent conclure une bonne paix, ils conviennent d'un lieu, où ils se trouvent, auquel ils font apporter leurs Fetiches, & jurent sur elles de ne se vouloir plus, de mal de ne conserver aucunes rancunes, ny se souvenir du passé qu'ils oublient tout à fait, & pour seureté de leurs paroles, ils envoient des ostages les uns

La paix  
comme  
elle se  
fait.

aux autres, qui sont ordinairement les fils des Rois, ou s'ils n'en ont point, les Principaux du pays: & le reste du jour, les deux partis ne songent qu'à rire, chanter, danser, sauter & faire bonne chere, après quoy le negoce recommence entre eux, comme auparavant sans qu'ils songent à ce qui s'est passé.

Comme nous estions dans le pays, la guerre y estoit fort allumée pour le sujet suivant.

Abrambou est une seigneurie, qui a sous elle six villages independans des Rois, & ne relevant que de l'Empereur *Achim*, ou d'*Acanis-*

Exemples des motifs de guerre.



*Grande.* Le predecesseur de celuy qui la possedoit, qui estoit mort il y avoit environ quatre ans, voloit les Marchands du petit *Acanis*, & l'or de tous ceux qui passoiēt sur ses terres, sans que pour raison de ce pas un de ses voisins osast luy declarer la guerre, tant il estoit craint pour sa force & son grand courage. Après sa mort ceux d'*Acanis* demanderent à son successeur la restitution des biens que son predecesseur avoit volez, dont il jouïssoit, ce qu'il leur refusa. Ceux d'*Acanis*, sur ce refus luy declarerent la guerre. Le fils du Roy de *Fetu*, estoit pour lors dans

*Acanis*

*Acanis*, & se trouva dans la premiere bataille, où il fut tué. Son pere n'ayant que ce frere là, qui promettoit beaucoup, en fut si fort animé, qu'il se joignit avec ceux d'*Acanis* contre ce Seigneur d'*Abrambou*, de qui les alliez prirent aussi le party, de sorte que la guerre duroit depuis quatre ans, & avoit déjà emporté plus de soixante mille hommes, ce qui empêchoit tout le commerce. Les Generaux Anglois, Danois & Hollandois, tâchoient par tous moyens à terminer leur differend. Et ce fut en memoire d'une bataille gagnée par le Roy de *Fetu* con-

tre *Abrambou*, que se fit la feste à *Frederisbourg*, dont j'ay parlé tantost. Il y avoit encore querelle entre le Roy de *Fautin* & celuy de *Sabou*, à cause d'un noble de *Fautin*, qui s'amouracha de la femme d'un Noble de *Sabou*, laquelle il enleva. Le differend ne se pouvant terminer à l'amiable, l'un & l'autre des Rois en pretendant la connoissance, s'estoient sur ce si fort échauffez, qu'ils se faisoient la guerre, tâchant de se surprendre, ainsi que j'ay dit à *Eniacham*. Car ils n'en viennent pas toujours aux batailles rangées, mais le plus souvent tâchent à se surpren-

dre, brûler, piller les villages, & faire des prisonniers.

Le General de Dannemarc me dit qu'un Gentil-homme, peut faire la guerre à son Roy même, tant les Mores aiment à gagner : car ils n'ont nulle amitié l'un pour l'autre, donnant à peine de l'eau aux bleffez, qu'ils laissent mourir comme des chiens, le plus souvent abandonnez même de leurs femmes & enfans.

Nous vîmes un malade à Frederisbourg abandonné de tout le monde, & les Mores admiroient comme nous osons l'approcher : nostre Chirurgien le guerit, son mal estant une oppression d'esto-

Des  
bl. Fez. &  
malades.

mach. Retournant à terre, nous le vîmes boire avec les autres, qui luy faisoient mille caresses, & huit jours auparavant sa femme & ses enfans l'avoient abandonné, parce qu'ils ne sçavoient pas son mal.

DE LA JUSTICE CIVILE  
& Criminelle, & des suc-  
cessions des particuliers.

**L**A Justice ne laisse pas d'avoir lieu parmy ces brutaux, & les crimes y sont punis, non pas capitalement, à moins qu'ils ne soient bien grands.

Pour commencer par le

Criminel, celuy qui sera accusé d'avoir fait un adultère, ou un larcin, sera cité devant le Juge, qui voyant ses defences n'estre pas pertinentes, le condamne sur l'heure à l'amende, qu'il est obligé de payer à l'instant entre les mains du Receveur des doüanes : s'il n'y peut satisfaire, il est vendu comme esclave, & jamais ne se peut rachapter. Si le coupable est en fuite ses parens sont obligez de payer pour luy à moins qu'ils ne veüillent abandonner le royaume, & tout ce qu'ils y ont sans esperance d'y jamais r'entrer. Si c'est pour un adultere ( s'entend avec la pre-

miere femme d'un homme) il est au pouvoir du mary de la repudier, mais il ne la peut faire esclave.

S'il s'agit d'homicide, fratricide, ou contravention aux Ordonnances du Roy : ces causes comme grandes sont portées devant luy, & à moins encore que la chose ne soit bien noire, il ne les condamne qu'en une grosse amende, de laquelle la moitié appartient à ses Courtisans, qui assistent au jugement qui se fait en public, & l'autre moitié est portée à son tresor. Que si le Criminel est jugé digne de mort, l'on le mène hors le village les yeux

bandez , où ils le percent d'un javelot, & luy coupent la teste, qu'ils pendent à un arbre, & jettent le reste de son corps par morceaux.

Si un accusé dans une affaire civile ou criminelle, l'est à faux, & qu'il demande à se purger par serment, en buvant & mangeant sa Fetiche, il y est admis, & si le lendemain il n'est pas mort, celui qui l'accuse en porte la peine, & paye pour luy une grosse amende au Roy. Mais quand il y a plusieurs témoins, qui déposent contre le coupable, il n'est pas receu à jurer.

Ils haïssent à mort l'adulte-



re commis avec leur première femme : c'est pourquoy ils ne le laissent pas impuni, non plus que les autres crimes ; car comme ils se haïssent tous jusqu'à la mort , quelques-fois le pere fera l'accusateur du fils , & le fils du pere. Si un coupable qui aura vuidé le país est pris, il paye une grosse amende , & outre ce est fait esclave , dont il ne se peut rachepter.

De la justice civile.

Dans les affaires civiles , soit pour debte ou autre chose , ils se citent devant le Juge du lieu. Ce que j'ay veu en la personne d'un nommé P I T R E à Frederisbourg, estant devant le Juge, le de-

mandeur parle le premier , à quoy le defendeur répond , & après les repliques des uns & des autres , le juge prononce sur le champ , & il n'y a pas moyen de revenir contre son jugement , qui est executé sans appel.

Quelquesfois il arrive que le Juge trouve la cause si difficile qu'il la renvoye devant le Roy , auquel cas ils conçoivent tant de haine , que du civil ils passent au criminel , se battant en duel , estant secondez de trois ou quatre de leurs amis , s'il en demeure sur la place , les autres sont obligez de vuidier le royaume ; que s'il est pris il est me-

né devant le Roy , qui le condamne à une grosse amende, moyennant quoy il est exempt de toutes recherches. Le Roy luy donnant grace, ce qui a telle vertu que pas un ne luy ose plus rien dire, soit la veuve ou les enfans, à qui la moitié de l'amende appartient, mais s'il n'a pas de quoy payer, l'on le fait esclave, & on le leur livre pour le vendre au païs étranger, après quoy jamais il n'ose r'entrer au païs.

Tous les jours il venoit à bord un nommé JEAN CLASSE Capitaine d'*Aconis*, qui pour s'estre battu en suite d'une affaire civile, & avoir tué

un homme, avoit payé au Roy cent septante marcs d'or.

Les Juges sont ordinairement les Capitaines des villages, afin que le Roy n'ait pas tant de monde à payer, & qu'il revienne davantage au tresor, pour les festins qu'ils sont obligez de faire.

Pour les successions qui font la plus-part de nos procez, jamais cela n'arrive parmi eux, estant toujours le plus proche parent qui herite à l'exclusion des femmes & enfans qui n'en ont rien, & quelquesfois sont obligez de servir pour gagner leur vie, quoy que le pere fût fort ri-

Des Ju-  
ges.

Des suc-  
cessions.

che, ce qui fait pitié.

C'est pourquoy de bonne heure ils les accoustument au travail, afin que's'ils viennent à mourir, ils puissent gagner leur vie, & qu'ils ne soient pas obligez de se faire esclaves pour vivre. Les femmes se remarient, ou si elles sont jeunes se prostituent, ou se font servantes des Nobles, qui sont tous Marchands, & les plus riches du país.



DES ANIMAUX,  
Oiseaux & Poissons qui  
s'y rencontrent.

**D**Ans les Royaumes cy-  
dessus, il se trouve Des ani-  
maux.  
peu d'Elephans, mais quan-  
tité de lyons, tygres, leo-  
pards, pantheres & autres  
bestes dangereuses. La terre  
nourrit des bœufs, des vaches,  
qui sont petites: des cochons,  
chèvres, moutons, cerfs,  
chevreüils, sangliers, daims,  
lièvres, agoutils, & autres  
bons à manger, outre quan-  
tité de civettes & de singes  
de diverses façons.

Dans les terres, il se trou-

ve des dragons, de gros lezards bons à manger, des serpens de grandeur démesurée, des crocodiles, & des cameleons. Ces derniers sont de la grosseur des lezards verts de France, & ne changent pas comme on dit, mais comme ils ont la peau unie comme une glace de miroir, ils reçoivent toutes sortes de couleurs qu'ils réfléchissent par après, ce qui a fait dire qu'ils changeoient à tous momens.

Des oiseaux.

Les oiseaux sauvages sont des aigles, dont il s'en trouve de plusieurs sortes, mais il y en a une espèce fort rare, qui ne se trouve qu'au royaume.

me d'*Acara*, que les Hollandois appellent, *Couronne*. Cét oiseau a le plumage d'un Paon, les jambes d'une cico-gne, le bec d'un heron, & dessus la teste un bouquet de plumes qui fait une couronne. Le Commis d'*Acara* en envoya un à Frederisbourg en vie, & un mort qui est bon à manger: il envoya le vivant au Roy de Dannemarc. C'est d'ouè viennent les perroquets gris aux aîles, & queuë rouge que nous voyons, & qui parlent si-tost. Les perraquittes sont admirables à voir, elles ont la teste & le corps verd, petites comme une linotte, les pieds & le



bec de perroquets, bordez d'un rouge oranger, comme les chardonnerets, le chant n'en est pas agreable, quelques uns disent qu'ils parlent. Ils ont une infinité d'autres petits oisillons de toutes couleurs, noirs, rouges, bigarrez qu'ils prennent avec des rets.

Les oiseaux bons à manger, sont des poules, pintades, pigeons, oyes, canards, phaisans, perdrix, mais plus petites que celles de France, des paons, grives, gruës, ramiers, tourterelles, & il y a des abeilles en quantité. L'on peut dire qu'ils ont tout ce que nous avons hors les alloüettes

alloüettes dont je n'ay point veuës.

Comme j'ay cy-devant <sup>Les poissons.</sup> parlé de leur maniere de pescher: je ne parleray que des poissons qui se trouvent à la coste, ne pouvant rien dire de ceux des rivieres, ou des estangs du pays.

Ceux de mer sont des Dorades, bonittes, corcovades, jacos, qui sont gros comme un veau, des brochets de mer, cabillao ou merlu, du Ton, d'une espece de faumon & des rayes. Pour des petits ils en ont sans nombre & des sardines qui sont excellentes & grasses.

Les petits poissons volans

sont tres-bons à manger, & la chair en est fort blanche. Les plus grosses huïstres, dont il y a quantité le long de ces costes sont comme les plus petites de France, mais fort delicates , aussi bien que le coquillage.

Il fait dangereux de se baigner le long de ces costes, sur tout approchant de saint Thomé pour la quantité de requiem qui s'y trouvent.

Depuis le Capverd jusques à saint Thomé il s'attache un poisson à la quille du vaisseau, que les Hollandois appellent poisson d'ordure , à cause qu'il ne vit que de ce que l'on jette au rebord. Il a la

forme d'un groudin, mais est plus long, & sans écailles, il a la peau d'anguille, aussi on l'écorche, & il a le goût & la graisse de l'anguille. Il s'attache si fort au vaisseau par le moyen d'une placque qu'il a au dessus de la teste large de trois doigts, & longue de huit, faite comme du chagrin, qu'il n'y a point d'homme qui le puisse arracher d'où il s'est attaché.



**DES FRUITS DV**  
*pays , des herbes que pro-*  
*duit la terre, du pain , du mil*  
*& mays, comme ils le sement,*  
*& du sel qui s'y fait.*

**L**Es fruits que l'on man-  
 ge le long des costes,  
 font des bananes , bacchos,  
 citrons, oranges, ananas, co-  
 cos, & figues, & encore de  
 ces trois derniers s'en trou-  
 ve-il peu.

Le General de Dannemarc  
 a fait faire un jardin dans une  
 vallée éloignée d'une portée  
 de mousquet du Chasteau, où  
 les choux & les laictuës ro-  
 maines viennent bien: les

melons y font excellens , la terre est par tout couverte de pourpier , & produit en certains endroits une herbe qu'ils appellent , tetié, dont la feüille & la tige ressemblét à nostre navette , le goust à l'oseille, bonne à manger , & souveraine pour l'estomach.

Les patates y font communes, les Hollandois , qui en ont apporté chez eux, les appellent artichaux de terre, parce qu'elles ont le goust de l'igname, qui est une grosse racine fort blanche par dedans , & que l'on coupe par tranches comme les raves en Limosin. Cest le pain des pauvres & des payfans de ce

pays. Les fèves & pois de diverses sortes de couleurs, rouges, noirs, violets, gris & autres petits, comme les lentilles, y sont en abondance, faciles à cuire, & bonnes à manger.

Du pain.

Ils font du pain de trois différentes semences: les uns l'aiment de ris, qui est très-blanc, mais pesant sur l'estomach: les autres de petit mil, qui est plus brun que le nôtre, mais qui n'a pas bon goût, quand il est fait de cette semence seule: les autres de mays ou bled de Turquie qui est bon, & le plus commun, mais qui a encore meilleur goût, si l'on en mêle la

farine avec celle du mil, qui le rend appetissant, & luy donne la vertu de nostre seigle en Europe. L'on s'accoutume facilement à celuy cy.

Quand le mois d'Avril approche, ils vont trouver ce luy qui recevoit les deniers du Roy pour avoir permission d'aller semer ( car tous les champs appartiennent au Roy ). La permission obtenüe, ils vont de costé & d'autre arracher les petits buissons, qui croissent dans les terres, qu'ils labourent ensuite avec des besches jusques à deux fois, & les laissent reposer un jour ou deux, au bout desquels ils sement

Du may  
& comme ils le  
sement.



premierement , le ris, mil, ou  
mays du Roy ou du Gouver-  
neur, & en suite le leur.

Lors qu'ils ont achevé de  
semer, ils amassent tous les  
petits buissons qu'ils brûlent  
le soir au coin du champ,  
chantant, sautant & répan-  
dant du vin, de Palme autour  
à l'honneur de leurs Fetiches,  
afin qu'ils ayent une heureu-  
se moisson. Le bled paroist  
dans huit jours & trois mois  
après ils le moissonnent. Ceux  
qui n'ont point semé font dás  
ce temps leur provision pour  
l'année : ceux qui en ont, &  
qui sont obligez d'aller au Re-  
ceveur, luy portent le cens,  
qui est un peu d'or suivant ce  
qu'il

qu'il juge raisonnable, que ce receveur porte en suite au Roy, qui pour recompense luy fait bonne chere.

Le mays ou bled de Turquie aime les costeaux, le mil & le ris veulent estre semez dans les valées: ils plantent leurs mays comme nous faisons nos pois, mais pour le ris & le mil, ils le semēt de même que nous semōs le bled.

Le long des costes, je n'ay point veu de fleurs, hors une, <sup>Des fleurs.</sup> dont la tige & la feuille sont aussi grādes & larges que celle de la moutarde: sa fleur a une couleur de feu admirable, <sup>apporte</sup> approche de la tubereuse, mais n'a aucune senteur:

elle est fort commune à S. Thomé.

Du sel. Leur sel est meilleur, & plus blanc que le nostre, ils le font en grande quantité aux mois de Janvier, Février & Mars, qu'ils portent en suite dans les terres plus éloignées, dont ils font bonne composition; mais il a ce défaut de ne pouvoir endurer la grande chaleur, qui le rend acre & amer.



DE L'OR, OV IL SE  
trouve , comment, & des ou-  
vrages qu'ils en font.

**L'**Or que l'on apporte  
en si grande quantité de  
ces costes, qu'il leur a don-  
nés le nom de Coste d'or, se  
prend en differents lieux.

Celuy d'A'xime passe pour  
le meilleur, & est du titre de  
vingt-deux à vingt-trois qua-  
rats.

Celuy d'Acara ou de Ta-  
son est un peu moindre.

Celuy d'Acanis & d'Ache-  
ma suit. Et le dernier de tous  
est celuy de Fetu.

De dire comme il se tire,

l'on n'en sçait rien que par le rapport des Noirs , qui se trouve bien different.

Celuy d'Axime se prend parmy le sable des ruisseaux, aussi bien qu'à Achema. Ce n'est que de la poudre , & l'on peut juger que si ces gens fouilloient le pied des montagnes , d'où sortent ces ruisseaux ils en trouveroient quantité , puis que de leur confession , lors qu'il pleut, ils trouvent davantage d'or, d'où est venu cette superstition de prier leurs Fetiches d'envoyer de la pluye , afin qu'ils ayent plus d'or, comme j'ay dit cy-devant.

Celuy d'Acara vient de la

montagne de Tafou distante de trente lieuës de cette place, qui sont trois journées dans les terres. Un Capitaine Noir m'y voulut mener, & laissoit le fils & le frere du Roy de ce lieu en ostage: mais comme nous estions pressez de partir, l'eau nous manquant, je n'y pûs aller. Il nous dit que la mine appartenoit au Roy que l'on n'avoit qu'à creuser la montagne, que ceux qui le tiroient en avoient la moitié, & le Roy l'autre, & du consentement universel des Noirs, il a un morceau d'or devant sa porte, tiré de cette montagne, plus gros qu'une bari-

que, qui sert de Fetiche au païs.

Le teneur de Livres à Frederisbourg, qui a esté plusieurs fois à Fetu & Acanis-Petit, m'a dit que ces deux Rois avoient à leurs portes, chacun une fetiche d'or, non pas si grosse à la verité que celle du Roy de Tafou, mais de la grosseur d'un boiffeau.

L'or d'Acanis & de Fetu se trouve dans la terre qu'ils fouillent, les uns plus avant, les autres moins. Celuy qui découvre une mine, la moitié luy en appartient, & l'autre au Roy. Il n'est du titre que de vingt & vingt un quarats.

Les uns & les autres ne le purifient pas, mais l'apportent à bord, comme il se tire de la terre.

Le General de Danne-marc a un morceau d'or de la montagne de Tafou, qui pèse dix sept marcs, quelque seizième d'once. C'est un present que le Roy d'Acara luy fit, quand son armée fut battuë par le Seigneur de l'Acara, & qu'il se sauva dans le fort des Danois.

Quand les François y furent, & les Portugais, ils ne connoissoient point la valeur de l'or, mais depuis qu'ils ont veu tant de Nations, sur tout les Hollandois, estre si



ardens à en avoir , ils ont commencé à le tenir cher, & l'estimer davantage , en forte qu'ils ont levé la creste, & se tiennent si fiers quand ils en ont beaucoup, qu'ils sont insupportables.

Pour l'augmenter, ils y font plusieurs fourberies , mêlant du cuivre par petits morceaux qu'ils appellent, *Quaquara*, ou le mélangent à la fonte, sur tout à *Comendo*, où sont les plus grands trompeurs de la coste. Cela ne se pratique ordinairement que par les petits Marchands : c'est pourquoy il faut y prendre bien garde, car il n'y a point de ruses ou de fourbe-

ries, qui puissent tomber sous le sens humain, qu'ils ne mettent en usage pour tromper les estrangers.

Ils ont voulu imiter les Européens dans leurs ouvrages, en quoy ils ont tellement reüssi, qu'ils surpassent de beaucoup les meilleurs ouvriers d'Europe. Ils ont des limes plus fines que les nostres, & la fonte aussi delicate que les ouvrages de Filigranne.

De leurs  
ouvrages  
d'or.

Le Roy de *Fetu* a une cuirasse & un casque d'or fait d'une maniere admirable. Entre autres choses ils font quantité de menilles d'or à jour, & de ces petites Fetiches qu'ils mettent sur leurs

testes, minces comme du papier. Mais sur tout ils reüssissent aux cordons de chapeau, dont le fil est fin comme les cheveux. Les Rois ont de la vaisselle d'or, & leurs Orfévres font tout ce qu'ils veulent, & qui leur vient dans la teste.

Les femmes & filles des Rois & Marchands ou Nobles du pais, sont si fort chargées de bagues, menilles & Fetiches, sur tout lors qu'elles vont au bal, que telle portera sur soy en ces bagatelles vingt & vingt-cinq mars d'or, & les hommes trente & quarante.

A Terre il est si commun,

que cela est surprenant. Un Roy le jour d'une Feste solennelle dépensera deux cens marcs d'or, & quelquesfois plus en festins ; c'est pourquoy les Noirs les veulent liberaux, afin qu'ils en fassent souvent, & que par ce moyen l'or ne demeure pas en ses mains, mais se répande par tout le Royaume.

La cherté des vivres servira d'exemple pour faire croire ce que dessus, puis qu'un poulet fricassé, si vous l'achetez des Mores couste deux écus, le pot de vin de palme pur, comme il sort de l'arbre un écu, ce qui n'est que trois chopines de Paris.

Entre eux ils ne sont pas fiers, mais dans la pensée qu'ils ont que les Blancs gagnent le triple sur ce qu'ils leur vendent, ils tâchent d'en faire de mesme de tout ce qui s'y vend. Le poisson est à meilleur compte, & pour dix sols l'on a pour nourrir tout au moins douze hommes.

Quoy que j'aye sceu faire, je n'ay pû jamais rien apprendre de plus positif pour ce qui regarde l'or, & la maniere de le tirer des mines. Parlez-en à cent, ils le diront tous de differentes façons, non pas qu'ils ne le sçachent, mais parce qu'ils celent la

verité dans la défiance per-  
petuelle qu'ils ont des Blācs.

*DV RETOUR DV*  
*Vaisseau en Europe.*

**L**Es profits immenses qui  
se font sur ces costes es-  
tant connus d'un chacun , il  
feroit inutile d'en parler ; puis  
que d'un consentement ge-  
neral tout le monde tombe  
d'accord que ces voyages  
font les plus avantageux , &  
les plus certains que l'on  
puisse faire , outre que les ef-  
forts extraordinaires qu'ont  
faits toutes les Nations d'Eu-  
rope pour s'en rendre maif-  
tresses absoluës , chacune en

son particulier, font des preuves invincibles contre ceux qui soustiendroient le contraire, ainsi que je feray voir dans les remarques suivantes, après avoir dit un mot de nostre retour.

Le commerce achevé, nous levâmes l'ancre de devant Frederisbourg le vingt-neufième Avril (comme j'ay cy-devant dit) & fîmes voile pour S. Thomé, Isle appartenante aux Portugais, située directement sous la ligne, pour nous y fournir des rafraichissemens necessaires dâs un si long trajet. Nous courûmes les deux premiers jours l'Est quart de *Sud*, les

deux suivans l'Est Sudest, & les deux autres l'Est. Au bout desquels nous découvriſmes S. Thomé, & mouillafmes près le Chasteau le fixième May, sept jours après nostre départ de devant Frederisbourg ayant fait fix-vingt lieuës.

*SAINTE THOME' ISLE  
sous la ligne & sa description.*

**L**E lendemain huitième, nous allafmes voir le Gouverneur, qui nous fit grand accueil, mais ne nous voulut jamais permettre d'aller à la ville. Il nous fit regaler au Chasteau par son Lieute-  
S. Tho-  
mé,



nant , ne l'ayant pû faire luy-mefme à caufe de fa maladie.

C'est un petit homme bien pris dans fa taille de quarante à cinquante ans , nommé d' A C O S T A , fier , mais fort civil. Le foir un Capitaine du Fort vint avec nous à bord , auquel nous donnafmes un estat des rafraichiffemens que nous demandions que le Gouverneur nous fit livrer à bord le dernier jour des Rogations.

Pendant tous les jours que nous fufmes moüillez fous le Fort , nos gens allerent faire de l'eau dans une petite riviere , qui fe jette en mer au  
pied

pied du Chasteau, qui est la meilleure de toute l'Afrique s'estant conservée un an après aussi bonne que le premier jour. Durant ce temps pas un de nos gens ne fut dans les terres, hors moy qui eut cét avantage, comme estant François.

J'y couchay trois jours, & comme je priois le Gouverneur de permettre que l'Escrivain vint à terre pour y faire son bon jour, il me dit que pour moi il m'estoit libre d'aller par tout, & acheter pour mon particulier ce qui me plairoit, mais que pour l'Escrivain, il ne pouvoit le permettre, attendu qu'il estoit

Flamand ; que si nostre équipage eust esté composé de François , il nous auroit donné toute sorte de liberté ; mais que les Portugais avoient trop de lieu de se défier des Hollandois pour permettre qu'ils allassent à terre , ce qui ne s'estoit point pratiqué depuis que les Portugais avoient repris l'Isle , dont la ville commençoit à se rebâtir, & où l'on remarquoit par tout les vestiges des incendies que les Hollandois y avoient faits, sur tout aux Eglises qui y sont tres-belles.

L'Isle de saint Thomé peut avoir            lieuës de circuit,

où il y a un Evesché, dont la Cathedrale que l'on rebâtissoit, est aussi grande que S. Mederic à Paris, mais plus belle, & le Chapitre & la Musique sont entretenus par le Roy de Portugal: Ce que j'y trouvoy de surprenant outre les Prestres Noirs, c'est que de petits Mores qui servent d'Enfans de Chœur, tiennent leur partie dans la Musique, & chantent aussi juste qu'en France, sans avoir de livres, ce que je remarquay à la procession le premier jour des Rogations. Tous les Mores y sont Chrétiens. La ville peut contenir environ 500. maisons, la plus-

part de bois, depuis l'incendie des Hollandois qui la prirent.

Tout le monde dit qu'elle est mal saine, mais en recompense les choses necessaires à la vie, s'y rencontrent si bonnes, & en si grande abondance, que cela est admirable dans un climat si chaud, & dont l'air est si mauvais. Le sucre qui en vient, est vanté par tout le monde.

La Citadelle est bâtie au bord de la mer, dont le port regarde le Nord à l'Est de la ville, dont elle n'est éloignée que d'une mousquetade. Sa forme est quarrée, fortifiée de quatre grands bastions royaux

revestus de pierres de taille, bordez de soixante pieces de Canon de fonte verte, depuis huit jusques à quarante-huit livres de balles. Comme tant de gens en ont parlé, ce seroit ennuyer le Lecteur que de repeter ce qui a déjà esté dit.

Nous levâmes l'ancre, pour mettre à la voile pour Europe le jour de May feste de l'Ascension, après avoir salüé la forteresse de cinq coups de Canon, qui rendit le salut de trois, & courûmes le *Sudouest* du vent de *Sudsudest*, qui regne le long de ces costes. Le lendemain nous découvristes A-

*nabou*, autre Isle appartenante aux Portugais, située au de latitude *Sud*, où nous commençâmes nostre route *Ouest* que nous changeâmes suivant que nos Pilotes le jugeoient à propos.

Nous passâmes par derriere l'Angleterre, coastoyâmes les Isles de *Ferro* appartenantes aux Danois, situées

& les Costes de *Norvege*, où nous rencontraâmes des vaisseaux Hollandois. qui nous dirent que la paix se traittoit à Breda, qui est la chose que nous ayons veuë la plus remarquable.

Nos Pilotes s'estant trom-

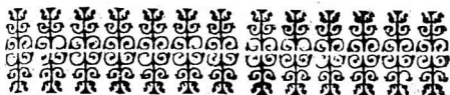
pez dans leur route plus au vent de deux cens lieuës qu'ils ne croyent , je ne diray rien de nostre route.

Enfin le vingt-neufiême jour d'Aouſt, nous nous trouvaſmes à l'emboucheure du *Texel*, où noſtre vaiſſeau fut obligé d'attendre juſques au premier jour de Septembre qu'il y entra, ne l'ayant pû faire auparavant à cauſe du vent contraire, & le quatriéme enſuivant mouïlla devant *Amſterdam*, où les Officiers hors le Capitaine & l'Eſcrivain eſtoient arrivez dès le dernier jour d'Aouſt dans des chaloupes à rames, qui vienent ordinairement au de-



vant des vaisseaux, qui veulent entrer au *Texel*. Nostre voyage ayant duré tant à l'aller, sejour que retour neuf mois & demy, sans aucun risque, ny avoir perdu qu'un seul homme, qui mourut en repassant la ligne d'une dissenterie qu'il avoit prise à S. Thomé par la quantité de sucre & de confitures, qu'il avoit mangé le reste, tant des Officiers que de l'équipage ayant toujours esté sain, dispos & gaillard sans aucune maladie, dont Dieu soit loüé.

REMAR



# REMARQUES

## SVR LES COSTES

*d'Afrique ; & notamment sur la Coste d'Or, pour justifier que les François y ont esté long-temps auparavant les autres Nations.*



A plus commune opinion a donné jusques à present cét avantage aux Portugais, d'avoir paru les premiers , qui ayent découvert & habité ces costes, mais

c'est une vieille erreur, qui a pris sa naissance & son accroissement dans la longue possession qu'ils en ont eüe, & le grand pouvoir qu'ils s'estoient donné parmy ces peuples. Cette gloire est deuë aux françois, & sur tout aux Dieppois, qui y ont navigé plus de soixante ans avant que les Portugais en eussent eu la connoissance.

Comme la France commençoit à respirer sous Charles V. des guerres & mal-heurs qu'elle avoit soufferts sous le Roy Jean son pere, les Dieppois de tout temps addonnez au commerce, attirez par le profit qu'ils y trouvoient, &

la commodité de leur Havre , se refolurent aux voyages de long cours , de passer les Canaries , & de costoyer l'Afrique. Pour cét effet ils equipèrent au mois de Novembre de l'année mil trois cens soixante & quatre deux vaisseaux, du Port d'environ cent tonneaux chacun, qui firent voile vers les Canaries , & arriverent vers Noël au Cap-Verd, & mouïllerent devant *Rio Fresca* dans la Baye, qui conserve encore ce nom de BAYE DE FRANCE.

Les François  
vont en  
Afri-  
que  
en 1364

Les Noirs de ces costez, aufquels jusques là les Blancs avoient esté inconnus accouroient de tous les costes pour

les voir , mais ne vouloient point entrer dans les vaisseaux, jusques à ce qu'ils eussent remarqué que ces gens, bien éloignez de leur faire du mal , les careussoient , & leur avoient apporté quantité de bagatelles , dont la veüe les surprit. Pour lors commençant de s'appriivoiser , ils apportèrent du morphi ou de l'yvoire, des cuirs & de l'ambre gris , qu'ils échangeurent pour ces bagatelles. Les Dieppois voulant pousser plus avant , en faisant voile firent comprendre à ces Noirs que les années suivantes , ils retourneroient , & qu'ils fissent provision de ces

marchandises, ce que les autres leur promirent.

Au sortir de *Cap-Verd* (qu'ils nommerent ainsi, comme j'ay dit, pour la verdure eternelle qui l'ombrage) ils coururent le *Sudest*, & arriverent à *Boulombel*, ou *Sierra-Leoné*, ainsi que depuis l'ont nommé les Portugais. Delà ils passerent devant le *Cap de Moulé*, d'où les Habitans de ces deux places & de toute la coste furent fort étonnez, croyant que tous les hommes estoient Noirs, & enfin ils s'arresterent à l'emboucheure d'une petite riviere près de *Rio-Sextos*, où est un village qu'ils nommerent le *Petit-Dieppe*, à cau-

se de la ressemblance du havre & du village, situez entre deux costeaux. Là ils acheverent de prendre leurs charges de morphi, & de ce poivre appellé malaguette; & l'année suivante mil trois cens soixante-cinq, à la fin de May furent de retour à Dieppe, ayant fait des profits qui ne se peuvent exprimer, n'ayant demeuré que six mois dans leur voyage.

La quantité d'yvoire qu'ils apportèrent de ces costes, donna cœur aux Dieppois d'y travailler, qui depuis ce temps y ont si bien reüssi, qu'aujourd'huy ils se peuvent vanter d'estre les meilleurs

● Origine  
des ma-  
nufactu-  
res en  
yvoire  
à Diep-  
pe.

Tourneurs du monde en fait d'ivoire.

Ce poivre dont j'ay parlé, qu'ils prirent à *Rio-Sextos*, & au *Petit-Dieppe*, fut éprouvé par les Medccins, & comme le poivre n'estoit pas si commun qu'à present, ne nous estant apporté que par la Méditerranée, ils trouverent que peu s'en faloit qu'ils ne fussent semblables, & que celuy-cy ne pouvoit faire aucun mal, ce qui fit que l'on s'en servit fort long-temps.

Au mois de Septembre ensuivant, les Marchands de Roüen s'associerét avec ceux de Dieppe, & au lieu de deux vaisseaux en firent partir qua-

Les François  
retour-  
nent en  
Afrique.



tre, desquels deux devoient traiter depuis le *Cap-Verd* jusques au *Petit Dieppe*, & les deux autres aller plus avant découvrir les costes.

La chose ne fut pas executée, ainsi que l'on l'avoit projetée ; car un de ces vaisseaux qui devoient passer plus outre, s'arresta au grand *Sestre*, sur la coste dite *Malaguette*, y trouvant une si grande quantité de ce poivre, qu'il crut devoir en charger, & qu'il ne pouvoit faire plus grand profit ailleurs. Il en prit sa charge, & l'autre poussa plus outre. Le grand accueil, & la douceur, avec laquelle les Habitans de ce

lieu les receurent, joints à la riviere & à la richesse de ce poivre, firent qu'ils appellerent ce lieu Paris. Les deux autres cependant faisoient leurs charges sur ces costes, où ils avoient déjà esté, & à trois semaines l'un de l'autre retournerent au bout de sept mois richement chargez de cuirs, d'yvoire, & de ce poivre qu'ils porterent en suite chez les autres Nations.

Le quatriéme vaisseau passa la Coste des Dents, & poussa jusques à celle de l'or, d'où il en rapporta quelque peu, mais quantité d'yvoire. Comme ces peuples ne leur avoient pas fait si grand accueil que

Les  
François  
vont à la  
Coste  
d'or.

les autres, sur tout ceux de la Coste des Dents, qui sont tres-méchans, les Marchands sur le rapport de leurs Commis, se bornerent au Petit-Dieppe, & au grand Sestre ou Paris, où ils continuerent d'y envoyer les années suivantes, & mesme une colonie. D'où vient qu'encore aujourd'huy le peu de langage que l'on entend de ces peuples, est François.

Le grand profit qui se trouva dans le debit de ce poivre, donna envie aux Estrangers de faire ces voyages, & d'aller eux-mesmes choisir ce qu'ils acheptoient des Dieppoïis; c'est pourquoy environ

l'an mil trois cens septante-cinq, dix ans après que nous y estions, ils commencerent d'y traiter; mais voyant que les François y avoient par tout des loges, comme à *Cap-verd*, *Sierra-Leoné* & *Cap de Moule'*, le *Petit-Dieppe* & grand *Sestre*, & que les Mores les aimoient, de forte qu'ils ne pouvoient souffrir les autres, ils quitterent le commerce, qu'ils reprirent par après, & depuis ont toujourns continué.

Comme le profit commença à diminuer par la grande quantité de marchandises que les François & les Etrangers apportoint de ces cof-

tes , ceux de Dieppe & de Rouën refolurent de renvoyer au meſme endroit plus bas, où ſeize ans auparavant, le premier navire avoit trouvé de l'or.

Les François  
retrouvent  
à la coſte  
d'or.

Pour cela au commencement du regne de Charles VI. en l'an mil trois cens quatre-vingt, ils equipèrent à Rouë un vaiſſeau du port d'environ cent cinquante tonneaux appellé la Noſtre Dame de bon voyage, qui partit en Septembre, quoy qu'il fuſt preſt long-temps auparavant: mais parce qu'ils avoiēt déjà remarqué, que les pluyes qui tombent ſur ces coſtes aux mois de Juin, Juillet &

Aoust, estoient tres-dange-reuses, & causoient plusieurs maladies, dont il estoit mort beaucoup de monde dans leurs habitations.

Ce vaisseau arriva vers la fin de Decembre à la rade des lieux, où seize ans auparavant ils avoient esté. Les Habitans qui avoient reconnu, que dás les terres plus avancées, ils recherchoient les marchandises qu'ils avoient achetées de nous, & que nous les traitions doucement, apporterent quantité d'or, & le vaisseau, neuf mois après, retourna à Dieppe richement chargé. Ce fut ce qui commença de faire fleurir le com-

merce à Roüen.

L'année suivante, ils y envoyèrent jusques à trois vaisseaux, qui partirent de Dieppe le vingt-huitième Septembre, nommez la Vierge, le S. Nicolas, & l'Esperance. La Vierge s'arresta au premier lieu que l'on avoit découvert (qu'ils appellerent la *Mine*) pour la quantité d'or qui s'y apportoit des environs. Le saint Nicolas traitta à *Cap-Corse* & *Mouré*, au deffous de la Mine, & l'Esperance alla jusques en Akara, ayant traité à *Fantin*, *Sabou* & *Cormentin*. Dix mois après ils retournerent, & sceurent si bien persuader les Marchands, leur

vantant le pays, la douceur des Habitans, & la quantité d'or que l'on en pourroit tirer, qu'enfin ils resolurent de s'y établir & abandonner plutôt tout le reste.

En mil trois cens quatre-vingt-trois ils y envoyerent trois vaisseaux, deux grands & un petit, qui devoit passer au delà d'Akara pour découvrir le reste des costes : les deux grands estant lestez de matériaux propres à bâtir, estant à la Mine, ils y firent une petite loge, où ils laisserent dix à douze hommes, & s'en revinrent encore richement chargez dix mois après leur départ.

Les François s'établissent à la Mine.



Mais le petit vaisseau, qui vouloit passer *Cormentin* & *Akara*, ayant esté emporté par les marées fut contraint de retourner, & arriva trois mois auparavant les autres avec la moitié de sa carguaison.

L'on le fit partir dans l'instant que les autres furent venus, pour porter des rafraichissemens à ceux qui estoient demeurez dans la nouvelle habitation de la Mine, qui en quatre ans s'augmenta si fort par la grande colonie qui s'y alla établir, qu'ils y bâtirent une Eglise que l'on y voit encore aujourd'huy.

Ces commencemens estoient trop heureux, & les profits

Les François envoient une colonie & bâtissent une Eglise.

profits trop grands pour avoir de longues suites. Les guerres civiles, ayant commencé en mil quatre cens dix, le commerce deperit avec la mort de quantité de Marchands, & au lieu de trois & quatre vaisseaux, qui par-toient tous les ans du Port de Dieppe, c'estoit beaucoup quand pendant deux ans, ils pouvoient en mettre un à la mer pour la coste d'or, & un autre pour le grand Sestre. Enfin les guerres augmentant ce commerce se perdit tout à fait.

Cependant les Portugais commencerent de vouloir aller plus loin que les Isles

du Cap-verd qu'ils tenoient, & de tâcher à s'établir aussi bien que les François à la Coste d'or.

Pour cet effet du regne de Jean I. Roy de Portugal, ils équipèrent un grand vaisseau à Lisbonne pour courir les costes d'Afrique, où ils se trouverent au temps des pluyes, ce qui leur donna tant de maladies qu'ils furent contraints de les abandonner, & voulant regagner le vent pour retourner en Portugal, furent portez le vingt-troisième jour de Decembre mil quatre cens cinq feste de S. Thomas, dans une Isle sous la ligne, qu'ils nomme-

Découverte de l'Isle de S. Thomas & établissement fait par les Portugais en mil quatre cens cinq.

rent à cause de ce, l'Isle de S. Thomé ou Thomas.

Là ils commencerent à bâtir, & y faire des cases, voyant que toutes les choses necessaires à la vie, s'y trouvoient en si grande abondance, & envoyerent en rendre compte au Roy de Portugal, qui y renvoya en mil quatre cens sept.

Peu de temps après ils vinrent à l'Isle du Poivre, & de là dans la terre ferme, vinrent au Benin, passerent en Akara, où ils trouverent de l'or, ce qui leur donna tant de joye, qu'ils resolurent de retourner à S. Thomé pour chercher les choses necessai-

Découverte du Benin, & de la Coste d'or par les Portugais, où ils s'établirent en mil quatre cens treize.

res pour faire des habitations sur ces costes, ce qu'ils firent & rendirent compte de tout au Gouverneur de cete Isle, qui ne perdit point de temps.

La mine  
possédée  
cinquan-  
te ans  
par les  
Fran-  
çois.

En mil quatre cens trente-trois il envoya des caravelles, qui s'avancerent jusques à la Mine( que nous avions abandonnée vingt ans auparavant n'en ayant joiüy que trente ans, à cause des guerres). Ils y arriverent le vingt-troisiéme Avril feste de S. Georges; sous le regne de Charles VII. Roy de France, des mal-heurs duquel ils profiterét, & qui ne nous avoient pas fait seulemēt abandonner cette place, mais

aussi toutes celles que nous avons sur les autres costes.

Les Mores qui s'estoient bien trouvez de nous, les receurent à bras ouverts, les mirent en possession de nostre habitation, leur firēt mille caresses, & acheterent leurs marchandises au prix qu'ils voulurent. Les Portugais voyant ces profits immenses, le font sçavoir au Roy de Portugal Jean II. qui y envoie trois vaisseaux avec exprés commandement d'y bastir un Chasteau, ce qui fut fait en mil quatre cens quatre-vingt deux sur la fin du regne de Louys XI. Roy de France, & donnerent à ce Chasteau le

Le chasteau de la Mine basti par les Portugais en mil quatre-vingt-deux.

nom de S. Georges de la Mine , en memoire de ce qu'ils y estoient arrivez le jour de S. Georges quarante - neuf ans auparavant, d'où en suite ils se font répandus dans les terres, & par toutes les costes d'Afrique.

Le Chasteau basti , le Roy de Portugal forma une compagnie pour faire ce commerce , à l'exclusion de tous autres, laquelle rendit de grâds revenus au Roy. Comme elle se sentit assez puissante quelque temps après elle bastit le Chasteau d'Axime au delà du Cap de Tres-puntas un Fortin en Akara , & une case en Achema, à cause de la bonté

du lieu , d'où ils tiroient la plus-part des choses nécessaires à la vie.

Les Mores qui ne croyoient point que ce fust pour les maistriser qu'ils bastissoient ainsi, les laissoient faire, amusez de leurs belles promesses, qui n'aboutirent qu'à les assujettir , ce qui arriva peu de temps après. Car cette compagnie petit à petit s'estant renduë maistresse , commença de tyranniser les Mores , leur faire payer des impôts , les mal traiter , les contraindre au paiement d'un certain droit pour le poisson , & gaignoient touÿjours le pais, dont s'estant rendus maistres , ils



commencerent tout de bon d'user de violence envers les Mores , leur rencherir les marchandises , & les leur faire acheter au prix qu'ils vouloient, ce qui les aigrit si fort, qu'en l'an mil cinq cens septante six , après avoir seuls & absolus possédé ces terres l'espace de plus de cent ans , ceux d'Akara se revoltèrent, & ayant attiré des Marchands des terres plus reculées, sous ombre de negociés'en allerent au Fort, où ils tuerent tous les Portugais.

Cecy rapporté au General de la Mine , il y envoya des canos avec des soldats & des marchandises , mais les Mo-

res

Massacre  
des Por-  
tugais  
en Akara  
l'an  
mil cinq  
cens se-  
ptante-  
six.

res ne voulurent jamais les souffrir descendre à terre: c'est pourquoy ils furent contraints de mettre leurs marchandises sur le sable que les Mores venoient prendre, y laissant autant d'or qu'ils avoient accoûtumé d'en payer, & pour leur faire perdre tout à fait l'esperance d'y pouvoir r'entrer, c'est qu'ils raserent le Chasteau de fond en comble.

Cependant les François qui commençoient un peu de respirer après tant de guerres civiles & étrangères, au commencement du regne de Henry III. reprirent ces voyages, & vinrent premie-

Retour  
des Frâ-  
çois en  
Guinée.

ment sur les costes de Malaguette , & passerent de là sur celle d'or , mais apprehendant les Portugais , qui y avoient toûjours de bons vaisseaux , ils ne trafiquoient que dans les lieux éloignez de la Mine , comme Akara , où ils arriverent pendant ces desordres.

C'est pourquoy ces peuples voyant qu'ils ne manqueroiét plus d'étrangers pour leur rapporter ce qui leur faisoit besoin , & que les François ne vendoyent pas si cher leurs marchandises , & les traitoyent plus doucement que les Portugais , se reiolurent au massacre cy-dessus , & y établirét les

François qui delà allerent à  
*Cormentin.*

Les Portugais voyant que de tous costez ils ne pouvoïent empescher les Mores de negocier avec les François, qui outre les deux habitations, qu'ils avoient déjà à Akara & à Cormétin avoient encore basti un Fortin à *Takorai* au commencement de la coste, se resolurent d'en venir à la violence avec les Mores, brûlant de nuit tous leurs canos, leur faisant des deffenses sur peine de la vie, & les faisant esclaves, ce qui ne servit de rien, c'est pourquoy ils s'en prirent aux François, qui venoient à *Mouré* & à *Cap-Corse.*

Massacre des  
François  
par les  
Portu-  
gais en  
1586.  
1591. &  
1599.

Ayant fait venir deux navires de guerre à Lisbonne en l'année mil cinq cens quatre-vingt six, dix ans après que les François y furent retournez, ils nous coulerent à fond en Akara, un grand vaisseau de Dieppe nommé l'Espérance, tuerent une partie des gens, & firent le reste prisonnier.

Cinq ans après, ils nous firent encore la mesme chose en mil cinq cens nonante & un, ayant brûlé un grand vaisseau, qui estoit à la rade de Cap-Corse, & en diverses autres rencontres brûloient nos chaloupes, tuoient nos gens, & faisoient des prisonniers, qui n'osoient par après se sau-

ver , à moins que de vouloir perdre la vie. Ce qui arriva à un jeune François qui estoit prisonnier depuis huit ans à la Mine , d'où se sauvant il fut attrapé le dix-septième Decembre mil cinq cens nonante-neuf , & fut mis sur l'heure à la bouche d'un canon , auquel on mit le feu, ce qui épouvanta si fort les autres , prisonniers qu'ils y perirent miserablement.

C'est pourquoy tout cecy joint aux guerres civiles du temps de Henry III. & Henry IV. d'heureuse memoire, qui tenoient occupez les François chez eux , fut cause

que nous abandonnâmes tout, aimant mieux manquer de gagner, que d'estre perpetuellement au hazard de perdre la vie, ce que nous fîmes, & quittâmes non seulement la Coste d'or, mais aussi toutes les autres.

Conclu-  
sion.

Or par ce que dessus, je conclus que les François ont les premiers habités ces terres, qu'ils les ont connuës avant les Portugais, & que les Dieppois doivent avoir cet avantage, qui leur est justement deu, d'avoir esté les premiers Navigateurs d'Europe.



RAISONS POURQUOY  
les Portugais furent chassés.

**L**Es Portugais croyant Temps où les Hollandois vinrent en ces costes. avoir tout gagné d'avoir fait abandonner ces costes aux François, tomberent de mal en pis: car les Hollandois, qui avoient commencé d'y naviger dés l'an mil cinq cens nonante cinq, y bastirent le Fort de Nassau, & depuis en ont chassé tout à fait les Portugais, ce qui ayant esté fait de nos jours, il seroit inutile de le repeter.

Mais il n'est pas hors de propos, de dire les raisons qui obligerent les Mores, à aider Raisons pour lesquelles les Portugais



ont esté  
chassez  
de ces  
costes.

les Hollandois de toutes leurs forces contre les Portugais, qui se peuvent reduire à cinq principales.

La premiere fut l'arrogance des Portugais, qui n'avoient nul égard à personne, se faisant servir par les Princes & les Rois, qu'ils traitoient comme des esclaves, maxime toute contraire pour gagner ces gens, qui sur tout aiment la civilité & l'honneur.

La seconde fut la tyrannie, qu'ils exercerent lors qu'ils se sentirent maistres du pays. Pour lors ils leur vendirent les marchandises au prix qu'ils voulurent, non en détail, mais en gros, n'ouvrant

jamais leurs magazins que les Marchands n'eussent au moins cinquante marcs d'or, & n'osoient approcher du Chasteau sans cela : imposèrent divers droits jusques au poisson , les obligerent à des corvées perpetuelles ; & depuis que les François & Hollandois commencerent à y traiter , ils mettoient aux fers ceux qui trafiquoient avec eux, jettoient en mer les marchandises qu'ils avoient acheptées d'eux , & voyant que ny defenses ny peines , ny menaces ne les pouvoient empescher d'aller à bord ; ils leur apprirent à falsifier l'or pour tromper les Estrangers,

avec cette reserve , que quiconque en apporteroit au Fort , seroit mis à mort, sans distinction de personne, ainsi qu'il arriva au cousin du Roy de *Comendo* , qui pour avoir apporté de faux or mêlé parmy le bon , fut attaché à la bouche d'un canon , auquel on mit le feu, qui estoit le supplice, dont ordinairement ils se servoient.

Les trois autres raisons ne furent pas moins puissantes, concernant l'intérêt , sur lequel ils sont plus délicats qu'aucune autre nation. Ces raisons sont.

La première que les Hollandois leur apportèrent des

choses nouvelles , les Noirs aimant fort le changement.

La seconde, qu'elles estoient meilleures , & mieux faites que celles qu'ils achemptoisent des Portugais.

Et la troisiéme qu'ils les donnoient à meilleur compte, les Portugais achemptant à Lisbonne les marchandises , qu'ils leur revendoient à la coste, au mesme prix que les Hollandois les leur donoient.

Ce fut la cause que les Mores prirent une telle averfion pour les Portugais , que oncques depuis ne les purent souffrir, & sur la fin n'osoient plus sortir de leur forteresse. Dequoy les Hollandois sceurent si

bien profiter, qu'ils les en chasserent, non sans perte des leurs; car aussi bien que les François, ils ont souvent éprouvé les fourberies, & les cruautés des Portugais, mais c'est qu'ils ont esté plus constants que nous autres.

Dans le commencement ils traiterent ces gens doucement, leur firent de petits presens, & ont regné seuls long-temps parmy eux, plutôt par l'amour des peuples, que par la force, mais ils ont changé de maximes, dès qu'ils ont vû que les autres nations d'Europe s'y vouloient établir.

Deux exemples de ce qui nous

y est arrivé , suffisent pour prouver qu'il faut que le gain soit exorbitant , pour qu'on en vienne à ces extremitéz contre ses alliez.

Tout le monde sçait que ne pouvant souffrir que les Anglois partageassent avec eux les dépoüilles de ces riches costes; ils s'emparerent sur eux de la forteresse de Cormentin, qui causa la derniere guerre, dans laquelle les François estant entrez avec eux contre l'Angleterre , il sembloit qu'ils deussent avoir quelque consideration pour nous.

Mais au contraire: comme nous estions à la rade de Co-

Exemple  
des mau-  
vais trai-  
temens  
des Hol-  
landois  
aux Mo-  
res.

mendo, où ils se font empa-  
rez sur nous d'une maison  
que deux François y avoient  
bâtie, après leur sortie des  
prisons du Chasteau de la  
Mine, quand les Portugais le  
perdirent; WALKEMBOURG le  
General d'Hollande à la Mi-  
ne, en fit partir le lendemain  
une triple chaloupe, qui vint  
moüiller d'un costé de ce  
Port, & la patache qu'ils  
tiennent ordinairement sur  
ces costes de l'autre: d'où  
le lendemain voyant que le  
frere de ce Roy nous estoit  
venu voir, ils commencerent  
à canonner les cases des Mo-  
res, & les canos qui venoient  
à bord, & continuerent jus-

ques à midy , que nous levâmes l'ancre de la grande rade pour venir mouïller plus près du Port entre cette patache , & la double chaloupe , que nous menaçâmes de couler à fond : à quoy ils répondirent qu'ils le faisoient par ordre de WALKEMBOURG , mais ils n'osèrent plus tirer pendât que nous fûmes là. Ils menaçoient seulement les Mores en passant , & leur disoient , que quand nous serions partis , ils les feroient bien repentir. Cét exemple peut faire voir comme ils veulent estre maîtres absolus sur ces costes , & empescher les Estrangers d'y venir , par obstacles qu'ils



donnent aux Mores de pouvoir trafiquer avec eux.

Exemple  
de cruauté  
des  
Hollan-  
dois en-  
vers  
leurs al-  
liez.

Mais celuy cy en est un de pure cruauté envers ces gens qu'ils devoient considérer.

L'eau nous manquant devant Frederisbourg, nous envoyâmes au Roy de *Fetu*, pour avoir sa permission d'en aller faire dans une petite riviere près de la Mine, qui depend de luy, ce qu'il nous accorda de bonne grace, & mesme nous donna deux de ses Capitaines, pour escorter nostre grande chaloupe, & empescher qu'il ne nous fust fait tort, tant de la part des Noirs que des Hollâdois.

Le

Le Mercredy vingtième Avril, nostre grande chaloupe alla à la riviere, d'où elle rapporta de l'eau qui y est tres-bonne. Le Jeudy y ayant retourné, nous allions lever l'ancre pour nous approcher de cette riviere, & empescher les mauvais desseins des Hollandois; suivant les avis du General de Frederisbourg, mais une bourasque qui se leva avec une grosse pluye, nous obligea de rester jusques sur les quatre heures, que nous mouillâmes à une portée de fusil de nostre botte que nous vîmes à terre, & les Mores entrer dedans & en sortir. Nous crûmes que nos

gens avoient esté tuez. La nuit ils revinrent tous nuds, & nous dirent que pendant cette bourasque, il estoit parti du Chasteau de la Mine, huit grands canos armez, qui venoient pour prendre nostre botte qui s'en retournoit, que les Mores ayant reconnu ceux qui estoient dedans pour estre soldats du Fort, avoient crié á nos gens de se sauver, qu'il n'y avoit point de seureté pour eux, & qu'ils s'estoient les premiers jettez à la nage pour se sauver, ce qui les avoit obligez d'eschoüer nostre chaloupe entre des roches, qui sont à l'entrée de cette riviere pour

se sauver ayant esté contrains de se mettre à la nage, & dans l'eau pour ne pas estre pris, que ceux qui estoient dans les canos, voyant qu'ils avoient manqué leur coup, estoient entrez dans nostre chaloupe qu'ils avoient enfoncée, & mise en piece, & de là les menaçoient à terre. Mais ce qui est encore plus horrible c'est que non contés de ce, ils firent par tout proclamer, que qui leur apporteroit une teste de nostre équipage, ils luy donneroient deux onces d'or, & un marc pour celle d'un Officier; nous mettant ainsi à l'encan comme des Bandits, nous qui

pour l'amour d'eux avions déclaré la guerre à l'Angleterre.

Il faut que j'avouë que c'est une cruauté qui ne se peut exprimer, d'exposer ainsi ses amis & alliez, à perdre la vie, & à ne se pouvoir sauver, en cas que leur vaisseau eschoüât ou que dans quelque combat il fust coulé: non seulement cela, mais les empêcher de prendre de l'eau dans une riviere, qui n'est point de leur dépendance, & les reduire à mourir de soif, ou aller chercher de l'eau dans un lieu, où ils sçavoient que trois vaisseaux Anglois estoient, qui pouvoient nous

faire prisonniers; & non contents de ce mettre nos testes à l'encan. Certes il faut que le gain qu'ils font soit bien grand, puis qu'ils tâchent de se le conserver par des voyes, qui pourroient avoir de grandes suites, qu'ils ne confident point leurs alliez, qui ne faisoient aucun trafic sur leurs terres, nous voulant mesme chasser & empescher de le fuire sur les nostres, comme j'ay dit à Comendo.

Il n'est pas besoin d'en dire davantage pour faire connoistre les gains qu'ils y font, ce qui les meine par tout, & non pas les Francois, qui de tout temps ont eu l'honneur

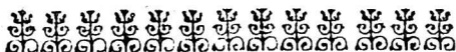
& la gloire en partage.

C'est pourquoy je leur ay donné cette relation, pour leur faire voir, que ce pays n'est pas si mauvais que l'on le dépeint, mais au contraire qu'il est beau & bon. Les Mores nous aiment, nous sommes les premiers qui avons connu ces terres, allons y faire revivre le nom & la gloire des François, secon- dons les desseins de nostre glorieux Monarque, & de son illustre Ministre, qui ne tâche qu'à ramener l'âge d'or en France, rien n'est plus loüable. Ces pauvres gens sont tyrannisez par les autres nations, delivrons-les, puis

qu'ils nous le demandent, & que nostre honneur, la charité & nostre interest nous y convient par des voyes si nobles, si belles & si agreables.

F I N.





EXTRAIT DV PRIVILEGE  
du Roy.

PAR grace & Privilege du Roy en date du 3. Avril 1669. Signé V I C T O N, Il est permis à N I C O L A S V I L L A U T, Escuyer sieur de Bellefond, de faire imprimer, vendre & debiter par tel Libraire ou Imprimeur que bon luy semblera le Livre par luy composé, de la Relation du Voyage, par luy fait en Guirée, & cependant le temps & espace de sept années, sous les defenses portées par ledit Privilege.

*Le dit sieur de Bellefond a cedé son droit de Privilege à DENYS THIERRY, pour en jouir pour tout le temps, porté par iceluy, & ce suivant l'accord fait entre eux.*

Registré sur le Livre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris le 9. May 1669.

Signé, A. SOUBRON. Syndic.









**QpCARD**

1

2

3

